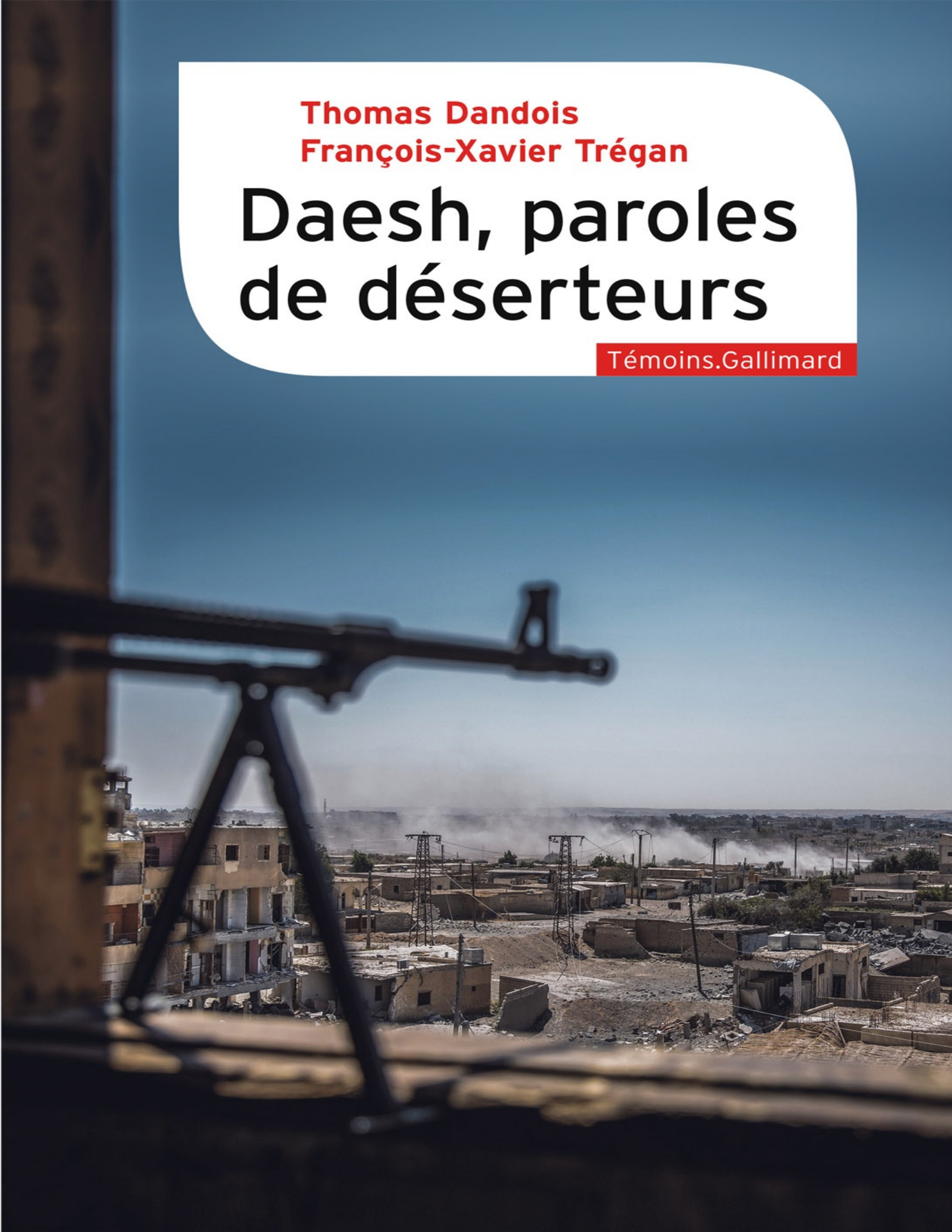
Thomas Dandois
François-Xavier Trégan

Daesh, paroles de déserteurs

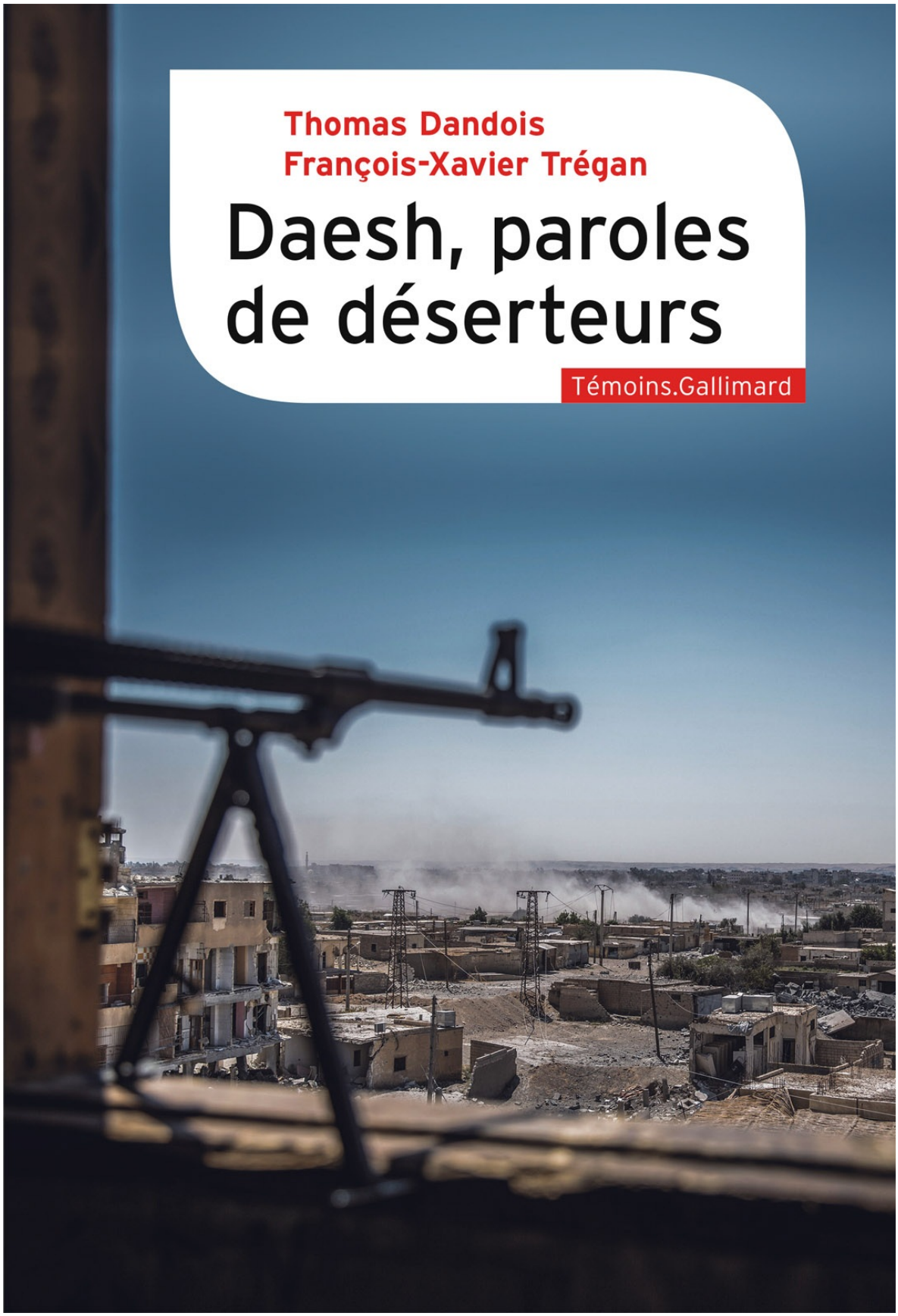
Témoins.Gallimard



Thomas Dandois
François-Xavier Trégan

Daesh, paroles de déserteurs

Témoins.Gallimard



Collection Témoins

Thomas Dandois
François-Xavier Trégan

Daesh, paroles de déserteurs

GALLIMARD

Cet ouvrage est le fruit d'une collaboration entre François-Xavier Trégan, doctorant chercheur en Syrie dans les années 1990 puis reporter correspondant au Yémen dans les années 2000, et Thomas Dandois, grand reporter et réalisateur de documentaires depuis vingt ans. À la faveur de rencontres avec différents intermédiaires, ils ont pu nouer contact avec les membres de la cellule d'exfiltration des déserteurs de l'État islamique. Lors de nombreux voyages en Turquie et en Europe entre l'automne 2015 et l'été 2017, ils ont accumulé des dizaines d'heures d'entretiens avec des hommes, des adolescents et des enfants dont la parole demeure extrêmement rare. Avec ce matériau, ils ont réalisé plusieurs documentaires audiovisuels diffusés sur la chaîne de télévision franco-allemande Arte. Mais face à l'impossibilité de restituer ainsi l'intégralité et les mille nuances de cette matière documentaire, ils ont choisi de se lancer dans la rédaction de ce livre afin d'offrir à la connaissance du plus grand nombre ces documents de première main.

PRÉAMBULE

Abou Maria hésite toujours à parler. Il était réticent, nous le savions, à raconter son passé de combattant de l'État islamique en Syrie. En aparté, il disait à notre traducteur, toujours à voix basse, sa « honte de devoir s'adresser à des kouffar », à des infidèles. Il trouvait la situation humiliante et craignait d'avoir à se justifier, à donner des explications inutiles. Il se méfiait des caricatures qu'attendent les Occidentaux dès qu'il s'agit de parler de Daesh.

Il a fini par accepter de se livrer de mauvaise grâce, par petites bribes, dans de courtes entrevues qui se déroulent toujours au milieu de la nuit. Les horaires changent constamment. Il arrive aux rendez-vous avec des heures de retard. Parfois, il ne vient pas du tout, ne donne pas la moindre explication. Personne ne lui en demande.

Lorsque, par chance ou par hasard, il finit par arriver, le même rituel recommence encore et encore. À chaque fois, il faut gagner sa confiance, donner des garanties d'anonymat total, expliquer l'importance de recueillir la parole de ceux qui ont fui la violence de l'organisation État islamique. D'abord, il refuse, catégorique. Il explique les risques, pour lui et les siens, fait non de la tête en silence. Mais il ne rompt pas le lien, ne quitte pas la pièce, comme si quelque chose au fond de lui le retenait ; une envie sourde de raconter, de témoigner. La discussion reprend, à grands coups de thé et de cigarettes.

Après quelques heures, il entrouvre la porte. Il accepte sans trop de conviction. Il faut alors lire entre les lignes, décrypter les messages à sens multiples, savoir reconnaître quand il parle de lui à travers l'histoire d'un de ses amis. On le devine par petites touches aux mots qu'il choisit. Cet homme-là a du sang sur les mains, sur la conscience. Il a exécuté des prisonniers, au moins un. Peut-être beaucoup plus. Il ne le dit pas, se refuse, se referme. « Il n'y a rien à dire. » Dans certains silences, on devine sans mal le poids des regrets. Depuis des jours et des jours, son histoire s'écrit ainsi, lentement, en pointillé, ponctuée de généralités et d'évidences. Il parle sans raconter, évite soigneusement d'entrer dans les détails de sa propre histoire, celle d'un jeune de Raqqa âgé de 22 ans qui, fort de sa toute-puissance, faisait régner la terreur au nom de Daesh et rêvait d'un monde gouverné par la shariah, la loi islamique.

Après plusieurs rencontres, nous avons toujours l'impression de ne pas le connaître, de ne quasiment rien savoir de lui. Quand par inadvertance il livre une anecdote personnelle qui le dévoile un peu trop à son goût, il esquisse un début de sourire entendu. Puis son regard se referme. Il se ressaisit, se barricade à nouveau dans un flot de paroles lisses. À mesure que le temps passe, l'écart se creuse. Il se montre de plus en plus hésitant à l'idée de nous parler. Nous pensons que nous allons le perdre, comme tant d'autres avant lui. Sans crier gare, il va changer de numéro de téléphone et d'adresse. Il va disparaître dans la nature, emportant avec lui son histoire et ses mystères.

Et puis une nuit tout bascule sur un incident anodin. Le déclic se produit. Assis avec nous à l'arrière de la voiture, Abou Maria attend. Nous devons nous rendre ensemble dans une maison discrète pour une énième rencontre. Il y a un contretemps de dernière minute. Un de plus. La maison n'est pas prête. Nous n'en saurons pas davantage, mais le moment s'éternise. C'est la première fois que nous devons patienter ensemble. Pour tuer le temps et tenter de tisser des liens avec lui, nous engageons des conversations anodines sur tout et rien : la vie, la mort, la famille,

Dieu… Par hasard, la conversation dérive sur les enfants. Abou Maria n'en a pas encore. Mais il est curieux de voir les nôtres. Les petites têtes blondes d'enfants et d'adolescents défilent sur l'écran de nos smartphones. L'œil curieux, il regarde les clichés, mais il ne commente pas, juste un silence neutre, en retrait. Soudain il dit : « Je vais vous montrer ma nièce. » Il fouille dans sa poche, sort son téléphone portable, tapote avec énergie sur le menu et nous tend l'appareil. Nous nous rapprochons avec enthousiasme et jetons un regard par-dessus son épaule. Le cliché de la nièce apparaît, en couleurs. « Qu'elle est belle, la petite ! » s'exclame le chauffeur. Nous ne disons rien, échangeons à peine un regard, tentant de masquer l'émotion qui nous étreint. C'est vrai qu'elle est bien jolie, la nièce d'Abou Maria, du haut de ses 8 ou 9 ans, avec son visage poupon barré d'un large sourire, ses longs cheveux noirs bouclés qui contrastent avec sa tunique claire et le grain mat de sa peau. Elle prend la pose pour la photo dans une rue du centre-ville de Raqqa, la capitale de l'État islamique en Syrie. Elle fixe l'objectif de ses grands yeux noirs, à la tombée de la nuit, debout. Un cliché tout ce qu'il y a de plus banal, si ce n'est ce pied droit de la petite posé sur la tête d'un homme mort dont le corps gît à même le sol. « Qu'elle est belle », chuchote encore Abou Maria. Ce cadavre aux yeux fermés, à la bouche tordue, couvert de boue, ce visage figé sali par la poussière et le sang séché, il ne le voit pas, ne le voit plus. Nous ne voyons que cela, le petit pied nu de cette enfant qui repose sur le visage du supplicié comme un chasseur triomphant prend la pose avec son trophée de chasse. Impossible de décoller le regard, de voir autre chose. Tout à coup, Abou Maria cesse de sourire. Il semble avoir perçu notre gêne. Elle monte malgré nous et s'installe dans la voiture en prenant toute la place. À son tour, durant de longues secondes, Abou Maria fixe ce petit pied et cette tête ronde. Comprend-il notre silence ? Réalise-t-il que son quotidien de guerrier n'est pas le nôtre ? Toute cette violence qui nous heurte de plein fouet lui est totalement anodine. Il ne voit même plus le décor autour de cette enfant de Raqqa qui s'amuse et qui joue, comme

tant d'autres, avec le cadavre d'un homme exécuté par Daesh avant d'être exposé en place publique.

Au cours de ses longs mois passés aux côtés de l'État islamique, Abou Maria a tout vu. Il a côtoyé le pire. Il a commis le pire. À l'instar de ce cliché effarant de violence, la brutalité du quotidien de la vie sous Daesh a fini par lui paraître normale. Il n'y prête même plus attention. « Mais pourquoi donc voulez-vous que je détaille encore ceci ou cela ? » répétait-il souvent. « Pour mieux savoir et mieux comprendre », lui répondait-on inlassablement. « Il faut raconter pour éviter à d'autres de tomber dans les mêmes pièges et de commettre les mêmes erreurs. »

Abou Maria a compris notre silence et notre émotion. À partir de ce soir-là, comme si le malaise avait érigé contre toute attente une passerelle entre nous, il nous a accordé sa confiance pour quelques jours et il s'est mis à nous raconter vraiment son histoire de combattant de Daesh.

Faire revivre cette période, c'est ranimer une vie où la violence s'additionne à la barbarie et où les cadavres ne font plus qu'un, indistincts et anonymes. Il en a fallu des temps d'attente et des rendez-vous avortés pour qu'Abou Maria, Abou Ali, Oussama, Kaswara, Youssef, Moussa et les autres se racontent.

Ces récits parfois furtifs ou anodins, intégrés les uns aux autres, nourrissent une histoire plus grande et forment un document unique. Ils forgent, croyons-nous, un corpus de témoignages précieux. Les prises de parole de déserteurs de Daesh restent rares jusqu'à aujourd'hui. Leur valeur n'en est que plus exceptionnelle. Ceux que nous avons rencontrés ont tous vécu en Syrie. À Raqqa, où le groupe terroriste a établi sa capitale politique et militaire, ou à Deir ez-Zor, sa deuxième base principale.

Ces anciens membres de Daesh sont des enfants âgés de 9 et 12 ans, des adolescents de 14 et 16 ans et des adultes pas encore trentenaires pour la plupart. Ils sont tous syriens, à l'exception d'Abou Ali, le Jordanien. Ils étaient combattants, espions, apprentis kamikazes, chanteur, cuisinier, gardien de prison, chef de section… Les adultes étaient des volontaires, convaincus par le projet du « Califat » et de la lutte sans pitié contre les « kouffar ». Les enfants étaient de petits êtres fragiles, malléables. Ils ont été happés et broyés par l'effroyable machine de propagande que le groupe terroriste a patiemment élaborée et perfectionnée au fil des années.

Aujourd'hui, ils vivent tous cachés en Europe, dans de grandes villes de l'intérieur de la Turquie ou à proximité de la frontière syrienne, à quelques dizaines de kilomètres à peine de leur ancienne vie. Ils vivent dans la peur d'être réduits au silence par leurs anciens compagnons d'armes. Pour l'État islamique, seule la mort peut sceller le sort du déserteur et du traître.

Les détails de leurs témoignages et leur ton nous paraissent suffisamment forts pour que nous décidions de vous les livrer dans leur intégralité. Là où l'adulte prenait le temps de dire, pesant chaque mot et éclairant même de ses silences la difficulté ou le refus de raconter plus, les enfants opposaient une parole fluide mais souvent brouillonne, moins structurée que celle de leurs aînés. Le fracas de leurs paroles illustrait, avons-nous ressenti, l'envie immédiate de raconter enfin, de se libérer du trop-plein de ce qu'ils avaient vu, appris et fait. Ces entretiens ayant été réalisés en arabe, plusieurs traductions ont été nécessaires pour garantir la justesse et la précision de chaque mot, de chaque idée.

Cet ouvrage s'articule en deux parties : un premier récit, narration de ce que nous avons vu et entendu au cours de nos nombreux voyages et rencontres en Turquie et en Europe. Et une seconde partie documentaire brute, organisée en chapitres. Avec force détails, les déserteurs y racontent

de l'intérieur l'organisation, ses promesses, son fonctionnement, ses méthodes religieuses et militaires. Ils précisent leur parcours au sein de l'État islamique, de leur enrôlement jusqu'à leur fuite. Se découvre alors un « système Daesh » bien éloigné de la propagande officielle du groupe terroriste ; un système fondé sur la corruption généralisée, la violence et la peur, un système qui fait des musulmans et des civils ses premières victimes.

À travers cet ouvrage, notre exigence est de documenter au mieux l'État islamique de l'intérieur. Notre premier objectif est de contribuer à mieux faire connaître la machine Daesh, par les mots directs de ses ouvriers, ceux qui, par choix ou par contrainte, l'ont fait fonctionner à un moment de leur vie avant de s'enfuir.

Ces déserteurs sont-ils pour autant des repentis ? Il est impossible de répondre à cette question. La plupart ont décidé de partir, écœurés par une accumulation de cruauté, de violence, de mensonges, de corruption, de décisions absurdes. D'autres ont décidé de rompre avant tout avec une méthode et un leadership dans lesquels ils ne se reconnaissaient plus. Pour peu que les deux changent, ils réintégreraient sans l'ombre d'un doute le groupe. D'autres encore ont renié Daesh pour des raisons plus personnelles qu'idéologiques. Au fil des témoignages recueillis, un sentiment de regret ou de repentance affleurait parfois. Il n'était pas rare de devoir stopper un entretien car le déserteur ne pouvait plus dire, submergé par la violence de ses propres propos, conscient de ce qu'il avait fait et de ce qu'il venait de nous livrer dans le détail et sans détour.

Certains témoignages peuvent avoir l'air de se répéter. Il n'en est rien. Ces fausses redondances confirment les faits, les recoupent, les précisent. Elles se contredisent parfois et révèlent que l'État islamique n'était en rien ce bloc uni, solide et cohérent que voudraient montrer les vidéos de propagande. Il n'est pas question ici de porter un jugement sur les choix

et les parcours de déserteurs. À la recherche d'une réalité clinique, nous avons offert la parole à ceux que l'on n'entend pas parce qu'ils se cachent. Les émotions personnelles et les avis furent souvent mis de côté pour favoriser la confidence, comme ce soir du 13 novembre 2015. Nous nous entretenions avec un déserteur syrien au moment où se déroulaient les attentats de Paris. Ce n'est qu'une fois l'entretien terminé, au milieu de la nuit, que nous avons appris les tragiques événements qui avaient quelques heures plus tôt frappé la capitale et sa périphérie. Le lendemain, alors que l'État islamique avait revendiqué les attentats, nous avons revu cette même source et lui avons demandé son ressenti face à ce qui venait de se passer en France. « D'abord, je dois vous dire que je suis désolé pour vous mais pas trop. Vous n'avez même pas vécu 1 % de ce que nous avons vécu. Vous n'avez pas souffert 1 % de nos souffrances. Ensuite, ce que j'en pense… Rien », nous a-t-il répondu. « Rien ? » avons-nous insisté. « Oui, rien. Quelle que soit ma réponse, vous ne pourriez pas la comprendre. Alors je préfère me taire et parler d'autre chose. » La discussion était close. Aurait-il pu, cet homme surtout critique des violences faites par Daesh aux Syriens musulmans, être un acteur du chaos qui s'était abattu sur la France ? Se réjouissait-il de ces drames et de ces morts ? Il ne nous le dira pas.

I

UN RÉCIT

« Tu vas me faire sortir ? »

Sous une haute voûte de pierre de taille, un jeune homme brun est assis sur un matelas oriental posé à même le sol. La barbe soigneusement taillée, sans moustache, en jeans et pull-over, pieds nus, il se tient au milieu des cendriers pleins et des verres sales, allume cigarette sur cigarette. Son téléphone portable vibre tout à coup et indique qu'un message audio vient d'arriver. Ce mode de communication est le plus sûr pour ne pas être écouté par des oreilles indiscrètes ou par l'ennemi. À l'autre bout de la ligne, la voix est à peine audible. Elle semble épuisée. « Pourquoi tu me réponds pas ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu vas me faire sortir ou pas ? S'il te plaît, je t'en supplie. »

Abou Shouja sourit. Il fait un signe de tête à Mahmoud, son complice assis en tailleur à côté de lui, comme pour lui demander son avis. Un silence d'abord, puis le jeune homme esquisse une légère moue qui semble indiquer de la suspicion. Abou Shouja prend alors son portable pour enregistrer un message à son tour. Il parle lentement, mais d'une voix ferme. « Je te jure qu'on va te faire sortir. Si on ne voulait pas le faire, on ne t'aurait pas envoyé quelqu'un plusieurs fois de suite. Mais tu dois comprendre que nous devons faire un certain nombre de vérifications pour nous assurer que tu es bien celui que tu dis. Et puis il y a certains détails qui nous surprennent. Il y a des voix de femmes derrière toi. Peux-tu nous dire où tu te trouves exactement ? Et qui sont ces femmes ? » Quelques secondes plus tard, la réponse arrive. Cette fois la voix a repris du tonus, elle semble même agacée. « Mais tu ne me fais pas confiance,

frère ? Si c'est le cas, je pense qu'il vaut mieux tout arrêter. Si vous croyez que je vais vous tendre un piège, dites-le tout de suite. Et on laisse tomber. Je trouverai un autre moyen pour partir d'ici. J'ai déjà des contacts d'ailleurs… Je te jure que je suis sincère. Je n'en peux plus d'attendre. Il faut que je sorte d'ici à tout prix. Tu comprends ? Je risque ma vie, moi, ici. »

Abou Shouja cherche maintenant à le rassurer. Cela fait plusieurs semaines qu'il est entré en contact avec ce combattant égyptien, mais il n'a pas encore obtenu suffisamment de garanties pour lancer une opération d'exfiltration. La voix d'Abou Shouja, après s'être montrée autoritaire et directe, se fait à présent plus ronde : « Ne t'inquiète pas, nous allons nous occuper de toi, frère. Si nous ne voulions pas t'aider, nous n'aurions pas pris tous ces risques. Mais maintenant, tu vas faire quelque chose pour moi. Prends ton téléphone et filme discrètement ce qu'il y a autour de toi. Fais bien attention. C'est risqué mais j'ai vraiment besoin que tu fasses ça pour nous. Et puis, dis-moi une chose : est-ce qu'il y a de la lumière là où tu te trouves ? Vous avez l'électricité en ce moment ? »

Le combattant répond : « Il fait noir là où je suis. Nous avons de l'électricité, mais il y a des coupures de trois heures toutes les cinq heures. Je vais essayer de faire cette vidéo, mais j'ai peur. Ils sont très tendus en ce moment. Ils ont fermé la plupart des cafés internet. Ils se méfient de tout et de tout le monde. En plus, mon portable n'est pas très performant. Je ne sais pas ce que tu veux avec cette vidéo, mais c'est beaucoup de risques à prendre pour ne pas voir grand-chose. »

Abou Shouja : « Je sais que ce que je te demande est compliqué. Fais bien attention à toi. Mais c'est important pour nous, pour pouvoir nous débarrasser de nos derniers doutes. Fais-le, s'il te plaît. »

L'échange se poursuit ainsi durant de longues heures dans la nuit. En toutes circonstances, Abou Shouja et Mahmoud restent calmes, presque nonchalants. Il est question d'une famille avec quatre enfants coincée le

long de la frontière. Il y a aussi cet autre combattant étranger qui vient de prendre contact avec eux via une connaissance commune, un ancien déserteur. Il y aurait par ailleurs un groupe de femmes jordaniennes qui attendent dans une maison. Le réseau leur a envoyé un intermédiaire pour faire la connexion, mais le premier rendez-vous n'a pas abouti. L'intermédiaire a attendu plusieurs heures pour rien et il a fini par partir avant d'attirer l'attention. La seconde rencontre a été annulée à la dernière minute. À la troisième tentative, l'intermédiaire a disparu sans plus donner de nouvelles. Malgré la gravité de la situation, les deux chefs du réseau ne montrent pas de signes d'inquiétude. Ils en ont vu beaucoup d'autres. Ils savent que la personne peut se cacher ou ne pas se manifester par mesure de sécurité. Peut-être veut-elle donner le change. Peut-être est-elle suivie par un espion de Daesh ou un de ses nombreux agents de renseignements. Dans ce cas-là, il faut couper court, ne plus se manifester aussi longtemps que la situation l'exige et attendre le bon moment pour réapparaître.

Dans la pièce voisine, la femme d'Abou Shouja leur prépare plusieurs fois du thé que les enfants apportent sur un plateau argenté. Jusqu'au petit matin, ils engagent plusieurs conversations simultanées, avec d'autres déserteurs, avec certains des complices de leur équipe et surtout avec des passeurs qui vont les aider à travailler sur le dossier du combattant égyptien. Ils savent qu'il faudrait aller vite, mais ils refusent de céder à la précipitation. Le moindre faux pas serait fatal.

Les deux hommes discutent de la meilleure stratégie à mettre en place. Qui sera le passeur le plus apte à intervenir ? On passe en revue deux ou trois profils et l'on arrête un choix. On discute de plusieurs itinéraires possibles. On évoque tout dans le moindre détail, jusqu'au mot de passe, et la réponse qui devra suivre lors de la toute première prise de contact entre le candidat déserteur et l'homme qui viendra le chercher. Une fois que l'opération sera lancée, il sera trop tard pour changer d'avis,

pour revenir en arrière. Les échanges via WhatsApp seront strictement réservés aux cas d'urgence absolue. L'État islamique ne fait pas de cadeaux à ceux qui veulent quitter les rangs de leur monde terroriste, encore moins à ceux qui les aident.

À moins de 200 kilomètres de là, à Raqqa, capitale du Califat en Syrie, l'Égyptien déserteur de l'État islamique n'a d'autre choix que d'attendre, suspendu au moindre signe, à la moindre information venant du réseau d'exfiltration. Ce soldat, inquiet pour sa vie, affirme en avoir trop vu. Il ne peut plus supporter l'ultraviolence de ses comparses de Daesh. Les exécutions à répétition, les égorgements, les crucifixions ont eu raison de son enthousiasme. Il cherche à présent à quitter la ville et le pays.

Abou Shouja et Mahmoud veulent l'aider, mais ils restent très prudents. Ils savent pertinemment que ce genre d'opération peut très mal finir. Le danger peut surgir à n'importe quel moment et de partout. Ils ont déjà fait sortir près d'une centaine d'autres combattants dégoûtés par les méthodes de l'État islamique. Lors de ces multiples opérations d'exfiltration, certains de leurs collaborateurs se sont fait arrêter. Après de longues négociations, Mahmoud et Abou Shouja ont réussi à obtenir la libération de quelques-uns d'entre eux. Les autres ont fini en vidéo sur internet. « Décapités », croient-ils bon de préciser, le visage dénué de toute forme d'expression. Les hommes de Daesh punissent de peine de mort toute tentative de désertion et de trahison. Ceux qui assistent les candidats dans leur fuite sont aussi considérés comme des espions et sont exécutés avec des mises en scène terrifiantes. Parmi ces agents infiltrés tombés au champ d'honneur, il y avait le meilleur ami de Mahmoud. Le drame a eu lieu tout juste deux mois plus tôt. « C'était un homme courageux. Il connaissait les risques. »

Depuis, les deux hommes redoublent de précautions, ils avancent cachés, ne donnent pas ou peu d'informations avant d'agir. À ce dernier candidat égyptien ils n'ont rien dévoilé de leur plan d'action. Il aura les

informations au compte-gouttes, à la toute dernière minute. « Sois patient ! » : telle est la seule et unique consigne. Ils n'ont surtout pas précisé quand et comment ils allaient le faire sortir. Résultat, l'homme panique et cherche à leur mettre la pression. Peine perdue. Les deux hommes continuent patiemment de rassembler les informations qui leur permettront d'être certains que leur interlocuteur est bien celui qu'il prétend être : un déserteur sincère de Daesh, et non un de ses agents doubles.

Une armée des ombres

Mahmoud et Abou Shouja ont établi le quartier général de leur cellule dans la ville de Şanliurfa, dans le sud-est de la Turquie. Par mesure de sécurité, ils ne restent jamais plus de quelques mois au même endroit. Ils déménagent sans cesse d'un quartier à l'autre, entre les vieilles bâtisses du centre et les multiples barres d'immeubles en béton qui pullulent dans les faubourgs, sur les collines. Du nord au sud, d'est en ouest, la ville est imprégnée de culture islamique. Les minarets percent le fil de l'horizon. Le chant du muezzin accompagne les premières et les dernières lueurs du jour. Sur les toits, les hommes agitent des drapeaux, crient, sifflent. Ils dirigent ainsi des groupes de pigeons noir et blanc qu'ils élèvent sur leurs terrasses le jour et libèrent à la tombée du soir pour leur faire enchaîner des figures dans les airs. Cette tradition ancestrale syrienne et turque contribue un peu plus à répandre sur Şanliurfa une atmosphère de mystère et de secret. Il n'y a pas si longtemps, par ici, on utilisait encore les pigeons voyageurs pour faire passer les messages au-delà des frontières.

Depuis environ deux mois, le quartier général du réseau d'exfiltration des déserteurs se situe dans une maison multicentenaire à la porte branlante, aux marches usées, donnant sur un dédale de ruelles au cœur de la vieille ville. D'ici, Abou Shouja et son acolyte, qui travaillent et vivent essentiellement la nuit, dirigent leur petite « armée des ombres » spécialisée dans l'assistance aux déserteurs.

La cellule est rattachée à la division Thuwwar Raqqa, une branche de l'Armée syrienne libre [ASL], aujourd'hui ralliée aux Forces démocratiques syriennes. Avant de se focaliser sur l'assistance aux candidats déserteurs, ils ont donc tous connu la rudesse des combats sur la ligne de front en Syrie durant plusieurs années. Même si leur ennemi numéro un est aujourd'hui Daesh, ils aiment à dire qu'ils ont été parmi les tout premiers à prendre les armes et à rejoindre la rébellion pour combattre le régime de Bachar al-Assad.

Le nom Thuwwar Raqqa signifie « Libération de Raqqa ». Le groupe a été fondé au début des mouvements de contestation contre le dictateur syrien. Abou Shouja tient à préciser qu'à cette époque, on parlait de la « coordination Thuwwar Raqqa » et non d'une division, manière de rappeler qu'au départ les mouvements de contestation et les manifestations de rue étaient totalement pacifiques. La coordination organise alors les rassemblements et les sit-in dans les places publiques. Aucune trace d'armes, aucune présence d'uniformes, seulement des civils en colère. Une partie du peuple syrien, inspiré par la vague du printemps arabe, se prend à rêver de liberté et de démocratie.

L'espoir est de courte durée. Rapidement, la situation se dégrade. Le régime envoie l'armée pour mater la révolte. Les manifestants se font tirer dessus et abattre en pleine rue. Sur internet apparaissent les premières vidéos de violence à l'encontre des civils. Des centaines de manifestants se font arrêter par les mukhabarat, agents en civil travaillant à la solde du régime. Nombre d'entre eux disparaissent sans laisser de trace. Lorsque, par chance, on récupère des corps, ils sont marqués par d'insupportables signes de torture.

Au cours de l'année 2012, le noyau de l'Armée syrienne libre se met en place. Dans l'est du pays, les habitants de Raqqa, dont Mahmoud et

Abou Shouja, créent alors la division « Les Martyrs de Raqqa » qui devient par la suite « Thuwwar Raqqa ».

« Il y a une différence majeure avec les autres factions armées qui sont liées à l'Armée syrienne libre. Chez nous, tout le monde vient de la même ville : Raqqa et ses environs. Chez les autres, on peut trouver des Syriens issus de l'ensemble du pays », détaille Mahmoud Oqba.

Pendant un peu moins de deux ans, les hommes de la division combattent ainsi l'armée régulière syrienne. En 2014, quand les hommes de Bachar al-Assad quittent le secteur, l'État islamique devient leur ennemi numéro un. « À ce moment-là, ce sont les hommes de Daesh qui tiennent notre ville et notre région, alors nous les combattons en priorité. Nous voulons la mort de Bachar al-Assad. Nous n'avons que haine et mépris pour tout ce que représente cet homme. Mais nous devons d'abord nous débarrasser de Daesh par tous les moyens. Nous les avons affrontés dès les toutes premières heures. Et nous avons été quasiment la seule faction armée syrienne à ne pas s'effondrer face à eux. Dans notre région, à Raqqa, Hassaka, Deir ez-Zor ou autre, il y avait plusieurs factions armées, comme le Front al-Nosra, Ahrar al-Cham et d'autres groupes armés, mais ils ont abandonné la région, en se repliant vers des zones plus faciles à défendre. »

À ses débuts, la division comptait à peine 200 combattants. À présent, les hommes de Thuwwar Raqqa affirment être plus de 3 000 membres. « Nous sommes la faction qui a mené les plus importants combats dans tout l'est de la Syrie, et tout particulièrement à Raqqa. Notre groupe a donné plus de 300 martyrs tombés au champ d'honneur, sans compter tous ceux qui ont été faits prisonniers par Daesh ou par le régime », explique Abou Shouja en se rallumant une cigarette qu'il n'aura pas le loisir de fumer, trop accaparé par ses propos. « Tous les habitants de Raqqa soutiennent notre faction, car ils savent que nous les défendons. C'est pour cette raison que nous sommes toujours plus nombreux.

« Thuwwar Raqqa, ce sont les enfants de Raqqa. Les gens les apprécient énormément pour cela. Et puis notre mouvement porte le nom de leur ville. Cela montre bien que nous avons pris à bras-le-corps leurs soucis. À plusieurs reprises, lorsqu'il y a eu des échanges de prisonniers avec l'État islamique ou des histoires d'enlèvements, Thuwwar Raqqa a été la seule faction à défendre réellement les intérêts des gens de la ville. Les autres factions voulaient pour la plupart profiter de la situation pour rafler un maximum d'argent.

« Thuwwar Raqqa a toujours privilégié avant toute chose le bien des habitants de la ville. C'est pour cette raison que nous disposons d'un réseau de renseignements redoutable. Les gens nous font confiance. Ils nous parlent, nous donnent sans hésiter les informations dont nous avons besoin au moment où nous en avons besoin. Et puis, nous sommes nous-mêmes de Raqqa. Nos frères, nos cousins, nos amis, nos collègues sont tous là-bas. Nous connaissons le terrain par cœur. Ce sont nos rues, nos murs, nos maisons, nos chemins. Pas une ruelle n'échappe à notre maillage.

« Daesh occupe notre ville. Daesh nous a importé des manières de vivre qui ne sont pas les nôtres. Ces façons de vivre et de pratiquer notre religion, par exemple, nous ont été imposées par la force et par le sang. L'État islamique s'est autoproclamé le porte-drapeau de l'islam, mais en réalité ce sont des ennemis de l'islam. Ils ont fait de Raqqa leur capitale en Syrie. Lorsqu'ils s'y sont introduits, c'était une ville libérée, débarrassée de Bachar al-Assad. Mais c'était aussi un moment de vacance du pouvoir. Un moment de faiblesse où il fallait construire. Ils en ont profité comme des serpents. Peu à peu, ils ont fait main basse sur le pouvoir. Par la suite, à plusieurs reprises, Daesh et ses hommes ont coopéré avec le régime pour asseoir leur autorité. Ils ont largement collaboré. Plusieurs attaques que nous avons menées contre l'armée de Bachar al-Assad ont été mises en

échec grâce à l'intervention des combattants de Daesh. Ce sont des escrocs, des menteurs, des voyous. Ils ont enlevé de nombreux combattants de l'Armée syrienne libre. Ils rendent la vie des civils infernale. Tout cela a fortement contribué à remonter les habitants de la ville contre eux. Nous n'acceptons pas que les civils soient malmenés, oppressés. Dès le départ, nous nous sommes formés pour protéger les habitants de Raqqa, alors lorsque Daesh veut nous imposer des coutumes qui n'existent pas dans l'islam, nous nous révoltons. Lorsqu'ils ont inventé des lois bizarres et qu'ils ont voulu nous y soumettre, nous n'avons pas accepté. Nous avons refusé d'être à leur merci. Nous ne supporterons jamais d'être occupés par des étrangers. »

À aucun moment Abou Shouja ne s'est départi de ce ton monotone et calme qui le caractérise. Il vient pourtant de parler avec ses tripes, reprenant rarement son souffle, sans jamais chercher ses mots. Sur le bord du cendrier, la cigarette n'est plus qu'un long morceau de cendres intact. Il l'écrase en marquant une courte pause, passe lentement la main sur son visage, puis reprend : « Au début, nous les avons combattus rue par rue, quartier par quartier, armes à la main. Il a fallu mener des combats âpres et sans concessions. Mais depuis quelque temps, nous avons compris qu'il y a différentes manières de mener une guerre. Un combat sans armes, sans balles, peut causer des dégâts bien plus graves pour un adversaire comme Daesh. »

Depuis plusieurs mois, Mahmoud, Abou Shouja et les autres ont effectivement abandonné les mitraillettes et les grenades afin de mener une autre forme de lutte plus discrète avec cette cellule d'exfiltration des déserteurs quasi invisible et dont les effectifs ne dépassent pas la dizaine de recrues. « Nous sommes plus efficaces en restant peu nombreux. Ainsi, nous sommes sûrs de chacun de nos membres à 100 %. Ces hommes font un travail bien plus dangereux que n'importe quel combattant posté en première ligne. Quand tu fais la guerre sur le front, tu as ton arme. Tu as

de fortes chances de mourir au combat, mais au moins, tu es à peu près libre de choisir ton destin si tu ne veux pas finir prisonnier. »

Mahmoud s'interrompt, marche à la fenêtre, lève le voilage du bout du doigt pour jeter un coup d'œil par la fenêtre. Une ombre passe en bas, dans la rue mal éclairée. C'est peut-être un des leurs. Peut-être un membre d'une des cellules dormantes de Daesh à Şanliurfa. Chacun sait que l'organisation terroriste est présente en Turquie et en Europe. Une autre silhouette file, les mains dans les poches, sous le halo d'un lampadaire. Aussitôt reprise par l'obscurité. Un simple passant ? Rien ne dit qu'il ne s'agit pas d'un membre des services de renseignements intérieurs turcs ou d'un espion. Les rues sont truffées d'agents en tout genre. Les Turcs surveillent de très près toute présence étrangère. Les services secrets occidentaux, et les Russes, sont présents également. À Şanliurfa, tout le monde surveille tout le monde.

Tous les jours, des milliers de Syriens se côtoient dans des cafés qui rappellent ceux de Damas ou d'Alep. On les trouve aussi allongés dans les parcs. La plupart d'entre eux sont de simples réfugiés qui ont fui leurs pays, ruinés par la guerre. On devine aussi, sans armes et en civil, des combattants de tous bords. La règle est simple : les autorités turques tolèrent chacun pour peu que les armes se taisent.

Loin des lignes de front, derrière la frontière turque, les combattants peuvent goûter au repos et reprendre des forces. Membres de l'Armée syrienne libre, djihadistes de Daesh, petites mains du Front al-Nosra, seul un œil avisé peut faire la différence entre ces silhouettes qui sillonnent les ruelles entrelacées en habits civils, la barbe taillée ou le visage glabre. Quelquefois, une rixe éclate, elle se termine au couteau. Parfois, la rumeur gronde. Un groupe de l'État islamique serait en maraude, à la recherche d'un déserteur ou d'activistes qui leur prêtent main-forte.

En ville, Mahmoud et Abou Shouja sont donc sur le qui-vive en permanence. Les deux comparses communiquent à l'économie. Un mouvement de tête ou un haussement de sourcils leur suffisent pour se comprendre. Lorsqu'ils circulent en voiture, ils n'empruntent jamais deux fois le même itinéraire. Dans les rues, les deux hommes scrutent les alentours et épient autant les passants que les nombreuses caméras de surveillance qui balisent la cité. Il arrive qu'Abou Shouja disparaisse plusieurs jours sans crier gare. Même Mahmoud ne sait pas où il se trouve. En Syrie, aux côtés de ses frères de lutte ? Dans un hôpital, pour porter assistance à un membre blessé de son réseau ? Ailleurs en Turquie, appelé à l'aide par un déserteur paniqué ou sans le sou ?

À la fenêtre de son QG, Mahmoud referme soigneusement le rideau et reprend son explication. « Lorsque nos hommes sont en opération en Syrie, ils avancent en territoire ennemi, sans même un couteau. Ils peuvent se faire prendre à tout moment. Il faut avoir des nerfs d'acier et une détermination à toute épreuve. » Ces résistants sans uniforme et sans arme ne comptent que sur leurs téléphones portables, quelques batteries de rechange et des ordinateurs défraîchis. Ils évoluent de part et d'autre de la frontière syrienne, traqués par les membres de l'État islamique et seulement tolérés sur le territoire turc. La moitié d'entre eux figure sur la liste noire de Daesh. « Ils ont leurs noms, mais ils ne connaissent pas leurs visages. Cela nous laisse une bonne marge de manœuvre. Ils ne connaissent que le visage de Mahmoud et le mien », explique Abou Shouja en souriant. « Privilège de chefs ! » ajoute-t-il.

« Deux de nos hommes se sont fait arrêter il y a quelques semaines à un check-point. Ils ont été reconnus. » La suite a été filmée avec un téléphone portable. Deux hommes vêtus entièrement de noir et masqués, membres de l'État islamique, entraînent les prisonniers dans une salle située non loin du bord de la route. Les victimes ont les mains liées dans le dos. On leur pose des questions. Sans leur laisser le temps de répondre, on

les frappe. L'un des interrogateurs leur met son couteau sous la gorge comme s'il allait les décapiter. Les cris de douleur montent. Malgré la mauvaise qualité de l'image, on perçoit la peur, les corps tremblent, transpirent. Finalement, on suspend l'un des deux prisonniers par les mains au plafond, avant de le rouer de coups. « Ils lui demandent de leur donner des informations sur leur chef. C'est de moi qu'ils parlent, sourit Abou Shouja. C'est assez impressionnant, à première vue, mais ce n'est rien. Daesh est capable de bien pire. Chacun le sait. Mais le plus étonnant est que cette histoire s'est très bien terminée. Celui qui semble frapper le plus fort retient ses coups. Ces types-là voulaient déserter. En fait, ils sont entrés en contact avec moi parce qu'ils voulaient partir. Les bourreaux sont devenus des déserteurs. Ils ont donné le change au début, mais après c'est allé très vite. On a récupéré nos hommes comme ça. Nous avons eu de la chance de tomber sur un groupe de combattants déçus par les fausses promesses de Daesh. »

La parole, une arme contre Daesh

Depuis 2011, les promesses de l'organisation État islamique auraient appâté en Syrie et en Irak plus de 30 000 djihadistes venus des quatre coins du monde. Selon les services de renseignements américains, il y aurait parmi eux plus de 25 % d'Européens, dont 1 800 Français. Avec la Russie, la France est le seul pays non musulman à avoir franchi la barre des 1 000 djihadistes. Malgré les vagues de frappes de la coalition internationale ou russe, Daesh a continué pendant longtemps à recruter chaque mois un millier de nouveaux combattants étrangers.

Sur Facebook ou Twitter, on ne voit qu'eux, on n'entend qu'eux, on ne lit qu'eux. Ils se pavanent dans un virtuel intouchable, là où on célèbre le Califat et ses jardins d'enfants, où l'on promet l'accès ultime à une vie entièrement dévouée à la religion. À coups de panoramiques et d'images en couleurs, Daesh sait vendre les portes du paradis et les clés du bonheur. Mais les déserteurs ont vu. Ils savent.

Ils ne sont pas forcément encore nombreux, les déçus des hommes en noir, mais quand ils racontent, le virtuel ne paraît plus intouchable. La brutalité du groupe, sa barbarie, sa corruption quasi généralisée et son appétit de sexe et d'argent. Combattre des sunnites, traquer des chiites, kidnapper des yézidis… L'étendard de la guerre contre le régime de Damas a fait long feu. Daesh grignote des territoires en éliminant sans distinction de religion ou de conviction tous ceux qui s'y opposent. Daesh fait fructifier son butin de pétrole et d'esclaves. Daesh est une machine à supplicier, à tuer, à piller et à violer. Daesh est une machine à mentir.

Thuwwar Raqqa et la cellule d'exfiltration ont vite compris non seulement que ces déserteurs pouvaient affaiblir le groupe terroriste, en fuyant, mais que leurs paroles, recueillies par le détail, pouvaient faire mouche, entamer la propagande et tarir les filières de recrutement. Ces déserteurs sont aussi des transfuges. Ils veulent désormais aider à la destruction du groupe auquel ils ont un jour aveuglément fait confiance.

Au cours de l'année 2015, ils jugent le moment opportun pour eux de sortir de l'ultraclandestinité pour faire connaître leur travail et affaiblir la redoutable stratégie de communication de leur adversaire. Savoir faire entendre la voix de ces déserteurs permettra, pensent-ils, de décourager d'autres jeunes tentés par les promesses des rabatteurs de Daesh.

Ils restent prudents et méfiants, bien qu'animés par cette volonté de faire connaître ces voix. Avant de nous rencontrer, ils nous font patienter plusieurs semaines. De longues journées de silence, des heures d'attente dans tous les hôtels de la ville. Des rendez-vous annulés les uns après les autres. Nous nous savions observés de toutes parts. Un soir, un message laconique tombe par texto : « Tous les yeux sont sur vous. Rencontre annulée. »

Il faudra revenir plusieurs semaines plus tard pour les croiser une première fois quelques minutes sur une place publique, au milieu de la foule et des commerces. Aucune poignée de main. À peine quelques regards. Ils acceptent de parler et de nous faire rencontrer des combattants arabes. Pour les étrangers, c'est une autre histoire. Il y a eu des pressions extérieures. « S'il vous plaît, ne nous en demandez pas plus. Ce sont des questions de sécurité. La nôtre. » Un nouveau rendez-vous est fixé pour le lendemain, puis ils disparaissent. Il faudra encore attendre une semaine, mais la première rencontre a bel et bien lieu. Beaucoup d'autres suivront.

« Notre organisation abat un travail monumental dans la plus totale discrétion. Nous avons très peu de moyens financiers, mais ce que nous accomplissons permet de montrer le vrai visage de Daesh. Cette réalité leur fait peur parce qu'ils savent bien que l'État islamique n'a rien à voir avec les valeurs qu'il prétend incarner, comme le djihad ou l'islam. Encore une fois, Daesh est un ennemi de l'islam. Si les déserteurs se mettent à raconter ce qu'ils ont vu à l'intérieur, alors le monde entier connaîtra la vérité, et ce sera une catastrophe pour l'État islamique. » Mahmoud est en confiance. Il veut convaincre, alors il prend son temps, marque de nombreuses pauses pour mieux étayer son implacable démonstration : « C'est tellement logique. Aujourd'hui, il y a encore des centaines, peut-être même des milliers de combattants potentiels un peu partout dans le monde. Ils rêvent tous de venir en Syrie rejoindre un État islamique pur où ils pourront vivre en harmonie avec leur religion. Mais si ces hommes et ces femmes apprennent que Daesh est en réalité une sorte de bande d'escrocs qui ne respectent rien, alors ils ne voudront plus venir. Si tous ceux qui essaient de rejoindre l'État islamique en Syrie réalisent combien ces gars sont des menteurs, des violeurs obsédés par le sexe, des voyous, ils finiront par changer d'avis. Daesh risque alors de perdre sa main-d'œuvre. Ses combattants seront toujours moins nombreux. Et ainsi, ils seront de plus en plus affaiblis. »

En un peu plus de deux ans, suivant des procédures bien rodées, le groupe a organisé l'évacuation de combattants de toutes nationalités : Syriens, Jordaniens, Égyptiens, Français, Belges, Britanniques et Allemands. « Je me souviens très bien d'une femme française qu'on a fait sortir avec sa fille. Elle s'appelait Nicole. Elle était blonde aux yeux bleus », raconte Mahmoud. « Quelques semaines après, on en a fait sortir une autre. Elle s'appelait Nour. Elle était enceinte. Il a fallu l'emmener chez le médecin. Nous avons pris soin d'elle comme d'une petite sœur, comme si elle était des nôtres. Son enfant est né en France. Elle est rentrée sans que

les autorités le sachent. Il y a eu aussi un jeune homme. Je ne sais plus comment il s'appelait car il avait un nom français et je ne retiens pas ces noms-là. Ils sont trop compliqués. Mais je pourrais le retrouver. Nous l'avons archivé comme tous les autres dans notre base de données. Nous avons fait sortir au total six ou sept Français. »

Des taupes au sein de Daesh

La plupart des combattants étrangers candidats à la désertion sont des loups solitaires. Arrivés seuls avec leurs rêves, ils repartent les mains vides, sans personne. Quelques-uns d'entre eux ont pris le risque de venir avec leurs femmes et leurs enfants. Les petits n'ont eu d'autre choix que d'être intégrés dans les camps d'entraînement spécialisés pour les mineurs. Ils ont fait partie de ceux que Daesh nomme « Ashbal », les lionceaux du Califat. Durant de longs mois, ces gamins ont connu l'enfer de l'endoctrinement, le maniement des armes. Ils ont assisté à de multiples exécutions. Certains de leurs camarades, à force de lavage de cerveau, se sont portés candidats pour devenir des bombes humaines et mourir dans des attentats. D'autres encore, du haut de leurs 11 ou 12 ans, se sont portés volontaires pour égorger des prisonniers condamnés à mort.

Quels que soient les parcours ou les histoires des déserteurs, les membres du réseau d'exfiltration ne font pas de distinction. Chaque cas est traité avec la même prudence, la même précision. Dès la première prise de contact, un dossier est ouvert. La récolte de données en tout genre commence. Les appels sont systématiquement enregistrés, les messages vocaux ou vidéo archivés. « Daesh nous a envoyé de faux déserteurs à plusieurs reprises », explique Mahmoud. « On a refusé de les aider parce qu'on fait une recherche préalable sur tous les candidats. »

Grâce à leurs multiples connexions en Syrie, et notamment à Raqqa, les membres du réseau rassemblent d'innombrables informations

personnelles sur le candidat à la désertion. Qui est-il ? Que fait-il ? À qui parle-t-il ? Comment se comporte-t-il avec les civils ? Tout son emploi du temps et tous ses agissements sont passés à la loupe. Le moindre détail compte et la préenquête peut durer plusieurs semaines. Les agents du réseau sont capables de prendre le candidat déserteur en filature dans la ville où il se trouve : Raqqa ou n'importe quelle autre ville sous contrôle de l'État islamique. Avec d'infinies précautions, ils se relaient pour surveiller tous ses mouvements.

Pendant ce temps, Abou Shouja entame avec lui un long dialogue de messages vocaux enregistrés au cours duquel il alterne gentillesse, bienveillance et dureté. Les échanges durent souvent plusieurs heures. Il n'hésite pas à le bousculer, à poser des questions dérangeantes. Parfois même, il met ouvertement le déserteur en accusation, invente de fausses histoires pour le déstabiliser. L'objectif est de tester les réactions de son interlocuteur, quitte à le pousser à bout, à le faire craquer.

Cette mécanique de collecte d'informations et d'exfiltration a mis un peu de temps à se mettre en place, à se roder. Mahmoud se souvient des tout débuts. « Nous n'étions pas vraiment des professionnels du renseignement. Notre manque d'expérience était presque comique. »

L'un de ses hommes avait été envoyé dans le cœur de Raqqa. La « taupe » avait une mission bien précise : prendre des photos des leaders de Daesh, puis identifier des déserteurs potentiels, établir les premiers contacts. Pour mener à bien cette tâche, ses chefs lui avaient confié un iPad. L'homme se promenait alors d'un pas lent dans les rues de la capitale de l'État islamique en Syrie, l'appareil solidement tenu à deux mains, à la verticale, pour documenter le mieux possible son travail. Ce qu'il fit. « Ce n'était pas vraiment discret », concède Mahmoud, qui maintenant en sourit. Les membres de l'État islamique sont devenus beaucoup plus méfiants, voire totalement paranoïaques. Il a fallu s'adapter et affiner les méthodes de prise de renseignements.

Sur les phases les plus cruciales de leurs moyens d'enquête, les chefs du réseau d'exfiltration préfèrent éviter de donner trop de détails. « Dans ce genre de travail, moins tu racontes, plus tu es efficace », confie Mahmoud, avant de préciser dans un sourire énigmatique : « Mais nous n'engageons la procédure d'évacuation et nous ne lançons nos passeurs que lorsque nous sommes sûrs à 95 % que nous n'aurons pas de mauvaises surprises. Nous ne pouvons jamais être sûrs à 100 %, car il reste toujours une part d'incertitude, quels que soient l'enquête et les documents que nous rassemblons sur une personne. Mais nous voulons avoir un maximum de garanties qu'elle ne causera plus de problèmes. » Récemment, le réseau a repéré une jeune Française qui avait l'intention de revenir au pays pour commettre un attentat. Informés des intentions réelles de la jeune femme par des sources en Syrie, ils ont préféré abandonner le dossier. Après de longues semaines d'échanges, ils ont laissé le contact s'éteindre en douceur. La jeune femme a fini par se lasser. Pour ne pas compromettre leurs informateurs, les chefs du réseau ne signifient jamais aux faux déserteurs qu'ils les ont démasqués.

Les informations déterminantes proviennent pour la plupart de membres infiltrés au cœur même de l'État islamique. Des agents doubles qui envoient des informations capitales à longueur de mois. Certains prennent des risques considérables et font même partie du système d'administration du groupe terroriste. Ils sont aux premières loges pour repérer les documents les plus compromettants. « Daesh sait que nous sommes là, parmi eux. Nous ne sommes pas partout, évidemment. Certaines zones de l'administration nous sont inaccessibles, mais je dirais que nous connaissons de façon précise environ 70 % de leur organigramme. Ils sont hyper vigilants, mais ils ne parviennent pas à nous empêcher de travailler. Ça les rend fous », s'enorgueillit Abou Shouja.

Au fil des années, les membres de Daesh ont mis au point des techniques de plus en plus sophistiquées pour surveiller tout le monde.

Dans Raqqa, les activistes ont noté que la surveillance avait été renforcée. Les cafés internet ont été truffés de mouchards. Les djihadistes étrangers, qui ne peuvent se connecter à internet que depuis des cybercafés contrôlés, ont remarqué que des keyloggers, des logiciels qui enregistrent les touches frappées, avaient été installés sur les ordinateurs. Les numéros appelés étaient répertoriés et les identités vérifiées, les conversations écoutées. Le wi-fi a été banni des terrasses pour éviter les connexions sauvages. L'État islamique cherche à repérer ceux qui veulent quitter le Califat. Des agents du bureau de sécurité, souvent des enfants à l'air inoffensif, surveillent les rues et les cybercafés à l'affût, entre autres, des étrangers tentés par la fuite. Si la tentative de désertion n'est pas clairement établie, le présumé fuyard est souvent envoyé en prison et battu par mesure préventive. Aux check-points, ils fouillent tout : valises, sacs, téléphones portables, messages vocaux, e-mails, WhatsApp, etc. « Nous devons être toujours plus prudents, mais nos contacts continuent inlassablement. Nous avons à peu près un téraoctet de données informatiques sur disques durs sur l'organigramme de Daesh. »

Les espions du réseau parviennent même régulièrement à faire sortir des documents top secret. Ainsi disposent-ils de l'enregistrement d'une réunion entre le « ministre de la Santé de Daesh » et des chefs de faction. On peut entendre le leader politique se plaindre auprès des hommes armés de ne plus avoir de praticiens dans la ville de Raqqa. « Vous avez fait fuir tous les médecins avec vos méthodes », explique-t-il, avant de préciser qu'ils seront bientôt à court de médicaments. L'enregistrement date de 2015, mais il constitue pour les membres du réseau un terrible aveu d'échec et d'impuissance venant directement d'un haut dignitaire de Daesh.

Les membres des réseaux d'exfiltration de déserteurs ont également mis la main sur des centaines de vidéos et des milliers de documents qui permettent de décrire Daesh de l'intérieur en échappant à l'emprise de sa

propagande et de ses services de communication, qui contrôlent 99 % des images et des informations sortant des zones sous leur contrôle.

En matière de communication, l'État islamique se situe à la pointe de la technologie et du savoir-faire. Les films de propagande sont réalisés par des professionnels de l'image et du montage. Ils font mouche à chaque fois. Ils sont repris par toutes les télévisions du monde et sur les réseaux sociaux. En y regardant de plus près, on aperçoit des moyens de mise en scène dignes de productions hollywoodiennes. Les décors sont grandioses, les événements dramatiques. Certains plans sont tournés à l'aide d'un steadicam ou d'une grue pour leur donner une fluidité et une stabilité dignes d'un long métrage de fiction. L'habillage et la bande-son sont particulièrement soignés. Il est évident que certaines scènes, notamment les exécutions collectives de chrétiens, ont nécessité plusieurs prises et ont été réalisées à partir de différents angles de prise de vues. Daesh déploie une énergie et des moyens considérables en matière de communication. Exister médiatiquement est un aspect majeur de sa stratégie de développement pour continuer d'attirer des forces vives venues de toute la planète. L'un des objectifs du réseau d'exfiltration est donc de recueillir et de diffuser la parole des déserteurs pour tenter de défaire la propagande ultraperfectionnée du groupe terroriste. « Aujourd'hui, les rares informations dont le monde dispose sur Daesh proviennent des images de propagande qui sont passées par le filtre de leurs propres services de communication. Elles sont vérifiées, tronquées, validées et diffusées. Or, nos informations sont authentiques. Elles échappent à la censure, à toute manipulation. »

À ces mots, Abou Shouja ouvre son ordinateur et fait défiler des centaines de documents. Ce sont des scans de cartes d'identité de combattants. « Ils fabriquent des pièces d'identité officielles pour leurs membres, comme n'importe quel État. Nous avons des copies de ces documents. » L'État islamique fournit systématiquement de nouveaux

papiers à tous ses membres. Les vrais noms ne figurent pas sur ces documents officiels. Ils sont remplacés par des pseudonymes de combattants. Sur la pièce d'identité, on précise également la région et le poste occupé comme artilleur, chef de brigade ou cuisinier. Malgré l'anonymat, les membres du réseau finissent le plus souvent par découvrir les véritables nom et prénom qui se cachent derrière le pseudo des cartes d'identité du combattant et son pays d'origine. Ils y parviennent au prix d'un long et minutieux travail de croisement des sources. Ils ont ainsi constitué une sorte d'annuaire détaillé des effectifs militaires de l'État islamique et des rouages de l'organisation.

« Ils ont un service de l'immigration, une armée, des institutions civiles et toutes sortes d'institutions qu'ils ont inventées. C'est différent de ce que l'on connaît déjà dans nos pays arabes ou même en Europe, mais ils sont très organisés », explique Abou Soufiane.

Cet autre membre du réseau d'exfiltration préfère ne pas montrer son visage pour des raisons de sécurité. Il ne veut prendre aucun risque inutile. Sa tête a été mise à prix. Il sait qu'il risque la mort à tout moment, et pas uniquement lorsqu'il se rend en Syrie. Les cellules dormantes de Daesh ont déjà essayé plusieurs fois de le kidnapper ou de l'assassiner dans les rues de Şanliurfa. Parmi les documents compilés dans son téléphone portable, il en conserve précieusement un établi par l'État islamique, une liste des personnes à liquider ou à arrêter. Son nom figure parmi les premiers. Il n'en est pas particulièrement fier, mais ce détail important ne semble pas lui faire peur non plus : « Nous n'avons pas le choix. Il faut que quelqu'un s'engage pour faire ce travail. Notre pays est en guerre. Nous ne pouvons pas rester sans rien faire. Si nous mourons… Il n'y a que Dieu qui décide. Vivre ou mourir, il n'y a que Dieu qui décide. »

Les membres du réseau conservent les messages de menace qui leur sont directement adressés, avec la même rigueur que toutes les autres

archives. Ils tentent parfois de recouper les voix, d'établir des similitudes avec d'autres messages plus anciens. Ils n'y consacrent jamais plus de quelques heures.

« L'État islamique est efficace aussi parce qu'ils sont très bien organisés. Ils ont également un listing de leurs citoyens », reprend Abou Soufiane. « C'est en quelque sorte un registre d'état civil comme dans n'importe quel autre pays. Ils tiennent aussi à jour toutes leurs dépenses, ce qu'ils donnent à leurs membres. » À ces mots, l'homme fait défiler sur son ordinateur portable de nouveaux documents qui ne sont autres que des notes de frais. Un premier individu, qui se fait appeler Abou Omar al-Hollandi, a bénéficié d'une avance de 50 dollars pour s'acheter des meubles et autres fournitures de maison. Puis c'est Abou Tamim al-Franci, un combattant français, qui s'est vu allouer la même somme pour acheter un lit et du mobilier de cuisine.

Preuves à l'appui, l'homme poursuit son implacable démonstration : « C'est un listing avec les noms et le statut de chaque membre de Daesh : soldat, fonctionnaire, ou femme d'un martyr. » Abou Soufiane tient à son anonymat. Son ordinateur portable est une véritable base de données sur Daesh. Photographies et vidéos des petites mains, des chefs et de leurs gardes du corps, des voitures qu'ils utilisent, des lieux qu'ils fréquentent, pièces d'identité délivrées aux combattants, registre d'état civil qui précise jusqu'au nombre d'esclaves sexuelles pour chaque membre… Les téléphones des déserteurs regorgent d'informations précieuses.

« Quand on aura de nouveau un État, un gouvernement, on jugera les membres de l'État islamique et on demandera à tous les pays de juger leurs ressortissants qui en faisaient partie. On pourra le faire parce qu'on aura des images de chacun d'entre eux. On aura des preuves », assène Abou Soufiane avant d'ouvrir de nouveaux documents à partir d'un disque dur qu'il sort d'une étagère en désordre. Il le branche à un vieux

laptop dont le système d'aération fait un bruit d'usine. Les fichiers mettent une éternité à apparaître. Il patiente en silence, puis il reprend : « Nous arrivons parfois même à trouver des informations qui ne nous intéressent pas directement. Nous avons par exemple récupéré un certain nombre de documents qui devraient intéresser beaucoup de monde, en Europe et ailleurs. Ce sont des listes ou des documents où sont mentionnés les noms de personnes. Le plus souvent, c'est incomplet. Il y a juste un prénom ou un pseudo, mais il y a aussi leurs numéros de téléphone. Avec un peu de travail, on arrive à retrouver le nom entier des personnes. On les appelle les coordinateurs. On en trouve à la fois en Syrie et à l'étranger. Et ces gens-là ont un rôle particulier.

« Imaginons qu'un Allemand veut rejoindre Daesh. Ils vont l'aiguiller vers un coordinateur qui parle allemand, pour établir le contact. Ce coordinateur a la charge de tout ce qui concerne l'Allemagne. Il a un nombre incalculable de comptes en allemand sur les réseaux sociaux. Il essaye d'envoyer des demandes en amitié à des personnes en Allemagne, crée des connexions, fait passer des messages. Si quelqu'un en Allemagne tente d'entrer en contact avec l'État islamique, il doit passer par l'intermédiaire de ce coordinateur.

« Imaginons par ailleurs que je suis un citoyen allemand, et que j'arrive à rejoindre l'État islamique. Si j'ai un ami qui se trouve en Allemagne, et qui cherche lui aussi à rejoindre l'organisation, je ne peux pas le faire venir. C'est le travail du coordinateur. C'est sa mission. C'est lui qui est responsable et garant de la personne entrante. S'il laisse passer un espion, ça peut lui coûter très cher.

« Avec tous ces éléments, les noms des coordinateurs en Syrie et à l'étranger, leurs numéros de téléphone, leurs e-mails, on arrive à obtenir quantité d'informations très sensibles. On arrive par exemple à savoir de

façon fiable à 90 % qui entre en Syrie et qui repart dans son pays d'origine. »

Sur l'écran d'Abou Soufiane défilent des listes de noms, des documents, parfois même des photos de mauvaise qualité. « Quand quelqu'un se prépare à aller commettre un attentat dans un pays étranger, on sait à peu près comment ça se passe. Il y a deux sortes d'acteurs majeurs dans l'organisation : les forces de sécurité, et les planificateurs des opérations.

« Imaginons qu'il y a un groupe de cinq combattants qui va être envoyé en Italie. Dans un premier temps, ils doivent récupérer leurs papiers d'identité, leurs passeports. À leur arrivée en Syrie, ils sont allés d'abord dans une maison d'accueil, où ils ont dû se séparer de tout ce qu'ils avaient, notamment leurs passeports. On les leur rend, ou alors on leur procure des faux papiers. Ils ont tout le matériel pour fabriquer d'excellents faux documents. Quelques jours avant le départ en mission, les forces de sécurité leur fournissent tout ce dont ils ont besoin pour le voyage, itinéraire, moyens de transport, argent, matériel technique.

« Une fois qu'ils sont partis, les forces de sécurité n'interviennent plus. Le reste de l'opération est pris en charge par le coordinateur du pays de destination. C'est lui qui établit dans quelle rue, à quelle heure, quel jour, avec quel équipement l'opération va avoir lieu. Les coordinateurs des pays d'accueil sont extrêmement prudents. Et généralement, nous n'arrivons pas à obtenir toutes les informations que l'on souhaite sur eux. Mais ce n'est pas essentiel pour nous. Notre objectif majeur reste l'État islamique en Syrie, et surtout dans le secteur de Raqqa. Nous consacrons l'essentiel de notre temps à trouver des informations sur les déserteurs. »

Une mine d'informations

Quand la sincérité du candidat déserteur est établie, les membres du réseau passent à la phase active. Ils attendent le tout dernier moment pour fixer le rendez-vous final dans une maison située par exemple en banlieue de Raqqa ou en pleine campagne. Une voiture passe les chercher. Les conducteurs disposent d'informations sur les différents check-points qui barrent la route menant en Turquie. Sur le reste du parcours en Syrie, le réseau ne donne aucun détail. Ils ne sont pas plus loquaces sur les conditions de passage d'un pays à l'autre. À peine concèdent-ils que les opérations sont très régulièrement annulées. Au moindre signe de tension ou d'agitation le long de la frontière, toutes les actions sont gelées et ne reprennent qu'au bout de plusieurs semaines. Une fois en Turquie, les déserteurs sont placés dans des safe houses dont dispose le réseau. Les déserteurs peuvent y trouver un peu de repos mais ils y sont surtout maintenus en observation. Puis ils sont soumis à un premier interrogatoire qui peut s'étaler sur deux ou trois jours. On y repose les mêmes questions qui reviennent encore et encore.

Le plus souvent, les deux chefs du réseau se chargent eux-mêmes de débriefer les déserteurs. Le dernier arrivé est un homme âgé de 22 ans dont la sincérité n'est pas encore tout à fait avérée. Mahmoud mène la discussion en toute décontraction. Il veut établir un climat de confiance. Du moins au début. Il reçoit le déserteur, l'invite à s'asseoir à quelques centimètres face à lui. « Mets-toi à l'aise, lui enjoint Mahmoud. Il faut que tu te sentes à l'aise. Vraiment. » Les deux hommes en tailleur, le dos

voûté, se regardent droit dans les yeux. L'entretien commence et l'interrogateur entre dans le vif du sujet :

« Dis-moi franchement. Tu regrettes d'être parti ?

— Non, pas du tout. Je ne regrette pas, répond le déserteur.

— Ça te plairait qu'on aide aussi tes copains ? On pourrait les conseiller un peu, ceux qui sont restés à l'intérieur. Il faudrait les aider à sortir. Tu sais, ils ont tort, ceux qui sont là-bas, de continuer à exécuter des gens comme ils le font. S'ils avaient raison, nous serions de leur côté. Mais là-bas, à l'intérieur, on ne vous dit pas la vérité. On vous cache tout. Et vous vous retrouvez comme sous la dictature de Bachar al-Assad, coupés du monde, avec comme seul message la voix officielle.

— Absolument, moi je voudrais qu'on aide les gens restés là-bas pour qu'ils arrêtent de mourir pour rien. »

Puis le jeune déserteur explique qu'il est prêt à mettre le réseau en relation avec bon nombre de ses amis dont il est certain qu'ils n'en peuvent plus. Il précise aussi que pour d'autres de ses anciens camarades il n'y aura aucune autre issue que la mort. Les plus enragés ont commis trop d'atrocités. Les horreurs qu'ils ont laissées derrière eux, les souffrances qu'ils ont infligées aux civils, la cruauté gratuite, tous ces actes horribles qu'ils ont commis ne leur laissent aucune chance de repentir et de commencer un jour une nouvelle vie. Les civils veulent leur mort. Ils savent qu'un jour ou l'autre, ils vont devoir payer de leur vie. Pour eux c'est Daesh ou rien.

« Sais-tu d'ailleurs pourquoi nous avons finalement décidé de te faire sortir et pourquoi nous avons attendu tout ce temps ? demande tout à coup Mahmoud.

— Franchement, je ne sais pas. Vous deviez avoir vos raisons. Je n'ai pas voulu vous demander.

— Mais tu ne t'es jamais posé la question : pourquoi tout ce temps ?

— Peut-être que c'était le temps qu'il vous fallait pour récolter des informations sur moi. Et sur l'organisation, à travers moi.

— Est-ce qu'à certains moments tu t'es dit qu'on n'allait pas te faire sortir ?

— Parfois je me suis dit ça. C'est vrai.

— Tu te disais qu'on allait t'assassiner une fois que tu serais dehors ? »

Le jeune déserteur marque alors un long temps de réflexion, puis il concède : « J'ai eu des doutes. »

Mahmoud suspend sa phrase le temps de laisser les enfants apporter le thé. Il sert le thé lui-même, en silence. Les tasses fument.

Quelques bruyantes gorgées plus tard, la conversation reprend. Le ton se fait légèrement plus dur. Plus inquisiteur.

« Nous savons que tu avais des liens étroits avec les services de sécurité [les agents de renseignements ; ces éléments comptent parmi les membres les plus puissants dans l'organisation[1]]. Ils venaient chez toi. Tu allais chez eux. C'est ça qui nous faisait peur. C'est ce qui a fait qu'on a repoussé ton dossier plus d'une fois.

— Pour ce qui est des services de sécurité, et des autres soldats de l'organisation, je dois reconnaître que j'ai des relations avec eux. Mais, vous savez, j'ai des amis chez tout le monde. Ces types des services de sécurité, si vous voulez, ils venaient chez moi parce que ce sont des amis. C'est tout ! Je ne me mêle pas de leur travail. Ils ne se mêlent pas du mien.

— Mais tu étais très proche d'eux ?

— Oui, c'est vrai. J'ai même des gens de ma famille qui font partie des services de sécurité. Mais nos relations familiales, l'amitié qui nous lie n'ont rien à voir avec le travail.

— C'est en tout cas pour cette raison que nous avons repoussé ta date de sortie.

— Vous deviez sans doute aussi penser que j'étais un agent double, et que j'allais vous poser des problèmes une fois dehors. Maintenant, j'espère que vous savez que je ne suis pas comme ça.

— Ne t'inquiète pas. On sait. Et puis, tu avais une bonne réputation auprès des civils.

— C'est vrai que je n'ai jamais été cruel avec les civils.

— Tu ne les agressais pas.

— Les civils ? Bien sûr que non. Ce sont les nôtres. Pourquoi est-ce que je leur ferais du mal ?

— En tout cas, d'après nos informations, ils ne se sont pas plaints de ta façon de les traiter.

— Hamdoulillah ! Je n'ai fait de mal à personne. »

L'entretien se poursuit ainsi jusque vers 3 heures du matin. Mahmoud recueille d'autres informations sur les salaires des combattants, d'environ 50 euros mensuels pour les combattants locaux et de plusieurs centaines d'euros pour les étrangers. Il demande des précisions sur l'impact des bombardements de la coalition sur l'organisation, et apprend ainsi que les salaires baissent de plus en plus. Daesh tire une grande partie de ses revenus des zones pétrolières. Depuis qu'elles sont sous les bombes, la source se tarit. Le jeune homme évoque aussi le sort des enfants-soldats et la facilité avec laquelle l'État islamique les recrute. « Les enfants se sentent forts dès qu'ils ont une arme dans les mains. Alors, ils les mettent en valeur. Et petit à petit, ils leur font faire tout ce qu'ils veulent. »

Ce genre d'entretien constitue une mine d'informations de première main sur les innombrables dérives des membres de l'État islamique. Certaines sont plutôt inattendues au sein d'une organisation qui prône la piété et la vertu. Abou Shouja et Mahmoud ont pourtant entendu toutes sortes de récits d'horreurs et d'exactions ces dernières années. Des histoires de drogue, de corruption, de combattants qui font accuser et exécuter à tort des maris juste pour prendre leurs femmes, des histoires de camarades combattants blessés que l'on achève plutôt que de leur porter secours. « Ils préfèrent tuer les leurs plutôt que de les laisser se faire prendre vivants. »

Abou Shouja et Mahmoud pensaient que plus rien ne pouvait les surprendre ou les émouvoir après ces longs mois d'interrogatoire. Pourtant, les histoires récentes de pédophilie organisée par les émirs de l'État islamique les ont profondément choqués. Elles concernent autant les petites filles que les petits garçons. « Au début, un déserteur nous a raconté une histoire d'émirs irakiens qui se chamaillaient pour récupérer des enfants. Ils s'invectivaient en disant : "Tu as pris celui aux yeux bleus. — Et toi, tu as pris le brun. C'est à mon tour de choisir maintenant." D'abord, je n'y ai pas cru. Mais peu après, deux autres déserteurs ont évoqué des bagarres entre chefs au sujet des enfants. »

Mahmoud s'allume une cigarette et laisse la fumée se perdre dans la lumière orangée du lampadaire qui traverse le voile de la fenêtre. « Je ne crois que lorsqu'il y a des preuves. Quand le premier m'a raconté cette histoire sur les émirs pédophiles en précisant dans quelle région en Irak, dans quel village et la date, je n'y ai pas vraiment cru. Puis il y a eu un deuxième récit ; la même histoire avec les mêmes détails. Si une histoire est racontée par une seule personne, je ne la crois que s'il y a des preuves tangibles, pas comme des photos ou des vidéos. Mais là, les deux hommes qui m'ont raconté cela ne pouvaient pas se connaître et s'être concertés. J'ai d'abord été très perturbé, je n'arrivais pas à y croire. Et puis, les histoires se sont multipliées encore et encore. Il n'y a plus de place pour le doute aujourd'hui. »

Les hommes de Thuwwar Raqqa récupèrent des quantités considérables de données sur les téléphones des déserteurs. Des informations capitales. Sur l'appareil du jeune homme syrien, ils ont trouvé une vidéo inhabituelle. Des images de cet endroit que l'on appelle le Houtah. Il s'agit d'une faille profonde de plusieurs dizaines de mètres située à la sortie de Raqqa. Dans ce décor de fin du monde, les membres de l'État islamique viennent jeter par vagues les corps de dizaines de malheureux exécutés. Les véhicules s'approchent au plus près du vide.

Des combattants en descendent et déchargent un à un de lourds sacs dans lesquels on devine des corps sans tête. Ils se mettent à plusieurs pour les porter. Ils plaisantent ou ils crient. Et finalement se débarrassent de ces paquets, sans plus de cérémonie. Le long de la paroi, les funestes colis dégringolent, informes, anonymes, avant de disparaître 50 mètres plus bas, happés par le vide, là où la pente abrupte se fait gouffre.

Dans la mémoire du smartphone d'un combattant français qui affirmait vouloir rentrer chez lui en banlieue parisienne pour retrouver une vie normale, ils ont tout récemment récupéré une série de clips vidéo glaçants. De véritables leçons de terrorisme. Des tutoriels. Sur les premières, un instructeur de l'État islamique, tout de noir vêtu, se tient debout dans une salle de classe devant un tableau blanc, marqueur à la main. Il donne un cours pratique sur la meilleure façon de fabriquer une bombe. « Les fils doivent être séparés les uns des autres », explique l'enseignant. Il semble y avoir parfois des désaccords techniques entre les élèves et le professeur. On règle le différend à coups de plaisanteries où il est question d'attendre son tour dans la liste de ceux qui font route vers la « bonté » ; autrement dit vers l'au-delà. Les mots « bombes », « kamikazes » ou « attentats » ne sont jamais prononcés mais les propos choisis ne laissent pas de place au doute.

Sur la vidéo suivante, la scène a comme des airs de leçon de conduite qui pourrait se dérouler dans la banlieue de n'importe quelle grande ville arabe. Dans un 4 × 4 spacieux, fauteuils en cuir beige, autoradio neuf, deux hommes enturbannés testent une télécommande. Lorsqu'ils appuient sur la touche 6, le volant tourne automatiquement vers la droite. Sur la touche 4, il tourne vers la gauche. La discussion est à peine audible, mais on perçoit de temps à autre des effusions de joie et des rires. Cette séquence de bonne humeur est en réalité une répétition pour un attentat à la voiture piégée.

Le Français propriétaire du téléphone où étaient stockées ces vidéos avait des papiers français en règle, un passeport valide et il affirmait qu'en France, personne n'était au courant de son voyage en Syrie dans les rangs de Daesh.

Les membres du réseau ont refusé de l'aider. Ils préfèrent rester vagues sur ce qu'il est advenu de lui. Mais selon plusieurs sources, il aurait finalement été arrêté par les services de renseignements turcs et serait toujours dans une de leurs prisons aujourd'hui.

Mahmoud, Abou Shouja et les autres membres du réseau savent que le règne de Daesh ne durera pas éternellement, ils croient en l'avenir et en la justice. Cette perspective leur donne une force inébranlable. Elle leur permet de tenir quand les leurs tombent aux mains de l'ennemi et finissent torturés, ou décapités.

Avec la conviction de ceux qui combattent pour une juste cause, ces agents infiltrés continuent leur travail de fourmis envers et contre la probabilité. Ils ont toutes les chances de se faire démasquer un jour ou l'autre, mais ils s'obstinent malgré tout à rassembler des documents, des preuves ; surtout contre les autorités les plus influentes et les plus violentes de l'État islamique. Les hauts dignitaires demeurent leurs premières cibles ; ces décideurs illuminés qui ont causé tant de mal. « Nous connaissons l'identité des chefs syriens, comment ils se déplacent. Nous avons aussi des photos qui permettent d'identifier une grande partie des hauts dignitaires irakiens, et bon nombre d'étrangers. Nous avons des détails intéressants sur leurs pratiques. Nous savons que les plus haut gradés possèdent des voitures de luxe, des appartements confortables et tout ce dont ils ont besoin. Mais lorsqu'ils doivent se déplacer, ils utilisent de vieilles camionnettes ou de vieux taxis poussiéreux, pour ne pas se faire repérer par les avions de la coalition. »

Mahmoud effectue une nouvelle recherche. Il montre des photos d'un homme à cheval : « Lui, il vient de l'État du Khorassan, en Asie centrale. Il est responsable des camps d'entraînement de Daesh. C'est l'une des personnes les plus dangereuses et les plus puissantes. » Il referme la page et en ouvre une autre. Un homme se tient en position de combat façon karatéka. Sur l'image suivante, il est assis le menton haut, méprisant, le doigt levé vers le ciel. « Ça, c'est Abd al-Majid al-Taeb ou Abou Mohammad al-Jazraoui, d'Arabie saoudite. Il est devenu très religieux. Il a lancé de nombreuses fatwa, qui ont conduit à la mort de plusieurs des nôtres. Un jour, on fournira à tous les pays de quoi juger leurs ressortissants. Les Irakiens et les Européens, des Chinois, le monde entier. »

Dans leurs dossiers, ils ont aussi des récits, des témoignages et des documents à charge contre des hauts dignitaires saoudiens en Syrie. « Dans notre pays, c'est le chaos le plus total. Impossible d'imaginer le moindre procès aujourd'hui. Mais un jour, nous aurons un gouvernement, et ces criminels seront alors condamnés pour le mal qu'ils ont fait. »

1. Tous les passages qui figurent entre crochets sont des auteurs.

Les déserteurs

En attendant la création d'un tribunal international pour les crimes contre l'humanité commis en Syrie, les membres du réseau persévèrent à faire sortir les déserteurs un par un ou dix par dix. Ils ont voulu faire connaître leurs paroles au monde. Ils ont convaincu les déserteurs de parler. Beaucoup se sont rétractés à la dernière minute. Certains ont eu le courage d'aller jusqu'au bout.

Il y a d'abord Abou Ali, un Jordanien de 38 ans qui ne se fait pas prier pour dire que rejoindre l'État islamique, « c'est un aller sans retour ». Il veut expliquer à ceux qui ont dans l'idée de faire le voyage qu'ils seront accueillis à bras ouverts. Mais si un jour on les soupçonne de vouloir déserter, ils seront décapités sur-le-champ, accusés injustement d'être des mécréants.

Ce petit homme chauve a rejoint l'organisation pour des raisons humanitaires comme beaucoup d'autres avant lui. Après une période de formation d'environ un mois dans un camp, il se retrouve à travailler comme brancardier sur le front en Irak, près de Falloujah. Très vite le doute s'empare de lui. Les premiers vrais regrets apparaissent lorsqu'il entend des émirs ordonner aux combattants d'achever leurs camarades blessés. « Ils préfèrent les tuer plutôt que de les voir faits prisonniers » : sa voix tremble, et les mots lui viennent entrecoupés de longs silences.

Pour ne plus entendre ce genre d'ordre, il demande à être envoyé en Syrie. La requête est acceptée, mais le soulagement est de courte durée. Il

devient gardien de prison près de Raqqa, et chaque jour, il entend dans les couloirs les cris des gens torturés : « C'était terrifiant. »

Un matin, un gardien entre dans la cellule de cinq Marocains accusés de désertion. Il mitraille. Pour lui, c'est l'horreur de trop, celle qui va le décider à fuir. Abou Ali espérait trouver son paradis sur terre au sein de ce Califat, mais il a passé cinq mois en enfer, rapportant comme éternels souvenirs la vision du camarade crucifié parce que jugé coupable de blasphème, ou celle de deux jeunes filles exécutées parce que l'émir irakien à qui elles avaient été offertes comme esclaves sexuelles ne les trouvait pas à son goût.

Abou Oussama a 32 ans, lui aussi est originaire de Raqqa. Il n'a jamais cherché à choisir ses mots, mais il nous a raconté lentement son histoire, hésitant, bafouillant. C'est un homme de la terre. Il était agriculteur avant de prendre les armes et de rejoindre la révolution puis Daesh. C'est l'un des plus cassés par ce qu'il a vu et ce qu'il a fait. Il parle de ces femmes et de ces enfants musulmans systématiquement égorgés après la bataille de Shaitat ; il raconte qu'il fait des cauchemars toutes les nuits, demande pardon à Dieu. Il veut oublier tout ce sang qu'il a sur les mains et espère commencer une nouvelle vie.

Plus tard, nous avons pu nous entretenir avec Abou Hozeifa. Pour ce Syrien de 28 ans, originaire de Raqqa, rejoindre les rangs de Daesh était aussi une évidence. Il répète à l'envi qu'au début l'État islamique était sur le droit chemin. Selon lui, « à Raqqa, il n'y avait plus de vols, les tenues des femmes étaient correctes et on faisait la prière. La sécurité était revenue et tout allait très bien ».

Mais après avoir été affecté à un check-point mobile, il découvre de quelles tortures sont désormais passibles ceux qui ne peuvent pas présenter leur pièce d'identité. Il voit des dizaines de combattants étrangers emprisonnés ou exécutés pour trahison, sans aucune preuve. Il voit comment la justice est rendue, à coups de copinages. Les cadres de

l'organisation, qui se prétendent des modèles de pureté, sont en fait les plus corrompus. Mais il faudra qu'une femme chargée de repérer les filles à marier jette son dévolu sur l'une de ses sœurs et la promette à un combattant tunisien pour qu'il se décide à partir. « J'étais contre les mariages des filles de Raqqa avec les combattants étrangers. Ils ne les prennent pas en tant qu'épouses mais juste pour le plaisir. » Dès lors, il met sa famille en sécurité, puis il prend la route de la Turquie, en secret, avec l'aide de Thuwwar Raqqa.

Abou Maria, 22 ans, Syrien de Raqqa, fut sans doute le moins loquace de tous les déserteurs que nous avons rencontrés. Le plus troublant aussi. Il nous a fait comprendre qu'un déserteur n'est pas forcément un repenti. Avant chaque phrase, il réfléchit de longues secondes pour peser chaque mot, installer des nuances, exprimer ses idées le plus clairement possible, sans donner de détails trop précis sur son parcours et sur sa vie pour ne pas être démasqué. Il semble brisé, mais toujours habité par le rêve de construire un jour un véritable État islamique. Il évoque même l'idée de se rendre en Birmanie pour combattre aux côtés des Rohingyas. Une grande partie de sa famille vit toujours à Raqqa. Certains de ses oncles sont de puissants émirs. Lui aussi a rejoint l'État islamique pour « appliquer la shariah sur la terre, car c'est ça le plus important ».

Il a été soldat, il avait du pouvoir et le respect de ses hommes. Puis il a vu les bourreaux « exécuter leurs victimes avec des couteaux mal aiguisés, simplement pour les faire souffrir ». Lui aussi a vécu l'histoire de trop. Au détour d'une phrase, il avoue avoir exécuté quelques personnes à la kalachnikov. « C'était les ordres. Nous n'avions pas le choix. »

Il n'en dira pas plus. Souvenirs trop douloureux, trop inavouables. À peine s'autorise-t-il à parler de cette histoire de « Roméo et Juliette » des temps modernes dans une Syrie en guerre. Le jour de leur mariage, un mari et son épouse ont été exécutés parce que la femme s'était maquillée. Tués sur-le-champ, les jeunes mariés ont été balancés dans le Houtah, le gouffre situé à la sortie de Raqqa. Abou Maria les a découverts par hasard

alors qu'il tentait de récupérer le corps d'un homme qu'il avait exécuté d'un coup de kalachnikov et que des combattants avaient balancé dans le trou. En descendant en rappel, il a trouvé les corps des deux époux l'un près de l'autre ; unis dans cet antre de l'enfer.

Le jeune Kaswara, 16 ans, originaire de Deir ez-Zor, fait partie de ces jeunes qui étaient prêts à tout pour prouver leur valeur. Il a tué, égorgé. Il a fait amputer et exécuter des voisins lorsqu'il était agent de renseignements. Il admet qu'il avait le cœur noir et que plus rien n'avait d'importance. Il a même fait incarcérer son frère sans aucune forme de regret, l'a fait frapper et torturer. Il avoue qu'il aurait fait arrêter son père et sa mère s'il les avait entendus tenir des propos hostiles à l'encontre de Daesh. Il a vu un de ses meilleurs amis, accusé d'homosexualité, être précipité du haut d'un silo de 30 mètres. Puis un haut dignitaire de l'organisation l'a agressé sexuellement. À ce moment-là seulement, il a ouvert les yeux sur la réalité de l'État islamique, et il s'est enfui en Europe.

Abou Fourat était professeur des écoles à Deir ez-Zor et directeur d'établissement, lorsque les soldats de l'État islamique ont fait main basse sur la ville. Cet homme courageux a risqué sa vie pour protéger celle de ses élèves. Il a compris avant tous les autres les visées de l'organisation sur les plus jeunes et les plus vulnérables. Il a multiplié les astuces et les ruses pour les éloigner de la menace du monstre, s'est arrangé pour ne pas prêter serment alors que l'État islamique imposait même aux professeurs de faire leur baïa. Il a tenu tant qu'il a pu avec sa femme et ses enfants. La mort dans l'âme, il a dû céder et s'enfuir, emmenant avec lui toute sa famille, laissant derrière lui plus de 300 jeunes, dont beaucoup ont été recrutés peu après et sont morts sur les champs de bataille ou dans des usines de fabrication d'obus artisanaux.

Aujourd'hui, Abou Fourat vit à l'abri, quelque part en Turquie. Il a repris du service pour les enfants réfugiés. Il voit l'éducation comme le seul bouclier efficace contre l'État islamique et contre toutes les formes de

fascisme. Il se sert de sa parole comme d'une arme. Il veut dire ce qu'il a vu, ce qu'il a compris, il s'en fait un devoir. Il a observé au plus près les mécanismes de recrutement et les méthodes terriblement efficaces des hommes de Daesh. Ses mots sont chargés de tristesse et d'inquiétude mais il refuse de céder au désespoir.

Il y a Youssef et Moussa, deux bambins d'à peine 9 et 12 ans. Nous les avons rencontrés aux côtés de leur oncle et de leur grand-mère, dans une maison toute simple du sud-est de la Turquie. Une maison où le salon fait office de tout, de coin TV, de chambre, de bureau et de salle à manger. La chaîne Al-Arabiya y raconte en boucle la guerre au Yémen et en Syrie. D'un coup, la famille se parle, se touche et les sourires explosent. La vie de ces deux petits n'a pourtant pas été facile. « Ils nous mettaient des ceintures d'explosifs et ils nous montraient comment les déclencher en appuyant sur le bouton rouge. Ils nous ont appris ça pendant deux jours » : Moussa et son frère Youssef dessinent leurs mauvais souvenirs, agenouillés par terre. Leurs petits doigts aux ongles sales s'accrochent consciencieusement aux feutres et font apparaître sur la feuille blanche le drapeau noir d'un camp d'entraînement pour enfants de Daesh. Des petites silhouettes courent un peu partout. On devine la peur malgré le trait maladroit. Juste au-dessus, dans le ciel, les avions bombardent.

Entre deux dessins, les gamins racontent d'une voix dénuée d'émotion les longs mois de formation pour devenir des enfants tueurs. Les courses à pied, les séances de natation, les tirs sur cibles. L'aîné avoue avoir souvent pleuré. « Je voulais revoir mes parents. Ils me disaient que je les retrouverais au paradis. Que là-haut j'aurais tout ce que je voulais, des jouets et des ordinateurs… » Régulièrement, leurs professeurs annulaient les cours de religion du matin et emmenaient leurs élèves assister à des exécutions de prisonniers. Moussa se lève pour mimer la scène, le geste très sûr, il attrape son petit frère, le met à genoux, lui incline la tête. Imitant les pas des bourreaux qui avancent, sabres ou couteaux en main,

le gamin poursuit en appelant le nom de Dieu plusieurs fois. Son visage est crispé.

Difficile de rester insensible face à cette petite bouille, à ce gamin qui raconte qu'il fait des cauchemars et qu'il n'arrive plus à rien manger lorsqu'il se rappelle ce qu'il a vu ; ces têtes qui tombent, ces bras et ces jambes qui continuent à remuer nerveusement après que la lame du bourreau est tombée. Aujourd'hui, loin de Deir ez-Zor, leur ville d'origine sous contrôle de l'État islamique, Moussa et Youssef ont retrouvé la paix. Ils vivent avec leur grand-mère à 60 kilomètres de la frontière syrienne.

Cette liberté retrouvée, ils la doivent à leur oncle, Suhayb Dehri, un solide gaillard à la longue barbe noire, qui combat Daesh avec une brigade de l'Armée syrienne libre. Alerté par la famille sur le sort de ses neveux, il est parvenu à les exfiltrer après de longues semaines de négociations, de patience et de ruse. « Moussa et Youssef sont aujourd'hui sauvés, se réjouit-il, mais il en reste tant d'autres là-bas… Ils se servent d'enfants âgés d'à peine 4 ou 5 ans pour tuer. Cette génération, c'est la génération de l'après Daesh, la génération des enfants qui prendra le relais à l'effondrement de l'État islamique. »

Moussa et Youssef sont certes de nouveau libres en Turquie. Mais ils sont livrés à eux-mêmes sans aucun suivi psychologique. Et combien d'autres enfants sont encore aux mains du monstre Daesh ? Pour certains, dont Suhayb Dehri, dans deux ans, ces enfants tueurs sortis des camps d'entraînement seront irrécupérables et constitueront une menace pour le monde entier.

Pour montrer la gravité de la situation, Suhayb Dehri sort son téléphone de sa poche et montre une vidéo de propagande. Un enfant d'à peine 4 ans marche dans une aire de jeux dévastée. Un djihadiste arme un pistolet et le tend au gamin. Par terre, un prisonnier est allongé, les mains attachées à un grillage, le regard hagard. L'enfant plisse les yeux pour viser. Il peine à tenir l'arme tant ses mains sont minuscules. Des coups de feu retentissent et l'on entend une toute petite voix hurler : « Dieu est

grand. » À l'âge où les autres font leur entrée en première année de maternelle, le gosse vient d'exécuter un homme de trois balles dans la tête. Suhayb Dehri explique que l'enfant vient de Deir ez-Zor et qu'il connaît son père. Il se dit qu'un jour il risque de tomber face à ce petit garçon sur la ligne de front. Il sait bien ce qu'il fera alors : « Je le tue. »

Il y a aussi Ahmad, 26 ans, de Raqqa, qui a côtoyé des dizaines d'enfants sur la ligne de front. Cet ancien membre du Front al-Nosra a été enrôlé de force dans les rangs de l'État islamique. Il a vu les gamins grossir l'effectif des combattants et a été choqué de voir tous ces petits devenir des machines à tuer, des volontaires pour les attentats suicides. Il a aussi constaté que les enfants et les adolescents se portent même candidats pour les exécutions au couteau. « Ils cherchent à se prouver qu'ils sont capables d'égorger un homme. Daesh leur fait constamment des lavages de cerveau pour qu'ils aillent toujours plus loin. »

Mohammad, le chanteur de l'État islamique, parle de son passé avec un détachement déconcertant. Le sourire accroché en permanence au coin des lèvres, il raconte sa formation comme s'il s'agissait d'une colonie de vacances. Il dit son goût pour les armes. La rencontre a lieu à la sortie de la ville, sur une colline déserte pour qu'il puisse donner de la voix sans complexe. Les paroles de ses chansons, qui ont été écrites pour « redonner le moral au combattant et lui donner de l'importance », ne sont que sang et ultraviolence. On promet à l'ennemi de finir la tête tranchée.

Il y a enfin Rayan, qui vit en Allemagne où il a trouvé refuge après avoir fui l'État islamique. L'organisation cherchait à l'arrêter à cause de son engagement de journaliste activiste sur internet. Il a laissé derrière lui ses petits frères. Sa mère a gardé le contact avec lui par le biais d'internet. Elle lui a raconté semaine après semaine comment les plus petits se laissaient gagner par la propagande de Daesh. Ils ont fini par prêter

allégeance et partir en camp d'entraînement pour mineurs. Personne ne sait précisément où ils se trouvent. Rayan vit en Europe sain et sauf. Il a refait sa vie et s'est marié, mais c'est un jeune homme désespéré, paralysé par la douleur, rongé par la culpabilité.

Aujourd'hui, ces hommes, ces adolescents, ces enfants se cachent. Ils ont réussi à fuir Daesh, mais ils savent que, comme la mafia, l'organisation terroriste traque au-delà de ses frontières ceux qui ont rompu leur serment d'allégeance au chef suprême. « On ne quitte pas ces gens-là. » Ils ont aussi peur des autorités des pays dans lesquels ils se trouvent. Ils craignent d'être envoyés en prison si l'on apprend leur passé. Ils craignent aussi le regard de l'autre. Ils ont souvent honte de ce qu'ils ont fait, portent leurs actes comme un fardeau.

C'est la raison pour laquelle on les entend si peu. Nous sommes donc allés à leur rencontre pour leur donner la parole pendant deux ans. L'objectif n'est en aucun cas de les juger, de condamner ou d'approuver aucun de leurs gestes. Mais il est capital, à l'heure où l'État islamique, cerné de toutes parts, semble s'écrouler sur tous les fronts, de confronter au public ces paroles de déserteurs de façon brute, sans tronquer le discours, pour mieux connaître les intentions futures de cette organisation, qui n'a pas fini de faire parler d'elle.

II

DES TÉMOIGNAGES-DOCUMENTS

Abou Ali, le gardien de prison

J'ai 38 ans et je suis déserteur de l'État islamique. J'ai fait ma scolarité et mes études à l'université en Syrie. Par la suite, je n'avais pas de travail en Jordanie, alors je faisais pas mal d'allers-retours entre la Jordanie et la Syrie, où j'ai trouvé un travail en tant que comptable.

Mon premier contact avec Daesh, c'était à travers les vidéos que je regardais sur internet. Je voyais tout ce qu'ils faisaient. L'idée a commencé à faire son chemin dans ma tête. Je suis pratiquant et j'avais envie de servir ma religion. J'ai réfléchi pendant environ six ou sept mois avant de les rejoindre, au mois de janvier 2015.

L'accès n'était pas très difficile. J'ai tout simplement regardé la carte pour voir les régions contrôlées par l'EI qui se trouvaient sur la frontière turque. C'était la meilleure façon d'y arriver. J'ai repéré la ville de Şanliurfa dans le sud-est du pays, à 60 kilomètres de la frontière. J'y suis allé, seul. Au point de passage, j'ai fait semblant d'être syrien. J'ai l'accent parce que j'y ai vécu. J'ai dit au garde que je n'avais pas de carte d'identité. Je lui ai donné 75 livres turques. Je lui ai dit que mes parents étaient à l'intérieur, de l'autre côté de la frontière. Peut-être qu'il se faisait passeur aussi à l'occasion, en plus de son travail de garde-frontière, peut-être qu'il trafiquait aussi des cigarettes de contrebande. Dans tous les cas, il m'a fait entrer en douce. En moins d'un quart d'heure, j'étais passé. J'ai été assez étonné d'ailleurs de n'avoir que très peu d'argent à sortir pour le convaincre de me donner un coup de main.

Dès que je suis arrivé dans une zone sous contrôle de l'EI, ils m'ont reçu. Je leur ai dit que j'étais jordanien. Ils apprécient beaucoup les combattants qui viennent de l'étranger. On m'a bien reçu au début. Il y avait juste un peu de tension. On m'a fouillé, mais après ils m'ont bien accueilli. Une demi-heure plus tard, une voiture est venue me chercher pour me ramener à Tell Abyad, dans une maison d'accueil prévue pour les combattants étrangers. Quand je suis entré, j'ai eu l'impression d'être dans un aéroport. Toutes les nationalités étaient représentées. La plupart étaient arabes, des Saoudiens, des Marocains, des Tunisiens. Ils m'ont tous très bien accueilli.

Dès le premier instant, j'ai eu une impression bizarre. J'ai commencé à avoir des regrets, mais j'ai essayé d'éloigner ces pensées. Je me disais que c'était le diable qui murmurait à mon oreille. C'était une drôle d'impression. Mais elle ne reposait sur rien de concret à ce moment-là. Je n'avais rien vu d'eux. Ni bien ni mal. Je me suis dit que je devais attendre d'être vraiment au cœur de l'organisation pour me faire mon opinion. Et puis sur les vidéos que j'avais vues sur internet, ils précisaient bien qu'on pouvait venir pour se faire une idée, et que si le fonctionnement de l'EI ne nous convenait pas, on serait toujours libres de partir, dès qu'on le souhaitait. Alors je me suis convaincu tout seul d'attendre d'arriver à Raqqa pour me faire une idée plus précise. Il faut dire que je m'étais fait tout un film de la vie là-bas, parce que sur leurs vidéos ils disaient qu'on y vivait comme à l'époque du Prophète et des premiers califes.

N'empêche, certaines scènes ont tout de suite attiré mon attention. Par exemple, il y avait avec nous des Européens dans la maison d'accueil, et on avait un poulailler où l'on prenait des poulets pour faire à manger. Pour égorger les poulets, ils exigeaient que ce soit les Européens qui le fassent. C'était un entraînement pour eux, en quelque sorte. Ils ne voulaient pas que les Syriens s'en chargent parce qu'ils sont habitués. Ils cherchaient un Américain, un Anglais, n'importe quel autre de nationalité

occidentale pour égorger le poulet. Je me souviens qu'il y avait un Allemand d'origine arabe qui a refusé d'égorger le poulet. Il leur a dit : « Je tue avec le pistolet, mais je n'égorge pas. »

Puis, un membre des forces de sécurité est venu, pour interroger les nouveaux arrivants. Il m'a posé des questions, m'a demandé si j'avais des relations avec des services de renseignements. Je lui ai dit que c'était la première fois que je faisais ce genre de chose. Il m'a cru facilement. Il ne m'a pas demandé pourquoi je voulais rejoindre l'État islamique ni d'autres choses de ce genre. Il a juste pris quelques informations qu'il a entrées dans son ordinateur, et puis c'était fini. Il m'a souhaité la bienvenue. Je suis resté cinq jours dans cette maison d'accueil, puis une voiture est venue pour nous conduire à Raqqa. On a été conduits dans une autre maison d'accueil où on est restés une journée. Le lendemain matin, une voiture est venue nous emmener vers les montagnes d'al-Balaas, près de Homs. C'était un camp de préparation religieuse. Là-bas, j'ai eu quelques surprises. J'imaginais qu'on allait pouvoir choisir sur quel front on voulait combattre. Je pensais qu'il y avait une liberté de choix. Alors j'ai tout de suite demandé à combattre le régime. Je ne voulais pas me battre contre l'Armée syrienne libre ou le Front al-Nosra, car ce sont des musulmans. Au début, ils ont accepté. Mais ils m'ont demandé de faire la session de préparation théologique. Ils m'ont dit : « On en reparlera. Tu ne feras que ce qui te plaît, mais il faut suivre les cours de religion d'abord. »

Au camp de préparation théologique, j'ai eu de vrais regrets. Dès le premier jour, ils posent la question à tout le monde : « Voudrais-tu t'inscrire pour une opération martyre ? » Moi, j'ai répondu non, pour ne pas me mettre dans ce bourbier. Mais ils parlent souvent de commettre des attentats à l'étranger, dans les capitales. Ensuite, on a reçu des cours de théologie. La leçon la plus importante pour eux était la leçon de « takfirisme », c'est-à-dire comment distinguer un bon musulman d'un kafir [un mécréant]. Ils nous ont appris que si quelqu'un prie, ce n'est pas suffisant pour faire de lui un bon musulman. Pareil s'il fait le jeûne. De

toute façon, ils avaient décrété qu'à peu près tous ceux qui n'étaient pas avec eux étaient des mécréants. On avait même une blague entre élèves : « Si vous passez l'examen et qu'on vous pose une question du genre : untel a fait telle action, est-ce un bon musulman ou un mécréant ? Il faut répondre "mécréant" car dans 99 % des cas, c'est la bonne réponse. » Ça nous faisait rire.

En rejoignant l'EI, je ne m'attendais pas à ça. Je pensais trouver quelque chose de plus ouvert. J'ai été très étonné de constater qu'ils considéraient par exemple l'ASL comme des mécréants. Je respectais beaucoup l'ASL. Ce sont eux qui ont commencé la révolution. Ils voulaient faire un État démocratique, civil et islamique. Parfois, je leur demandais : « Pourquoi vous les considérez comme mécréants ? » Évidemment, je ne posais pas la question sur un ton de protestation. Ils me donnaient des réponses extrêmement futiles du genre : « Les mécréants ne doivent pas gouverner les musulmans. » Alors j'insistais un peu et je leur demandais : « Mais c'est qui, les mécréants ? Vous voulez dire l'ASL ? Mais pourtant l'ASL combat les mécréants ! » Bien sûr, à tous je disais tout ça de façon détournée. Sinon ils auraient eu des doutes sur ma sincérité, et ils m'auraient envoyé à l'interrogatoire. Et cette simple idée nous terrifiait tous. Quand quelqu'un partait à l'interrogatoire, on ne savait jamais s'il allait revenir ou pas. Ils pouvaient l'exécuter sur-le-champ. En venant, je pensais rejoindre des gens plus ouverts d'esprit. Mais au final, j'ai eu plutôt l'impression d'être dans les services secrets. C'était tous des agents de renseignements. Ils s'espionnent tous les uns les autres.

Alors forcément, on n'osait pas dire quoi que ce soit de négatif sur l'EI. On ne pouvait se confier à personne, même pas aux compagnons de chambrée, même pas à celui avec qui vous partagiez vos repas. La personne la plus proche de vous pouvait vous dénoncer sans aucun scrupule. Bien au contraire, il aurait été très fier de le faire. Ça donnait l'occasion de dire devant tout le monde : « Regardez ! J'aimais cette personne comme un frère. C'était un ami proche, mais je l'ai dénoncé pour le bien de notre cause. » Je n'avais confiance en personne.

Un jour, on était en train de manger. L'un de mes amis, avec qui j'allais aux cours et à la prière, a dit quelque chose. Je ne me souviens plus exactement des mots exacts, mais c'était une expression de mécontentement, une sorte de blasphème. Ils l'ont entendu. On était quatre avec lui. Ils nous ont tous appelés. Les autres ont confirmé qu'il avait blasphémé avant de se rétracter quelques jours plus tard devant le juge. Moi j'ai tout de suite fait comme si je n'avais rien entendu. C'était mon ami, je ne voulais pas le faire condamner. Je savais qu'il pouvait être exécuté pour ce genre de propos. C'est là qu'on peut voir leur réelle conception de la justice, car ils n'avaient pas les preuves nécessaires, pas la preuve légale pour le punir, mais ils l'ont quand même crucifié pendant trois jours. Ils l'ont accroché sur un camion par les mains. Ses pieds ne touchaient pas le sol. Ils le laissaient descendre pour les repas et les prières. On était très proches, lui et moi.

Peu après, il y a eu aussi une autre histoire. Celle de Mouaz al-Kasasbeh, le pilote jordanien qu'ils ont brûlé. Au camp, on n'avait pas de télévision. Ils nous ont dit qu'ils avaient fait une vidéo avec le pilote, et qu'ils voulaient nous la montrer. Je me suis dit : « Soit c'est une exécution, soit ils ont décidé de le gracier. » C'était une réelle possibilité, car dans le Coran, il y a un verset, dont je ne me rappelle pas les termes, mais qui précise que l'on peut gracier un prisonnier. En fait je pensais plutôt qu'ils allaient l'échanger contre des prisonniers. Mais les images, les images que j'ai vues alors m'ont soulevé le cœur… La manière dont ils l'ont exécuté… Ce corps en cage qui brûlait vif… C'était monstrueux… Tout le monde me regardait. Je me sentais observé de très près, ainsi qu'un autre Jordanien qui était dans le camp avec nous. En réalité, la plupart des élèves étaient profondément dégoûtés, mais ils ont tous crié : « Dieu est grand. » Ils avaient l'air contents, mais ça se voyait qu'ils faisaient semblant.

Les regards se concentraient sur moi. Ils me regardaient avec insistance, parfois même avec un air de provocation. Ma réaction spontanée a été de dire : « Dieu me suffit ! Quel excellent protecteur ! » Et bien sûr, ils me l'ont reproché. J'ai eu peur parce que c'est allé assez loin. Ils m'ont emmené à l'interrogatoire. Et forcément, je pensais que j'allais finir en prison. Je me suis défendu. Je leur ai dit que je ne disais pas ça en signe de protestation contre l'exécution, mais contre eux, parce qu'ils voulaient me provoquer. L'explication leur a suffi et ils m'ont laissé libre.

C'est clair que leur objectif était de terroriser les élèves, les nouvelles recrues. Je ne pense pas que ce genre de vidéo puisse effrayer les autres pilotes. C'est nous qui avions peur. Ils avaient ce qu'ils voulaient. Leur méthode consistait à terroriser leurs propres membres, avant de terroriser leurs ennemis.

Peu après, il y a eu un nouveau cas de blasphème. Un autre élève s'est fait surprendre en train de jurer. C'était encore au début de la session de préparation théologique, alors ils ne l'ont pas exécuté parce qu'ils l'ont considéré comme « nouveau dans l'islam ». Ça m'a beaucoup étonné. Comment ça « nouveau dans l'islam » ? Ce garçon qui a blasphémé avait 18 ans. Il avait été musulman toute sa vie. Il n'était pas du tout novice. À ce moment-là, j'ai compris qu'ils nous considéraient tous comme des mécréants, et qu'on ne cessait de l'être qu'au moment où on les rejoignait. Là, pour moi, les choses devenaient claires : j'avais affaire à une bande de fous.

Avec toutes ces histoires, j'ai commencé à regretter, en secret bien sûr, et à me dire que je n'aurais jamais dû venir. On est restés environ quarante jours là-bas, au camp de préparation théologique. À la fin, on a passé un examen, et presque tout le monde a réussi. Une seule personne a échoué. Ils l'ont virée.

Ensuite, on est allés dans un autre camp, à 3 ou 4 kilomètres, pour une session de quinze jours d'entraînement militaire. C'était essentiellement

des entraînements physiques. On apprenait à utiliser la kalachnikov, ou d'autres armes. Les entraînements étaient très durs. Les plus jeunes étaient contents de s'entraîner pour défendre l'islam. Mais moi, à ce moment-là, je me posais déjà des questions. Le diable continuait de murmurer à mon oreille. Je commençais à avoir de sérieux doutes sur les fondements de tous ces projets. La plupart des gens attendaient avec impatience de devenir combattants. Ils nous ont demandé qui ne voulait pas aller au combat. Ça se voyait que c'était une question piège. Je pensais leur dire que je n'avais pas envie de combattre, mais je me suis ravisé. Certains ont avoué qu'ils voulaient plutôt effectuer des tâches administratives. Ils ont été punis durement. Et ensuite, ils les ont obligés à se joindre à nous.

Après la fin du camp d'entraînement, ils nous ont répartis dans les différentes régions. J'ai été envoyé en Irak. Là j'ai compris que les choses allaient se faire malgré moi et malgré leur promesse de départ. Ils nous ont ordonné de prêter allégeance. Je n'ai pas osé refuser, sinon j'étais bon pour un interrogatoire infernal. Alors je l'ai fait, et puis ils nous ont mis dans un bus, direction l'Irak. D'abord à Mossoul, où on est restés un jour, puis ailleurs dans le désert, je ne sais plus où car je ne connais pas du tout l'Irak, puis à Falloujah. Là, on a été dispatchés. Je suis resté avec deux ou trois personnes dans une maison d'accueil, pas loin de Bagdad. Et le lendemain, ils nous ont conduits au champ de bataille.

Il y avait une colline sur laquelle se trouvait l'armée irakienne. Nous devions attaquer cette colline. On était à peu près une cinquantaine. Vu que je ne pouvais pas trop courir, on m'a mis dans les dernières lignes, au poste de secours ; il fallait des jeunes en forme pour mener une pareille offensive. Ma mission était de transporter les blessés. La plupart des combattants ne sont pas revenus. En fait, ils ont réussi à atteindre la colline et à la prendre, mais ensuite l'aviation américaine les a bombardés. La plupart d'entre eux sont morts. Nous, on ramenait les blessés vers l'arrière, puis on revenait avec la civière pour en reprendre d'autres. À un moment, j'ai ramassé un blessé irakien. Quand je l'ai mis sur la civière, il

m'a pris la main en me disant : « S'il te plaît, Abou Ali, pour l'amour de Dieu, ne me laisse pas ici. » J'ai répondu qu'il ne devait pas s'inquiéter, que je venais pour le sauver. Il a continué sur le même ton : « Alors ne donne la civière à personne. Ramène-moi jusqu'au bout. » Là, j'ai compris qu'ils laissaient les blessés sur place.

Après la bataille, notre émir a reproché à un combattant de ne pas avoir achevé un compagnon blessé. Il n'avait pas pu l'évacuer, parce qu'il était trop gros et difficile à porter. L'émir lui a dit qu'il aurait dû l'achever pour qu'il ne soit pas fait prisonnier. Certains ont protesté : « Comment ? Tuer nos frères ? C'est une trahison. » L'émir a répondu qu'il n'y avait aucun problème du point de vue de la shariah. Il a dit : « C'est simple. Tu lui mets une grenade prête à exploser dans la main, et tu lui dis d'attendre que les soldats ennemis approchent pour se faire exploser avec eux. » Là, j'ai compris que je m'étais mis dans un sacré bourbier, avec des criminels.

En Irak, j'ai vu aussi deux esclaves sexuelles. Elles étaient très jeunes, à peine 13 ou 14 ans. Elles avaient été offertes au gouverneur de Falloujah, mais il les avait chassées. Il n'en voulait pas. Alors les combattants ont commencé à se chamailler pour les avoir. Celui-ci voulait celle-là. L'un voulait payer, l'autre non. Et finalement, ils les ont tuées. Ils ont exécuté deux enfants. J'ai demandé pourquoi ils avaient fait ça. On m'a dit : « Fitna ! Parce qu'elles sèment le trouble entre les frères. » C'est le truc le plus fou que j'aie jamais entendu. Si elles sèment le trouble entre les frères, alors on doit exécuter toutes les femmes dans la rue. C'est complètement dingue.

Il y a eu aussi autre chose à propos des batailles : ils laissaient tomber les assiégés. Tout a été calculé mathématiquement. Je les ai entendus dire : « Pour libérer untel, ça va nous coûter dix hommes, alors on le laisse mourir. » Parfois même, ils ne soutenaient pas leurs propres soldats avec des tirs d'artillerie, pour ne pas gaspiller de munitions… Une bande de fous. Ils comptaient essentiellement sur les combattants étrangers. Quand

j'y étais, ils disaient que 2 000 combattants sortaient tous les mois de leurs camps d'entraînement. Beaucoup de gens les rejoignaient, des étrangers et des locaux. Ils avaient tellement de combattants qu'ils s'en foutaient d'envoyer leurs hommes à la mort.

Mon expérience des combats avec l'État islamique est sans doute le pire moment de ma vie. C'est la seule bataille à laquelle j'ai participé. Je ne suis resté que trois jours. Et puis, je suis retourné à la maison d'accueil de Garma où il y avait des combattants qui ne voulaient pas combattre. J'ai osé dire que je ne voulais plus monter au front. Au début, on m'a pris en douceur. Ils ont fait venir un imam pour me rappeler les devoirs religieux, mais un copain syrien m'a dit : « Tiens bon, il faut leur tenir tête, ne te laisse pas faire. Si tu te plies à eux, ils vont te renvoyer au combat et tu vas y rester. » Alors j'ai tenu. Ils ont menacé de m'envoyer en prison. J'ai dit que je voulais rentrer en Syrie. Déjà, à ce moment-là, je pensais déserter. Je savais qu'il était possible de passer la frontière entre la Turquie et l'État islamique. En Irak, cela aurait été beaucoup plus difficile de m'enfuir. Je ne connaissais ni la région ni les gens. Il fallait absolument que je rentre en Syrie pour mettre mon plan à exécution.

On nous a emmenés à Falloujah. On est restés quinze jours dans une maison d'accueil. On était très bien traités. Pour être tout à fait honnête, je dois dire qu'ils nous ont alors traités comme des frères. Ensuite, on a été envoyés à Raqqa, en Syrie. Là, ils nous ont mis en prison pendant trois ou quatre jours. Ils nous ont interrogés. Ils voulaient savoir pourquoi on ne voulait pas combattre en Syrie. On savait qu'en Syrie, c'était différent. On ne pouvait pas dire qu'on ne voulait pas combattre du tout, mais on pouvait dire : « J'aimerais combattre ailleurs. » Ça passait.

Ensuite, on a été envoyés du côté d'Alep. Moi, j'étais à Minbej. Au début, ils m'ont affecté à la prison en tant que gardien. Je me suis dit tant mieux. Ici, il n'y aura pas de combats. Mais le répit a été de courte durée. Les autres gardiens combattants m'ont expliqué comment les choses se passaient ici. Et puis j'ai vu qu'il y avait de la torture. Très vite, j'ai assisté à

un crime. Ils ont tué des Marocains qui voulaient rentrer dans leur pays. Je n'ai pas vu la scène de mes propres yeux, mais j'ai entendu un combattant entrer dans leur cellule… Il les a tous mitraillés. Et là, vraiment, je n'en pouvais plus. Je leur ai dit que je voulais aller combattre à Alep. Cette ville, je la connaissais d'avant la guerre. Je me suis dit que tôt ou tard je tomberais sur une connaissance qui m'aiderait à m'enfuir. Ils ont accepté. De toute façon, ils avaient bien senti que je n'étais pas comme eux. Je n'appartenais pas à leur monde. Ils voulaient des gens comme eux, des criminels, même pour un simple poste de gardien. J'entendais les cris des gens que l'on torturait. Cela se passait dans la section d'à côté, pas dans la nôtre, mais on entendait quand même les cris terribles. Comme on dit : la voix du supplicié, ce n'est pas comme ce qu'on entend dans un film à la télé. En réalité, le cri est terrible.

J'ai fait semblant d'être malade pour avoir quelques jours de repos, car la ville est très proche de la frontière turque. Ils m'ont laissé aller à l'hôpital. J'ai fait des allers-retours entre l'hôpital et la maison d'accueil pendant quelques jours pour gagner du temps et organiser ma fuite.

La ville de Minbej n'avait pas beaucoup changé en elle-même, mais le mode de vie était radicalement différent. Par exemple, il était interdit de fumer. Il fallait aussi se laisser pousser la barbe. Les femmes devaient être voilées. Personnellement, je suis pour le voile, mais pourquoi interdire la cigarette ? Et puis, il y avait quelque chose de terrifiant : les gens avaient peur des membres de Daesh. Même de moi, les gens avaient peur de moi quand ils apprenaient que je faisais partie de l'État islamique. En venant en Syrie, je pensais que les gens allaient m'aimer, vouloir se rapprocher de moi, mais c'était tout le contraire. Quand j'entrais dans un magasin, je voyais le vendeur se mettre debout. Il avait peur. Je le voyais bien. Je passais la moitié de mon temps à rassurer les gens, juste pour leur faire comprendre que je n'allais pas leur faire de mal. Les gens étaient terrorisés.

Sur les routes, Daesh avait installé des check-points. Beaucoup de gens ont disparu aux check-points. Les membres de l'État islamique fouillaient dans leur portable. Ils trouvaient n'importe quel moyen pour les accuser d'apostasie. C'est essentiellement les check-points des forces de sécurité qui terrorisaient les gens. Tous ces agents des forces de sécurité faisaient planer une atmosphère de terreur.

Selon moi, par certains aspects, on peut considérer l'État islamique comme un véritable État. Au niveau sécuritaire par exemple, ils fonctionnent comme un État. Ils ont un appareil puissant. Militairement aussi. Ils ont une armée forte. Mais sur le plan économique, comment ils sont organisés, la façon dont ils traitent les gens, la justice et ce genre de choses, sur ce plan-là, c'est juste une bande de voyous.

Leur système est basé sur l'autorité de l'émir. Au camp de préparation théologique, nous avions un émir comme chef de camp. Il y a des émirs plus ou moins importants. C'est comme le système militaire. L'émir est l'équivalent de l'officier dans une armée normale. Il faut lui obéir, car obéir à l'émir, c'est obéir au gouvernement, et obéir au gouvernement, c'est obéir à Dieu. Alors l'obéissance à l'émir est obligatoire.

Dans cette organisation, il y a aussi les forces de sécurité et les combattants. Il y a une grande différence entre les deux. Les combattants sont des gens très courageux. Je n'en ai jamais vu de pareils. Ils sont prêts à mourir. Ils se sont égarés, c'est vrai, mais ils ont du courage. En revanche, les forces de sécurité font tout pour ne pas aller au combat. Ce sont des lâches, des corrompus.

Sur le plan civil, la vie économique était moribonde. Les magasins étaient ouverts, mais il n'y avait pas ou très peu d'activité. Les gens avaient peur d'eux et de la guerre. Ils avaient à la fois peur de l'État islamique et de ses ennemis. Les Syriens étaient épuisés, fatigués. Je les voyais vivre dans la pauvreté. Ils pouvaient aller dans les hôpitaux, mais la plupart des

établissements étaient déjà pleins. Tous les lits et les services étaient occupés par les membres de l'État islamique, qui étaient prioritaires. Les autres devaient attendre leur tour, qui n'arrivait presque jamais. Les membres de l'État islamique ne vivaient pas forcément dans le confort. Ce sont surtout quelques émirs et les membres des forces de sécurité qui vivaient dans l'opulence. Par contre le reste, les gens comme moi, nous touchions 50 dollars comme salaire mensuel. D'autres touchaient 500 ou 600 dollars. Les forces de sécurité touchaient plus. Eux, ils avaient tout le confort qu'ils voulaient.

Pour les combattants locaux, c'est facile de déserter. Les Syriens et les Irakiens connaissent le terrain. Ils peuvent se cacher chez des membres de leur famille ou chez des amis. Mais pour les étrangers, c'est très compliqué. J'avais un ami marocain qui voulait déserter. On a cherché à l'aider, mais personne ne voulait prendre le risque. Les gens avaient peur, on allait dans les gares routières, c'était très dangereux de faire ça. Les gens pensaient qu'on était des membres des forces de sécurité et qu'on voulait les piéger. Et puis un jour, j'ai reçu un appel d'Istanbul, c'était lui. Il avait réussi. Je lui ai demandé comment il avait fait, alors il m'a donné le numéro de quelqu'un qui m'a fait sortir.

Ce sont des gens de l'ASL qui m'ont fait sortir. Ils m'ont exfiltré. Dès que je suis rentré en contact avec eux, une peur terrible s'est installée. Si mon téléphone tombait entre les mains des forces de sécurité et s'ils se rendaient compte que j'essayais de déserter, c'était l'exécution assurée. Avec eux, les portes sont ouvertes pour entrer, et fermées pour sortir. C'était très difficile, mais grâce à Dieu, tout s'est bien passé. Dès que j'ai traversé la frontière, j'ai ressenti une immense joie, comme si j'étais en prison et que j'avais retrouvé la liberté, comme si j'étais mort et que Dieu m'avait redonné la vie. J'étais prêt à travailler et à vivre dans la misère toute ma vie. Tout pour ne pas rester là-bas avec cette bande de fous furieux.

Il faut dire aux frères que le projet annoncé et les promesses de l'État islamique sont très différents de la réalité que l'on trouve sur le terrain. Pour ma part, je crois toujours en la possibilité d'un État islamique compatible avec la démocratie. Ces valeurs ne sont pas en contradiction avec l'islam. Mais leur projet n'est au final qu'un État terroriste. C'est pour cette raison qu'il est voué à l'échec.

Je conseille à tous les frères de ne pas y aller. Si tu cherches un État islamique, alors celui-ci n'est pas ce que tu cherches. Ce n'est pas un État et ça n'a rien d'islamique. C'est juste une bande de criminels. Ne venez pas ici, ou vous le regretterez très vite.

Abou Oussama, le soldat

Je suis Abou Oussama al-Chami, Syrien de Raqqa, déserteur de l'organisation État islamique. J'ai 32 ans. J'ai rejoint l'organisation à peu près deux mois après la prise de la ville et la fuite de l'Armée syrienne libre de Raqqa. La plupart de mes amis ont prêté allégeance à ce moment-là. Lorsqu'on se réunissait, on parlait toujours de la religion de l'islam, d'amour [l'amour est pris ici dans le sens religieux du terme] et de prière. Les mots et les discours que l'on entendait nous plaisaient, alors j'ai prêté allégeance et on m'a accepté dans l'organisation.

Au tout début des événements en Syrie, lorsque nous avons commencé à manifester contre le régime, nous voulions la liberté et nos droits. L'Armée syrienne libre était de notre côté. Et moi, j'étais un partisan de l'ASL. Je voulais en faire partie. Mais quand ils sont entrés dans Raqqa, il y a eu beaucoup de vols et de pillages. Le régime de Bachar al-Assad nous privait de la plupart de nos libertés, alors quand l'ASL est arrivée, on pensait que ça allait changer. Ils étaient censés nous donner tous nos droits. Ils n'en ont rien fait. Ni eux ni les autres mouvements rebelles présents dans la ville. Ceux d'Ahrar al-Cham ont volé les banques. Ils ont dérobé au minimum sept milliards de livres syriennes, sans compter les coffres privés et l'or… Ces milliards étaient la propriété du peuple syrien. Ils l'ont volé.

Mais les hommes de l'État islamique, eux, quand ils ont pris la ville, ils ont rétabli l'ordre. Il y avait de l'électricité, l'eau était propre, le pain était

bon, les prix étaient corrects. Ils ont fait des bonnes choses au début. Lorsqu'on allait à la mosquée, on entendait les prêcheurs de Daesh et les discours des combattants étrangers. On se sentait proches d'eux. Leurs paroles étaient attrayantes. Quand tu entends un combattant étranger te parler de djihad, quand il te cite les mots du Prophète, tu te sens tout petit. Tu te sens ignorant. Nous nous sentions comme des apostats. C'est pour cette raison que je les ai rejoints.

J'ai d'abord suivi une « session de préparation religieuse » pendant vingt jours à Raqqa. Là, on t'apprend la prière, comment faire les ablutions, comment lire le Coran. On t'aide à le retenir par cœur. Lorsqu'on a fait cette session, on a vu à quel point les membres de Daesh étaient attachés à la religion. Les premiers jours, j'étais enthousiaste à 100 % ! C'était un vrai lavage de cerveau. Quand tu en sors, tu es prêt à prendre un tank et à te faire exploser n'importe où. Que ce soit contre l'armée de Bachar ou l'ASL. Ce sont pourtant des musulmans comme nous. J'étais même carrément prêt à attaquer ma propre famille.

Après avoir terminé la session de préparation religieuse, on a fait une préparation militaire pendant dix jours. C'était entre le printemps et l'été, je dirais vers mai 2013. C'était très difficile. On ne mangeait qu'une seule fois par jour. Même l'entraînement au maniement des armes était très éprouvant. J'ai travaillé avec une kalachnikov ainsi qu'une autre arme automatique. Quelques années auparavant, j'avais fait mon service militaire dans l'armée régulière. La préparation militaire du régime, ce n'était rien comparé à celle-ci. Elle est beaucoup plus difficile. Si tu es blessé, il n'y a pas de secours. Avec un peu de chance, ton voisin va te venir en aide. Sinon, tu es livré à toi-même. On ne va pas te soigner. Beaucoup de gens ont fui cette préparation, parce qu'elle était trop dure. Ils n'ont pas supporté. D'autres sont tombés malades parce qu'on était toujours pieds nus. D'après les instructeurs, c'était pour respecter la tradition du Prophète. Alors on était tout le temps pieds nus à marcher sur de la terre,

des rochers, ou même sur du verre… Hiver comme été. Pieds nus. Grâce à Dieu, j'ai pu aller au bout de l'entraînement sans être blessé, mais beaucoup de mes compagnons l'ont été. À la toute dernière séance à laquelle j'ai assisté, j'ai vu débarquer des jeunes âgés de 14 à 17 ans. Il y avait au moins 200 ou 300 gamins. Ils ont fait à peine deux jours d'entraînement militaire, et ils ont été envoyés directement sur les lignes de front. Au maximum, une cinquantaine d'entre eux sont revenus. C'est possible de vérifier ce que je dis. Tout est répertorié dans les documents de l'État islamique.

À la fin de ma formation, j'ai été envoyé sur le front de Ras al-Ayn où on combattait contre les Kurdes du PKK [le parti indépendantiste kurde]. Je suis resté à peu près cinq mois là-bas. Puis, je suis rentré à Raqqa où je suis resté plusieurs semaines, avant d'être envoyé à Deir ez-Zor puis à Mayadin.

Mon travail au sein de l'État islamique était d'être soldat. On m'envoyait souvent avec les combattants étrangers pour des attaques. Je n'avais peur de rien. J'étais toujours en première ligne. Ils savaient que je n'avais pas peur. Plus tard, ils ont même voulu me faire passer une formation pour m'intégrer dans les forces de sécurité, mais je n'ai pas voulu. Les types de ce service avaient très mauvaise réputation.

En tant que membre de l'État islamique, j'avais une vie plutôt confortable. On recevait un salaire mensuel. En tant que Syrien, je touchais 100 dollars par mois, ce qui faisait à peu près 34-35 000 livres syriennes. On ne sait pas combien les combattants étrangers étaient payés ; au moins 1 000 dollars. On pouvait aussi recevoir des maisons. Si par exemple tu décidais de te marier, ils te donnaient 300 000 livres syriennes. Si tu avais plutôt besoin d'une maison, ils t'en donnaient une. Et il y avait d'autres types d'aide : la nourriture, le gaz. On avait aussi l'électricité vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Certains civils y avaient accès parfois, mais avec des coupures. La plupart n'en avaient pas du tout. N'importe qui pouvait venir prêter allégeance. Il recevait presque aussitôt un salaire,

une voiture et toutes les autres aides dont il avait besoin, comme les soins médicaux. À Mayadin par exemple, il y a trois hôpitaux civils. Tous ces établissements étaient réservés aux membres de l'État islamique avec, en plus, un accès exclusif à l'hôpital militaire. En fait, on avait le choix : soit on prêtait allégeance à l'État islamique, soit on crevait.

Je vivais à Mayadin. Là-bas, tout le monde détestait l'État islamique. Quand je disais bonjour à quelqu'un dans la rue, on ne me répondait pas, parce que j'étais membre de l'État islamique. Ceux qui répondaient le faisaient soit par peur, soit sur un ton dédaigneux.

Je peux parler de ce que j'ai vu, c'est-à-dire de ce qui se passait à Mayadin, et je peux dire que l'État islamique faisait des choses qui n'ont, selon moi, rien à voir avec la religion. Jusqu'à mon départ, j'ai assisté à des scènes de contrôle des femmes. Il y avait un bus rempli de femmes membres de Daesh qui passait sur les marchés. Dès qu'elles voyaient une femme, elles la faisaient monter dans le bus et elles la menaçaient : « Soit tu nous paies 10 000 livres, soit on t'amène à la hisba. Et si on t'emmène au poste, c'est ton mari qui devra venir te chercher. Et pour te faire sortir, il devra payer 35 000 livres. »

Pour les jeunes hommes, c'était tout aussi terrifiant. S'ils en arrêtaient un en train de fumer, ils l'emmenaient à l'aéroport de Deir ez-Zor pour creuser des tranchées. L'aéroport était une zone militaire, une ligne de front où il y avait beaucoup d'accrochages, jour et nuit. Beaucoup de gens ont perdu la vie là-bas, à cause d'une histoire de cigarette. Fouettez-moi ! Mettez-moi en prison si vous voulez ! Mais on ne doit pas mourir pour une cigarette. La religion, ce n'est pas ça ! Notre islam est une religion qui doit nous faciliter la vie, et non la compliquer. « Montre-moi le bon chemin, conseille-moi. » Mais non, eux ne le font pas. Si tu as fumé, tu dois aller à l'aéroport pour creuser des tranchées. Soit tu reviens, soit tu ne reviens pas. Si quelqu'un n'était pas allé à la prière, s'il ne faisait pas le jeûne, si ses habits étaient un peu trop courts ou trop longs, s'il n'avait pas de

barbe, s'il s'était laissé pousser la moustache, ils l'emmenaient là-bas. Ceux qui en revenaient avaient de la chance.

Ceux qui ne revenaient pas, cela voulait dire qu'ils étaient morts. Même les hommes plus âgés, ceux de 50 ou 60 ans, n'étaient pas épargnés. Une fois, juste avant l'Aïd, je suis allé au poste central. Il y avait un gamin de 13 ans qui attendait d'être emmené à l'aéroport. Qu'est-ce que vous voulez qu'un gamin de cet âge fasse là-bas ? Ce n'est pas sa place. Je pense qu'il n'est pas revenu. Et le pire, c'est que les membres de l'État islamique avaient interdit la cigarette pour les civils, mais pas pour eux. Certains fumaient ouvertement. J'ai vu ça de mes propres yeux. Moi je fumais discrètement à la maison, mais la plupart des combattants étrangers ne se gênaient pas. Surtout les Tunisiens. Les combattants tunisiens qui sont venus en Syrie ne connaissaient rien à l'islam. Ce sont des personnes impures selon moi, mais tout leur était permis. Et pour les civils, tout était interdit.

Au début de l'été 2015, ils ont commencé à récolter la zakat [l'impôt islamique] auprès des commerçants et des autres businessmen. C'est bien connu, la zakat est redistribuée à ceux qui en ont le plus besoin. Par exemple, si j'ai un magasin et que ma zakat vaut 10 000 livres, cette somme sera reversée à une ou deux familles qui sont dans le besoin. L'État islamique a prélevé la zakat par la force et l'a gardée pour ses membres. Les gens ont commencé à s'agacer. Ils disaient : « Je paie ma zakat tous les ans aux pauvres, alors pourquoi tu veux venir me la prendre, toi ? C'est à moi de la donner aux pauvres. » Au final, ils ont ramassé la zakat de tout le monde, mais ils ne l'ont pas redistribuée aux pauvres, aux gens qui crevaient de faim. Et avec ça, Daesh se prétend un État islamique ? Il y avait plein de gens dont le salaire dépendait de la zakat. Tous ces gens-là n'ont plus rien reçu pour vivre. À peine 10 % des gens qui en avaient besoin ont pu en bénéficier. Une fois, j'ai vu un combattant égyptien prendre tout l'argent de la zakat et partir avec. C'est arrivé plusieurs fois. Tout le monde le sait. Le combattant étranger, selon les traditions de

l'islam, doit être un exemple. Comment pouvaient-ils se permettre de voler ? Ceux qui étaient censés être des exemples pour nous tous étaient en réalité des voleurs.

Après les batailles, ni les civils ni les soldats n'avaient accès aux zones de combat. Seuls les membres des forces de sécurité pouvaient y aller. Que faisaient-ils des morts, de nos propres soldats ? Nous ne le savions pas. Il n'y avait aucun enterrement. Les dépouilles n'étaient pas remises aux familles. Lorsqu'un père venait demander où était son fils, on lui disait qu'il était mort en martyr. Quand il réclamait le corps, ou une preuve de sa mort, on lui répondait que l'enterrement avait déjà eu lieu. En fait, ils jetaient les corps dans un endroit. Enfin… je parle de ce que j'ai vu à Mayadin. Je ne peux parler que de ce que j'ai vu de mes propres yeux. Là-bas, j'ai vu beaucoup de cadavres. Il y avait un terrain vague, ou plutôt un endroit désertique. C'est dans ce genre d'endroit qu'ils jetaient les corps. Il n'y avait pas seulement les morts de Daesh. Il y avait aussi les corps des gens qu'ils avaient décapités, des soldats de l'ASL ou des soldats de l'armée de Bachar. Ils les jetaient tous là-bas, pour qu'ils finissent dévorés par les chiens. Pour le moment, je ne peux pas prouver ce que j'avance, mais un jour viendra où l'on découvrira la vérité.

Sur la route entre Raqqa et Boukamal, le long de la frontière irakienne, tous les trois kilomètres, il y avait deux ou trois têtes coupées. Imaginez un peu la scène avec des enfants qui passent et qui voient tout ça. Des enfants innocents qui doivent supporter ces horreurs.

Plus personne n'osait aller à l'endroit où l'on accrochait les corps. Les femmes ne passaient plus. Les magasins fermaient. Il y a un rond-point dans Raqqa où ils ont accroché sept corps. Tout autour il y avait des restaurants. Les cadavres sont restés accrochés cinq jours en plein été. Les corps ont gonflé. Et l'odeur est vite devenue insupportable. Tous les restaurants ont fermé. Dans les magasins, plus personne ne venait. Cette odeur insupportable, tu la sentais à deux kilomètres à la ronde.

À force d'être confronté tous les jours à toutes ces horreurs, elles finissent par te sembler normales. Tu ne ressens même plus d'émotions, à force. Mais quand tu vois certaines choses de tes propres yeux… ça revient. Une fois, un enfant a trouvé une tête à côté d'une poubelle. Et si tu montais sur la colline, tu voyais des choses terribles. Ils égorgeaient même les femmes là-bas. Je dis la vérité. C'est indescriptible. Celui qui ne l'a pas vu de ses propres yeux ne peut pas le croire.

À vrai dire, au début, j'aimais faire partie de l'État islamique, mais les choses n'ont cessé de se dégrader. Pour moi, c'est surtout après la bataille de Shaitat que tout a changé. Je ne m'attendais pas à voir ça. Surtout pas de la part d'une organisation comme l'État islamique. Quand je les ai rejoints, je pensais trouver un califat islamique. Mais lorsque j'ai vu cette bataille de Shaitat, j'ai été secoué. Où est l'islam quand on égorge un enfant ? Où est l'islam quand on égorge une femme ? Où est l'islam quand on prend comme esclaves des femmes musulmanes ? Ce n'est pas ça, l'islam. Toutes ces scènes, je les ai vues de mes propres yeux. On jetait des gens dans des fosses communes par milliers. Des enfants ! Un jour, l'État islamique tombera, et alors on verra bien que ce que je dis est vrai.

Cet événement m'a ouvert les yeux sur la réalité de Daesh. Ma façon de voir les choses a radicalement changé. Pourquoi avons-nous combattu ces gens-là ? Pourquoi avons-nous tué tous ces enfants et ces jeunes ? Pourquoi ? Si tu veux combattre un autre groupe que tu considères comme apostat, qu'est-ce que viennent faire là-dedans les femmes et les enfants ? En quoi les enfants, les femmes et les vieillards sont-ils responsables ? À quoi bon égorger les enfants ? Pourquoi faire des fosses communes pour des enfants ? Mon plus grand regret est d'avoir participé à tout ça. C'était des musulmans comme nous. Ces gens n'étaient ni des apostats, ni des juifs, ni même des soldats de l'armée de Bachar. Nous les avons agressés. Nous accusions tout le monde d'apostasie, y

compris les brigades de l'ASL, qui sont les piliers de cette révolution syrienne.

Et puis quand j'ai vu les femmes qui ont été faites prisonnières au champ d'al-Omar, là aussi, j'ai été bouleversé. C'était des musulmanes comme nous. Elles vivaient dans le même pays que nous. Elles parlaient arabe comme nous. De quel droit les vendaient-ils sur le marché comme esclaves ? Quand j'ai vu ça, je me suis dit qu'un jour peut-être, les femmes de ma famille, mes sœurs, pouvaient elles aussi être vendues. Là encore, j'ai vraiment regretté que mon nom soit associé à celui de l'État islamique.

Depuis un bon moment déjà, je pensais à déserter, mais je ne pouvais pas. Ma famille était en Syrie, dans la région. C'était compliqué. Et puis, dès la première minute où l'on pense à déserter, on est terrifié. Même sans en parler à personne, on a tout de suite très peur. Si quelqu'un l'apprend, c'est l'exécution immédiate. Beaucoup de combattants étrangers qui ont essayé de partir ont été tués sur-le-champ. Je n'en ai parlé à personne, même pas à mes frères d'armes, ceux avec qui j'avais combattu, ceux que j'avais protégés et qui m'avaient protégé. Même à eux, je ne pouvais rien dire. On mangeait ensemble. On dormait aux mêmes endroits. On combattait ensemble, mais je ne pouvais pas me permettre de partager avec eux mon secret. Même si mon propre frère avait été là avec moi, je n'aurais pas pu lui dire, ni lui proposer de déserter avec moi.

Je n'avais aucune piste fiable pour m'enfuir. Alors, j'ai fait profil bas. Et puis un jour, j'ai rencontré des gens qui m'ont trouvé un chemin sécurisé. Ces gens-là, ce sont ceux que nous avions traités d'apostats. Pourtant, ce sont bien eux qui m'ont amené jusqu'en Turquie. Et grâce à Dieu, je suis en vie. Ça m'a pris plus de cinq mois. Je n'arrêtais pas de penser à ce qui allait m'arriver si on me rattrapait ou si quelqu'un l'apprenait. Qu'est-ce qu'ils allaient faire à ma famille ? Vu ce que je savais d'eux, j'étais parfaitement conscient qu'ils allaient s'en prendre à mes proches. Ils ont tué des familles entières à Raqqa. C'était éprouvant de prendre cette décision. Le jour où j'ai atteint la Turquie après avoir passé

le dernier check-point, c'était un des plus beaux moments de ma vie. Je me suis senti renaître. Comme si j'étais mort, aux enfers, revenu tout à coup vers la vie. Un moment indescriptible.

J'ai un message à faire passer à ceux qui croient toujours en l'État islamique, à ceux qui veulent les rejoindre : réveillez-vous, ce n'est pas un État islamique. Cet État ne gouverne pas selon les préceptes de Dieu. Ne vous faites pas d'illusions. Nous, les Syriens qui avons rejoint l'État islamique, nous avons vu l'impensable. Si tu es musulman et que tu veux rejoindre l'organisation, si tu penses à le faire, réfléchis bien et demande à Dieu de t'éclairer. Il te guidera. Aux autres, ceux qui sont restés là-bas en Syrie avec Daesh, je vous conseille de penser à déserter. Beaucoup de gens peuvent vous aider à en sortir en toute sécurité. Si j'ai pu y arriver, tu peux toi aussi y parvenir. Tu as peur ? Moi aussi j'avais peur. Mais j'ai réussi. Alors toi aussi tu peux y arriver.

En ce qui me concerne, plus que jamais, je regrette profondément d'avoir rejoint cette organisation, ils n'ont rien à voir avec l'islam. Ça ne ressemble en rien à ce qu'est l'islam. Ni aujourd'hui, ni demain, ni dans cent ans. Je ne sais pas ce que je vais devenir. Je suis en Turquie, je ne connais personne, je suis sans travail. Ce n'est pas mon pays. Une vie de merde. Grâce à Dieu, c'en est fini de Daesh. C'est le plus important. Si Dieu le veut, les choses vont s'améliorer petit à petit. Pour le moment, je n'envisage rien. Il faut juste essayer d'oublier le passé. Je suis épuisé mentalement. Vraiment épuisé à l'intérieur. Dans mes rêves, je vois le sang. Même dans mes rêves, je me vois en train d'égorger un être humain. J'espère pouvoir oublier. J'espère que notre avenir sera meilleur.

Abou Hozeifa, l'émir de check-point

Je suis Abou Hozeifa, Syrien de Raqqa. J'ai 28 ans, mais je ne connais pas ma vraie date de naissance. Je ne retiens pas les dates. J'ai été membre de l'État islamique pendant quatre ans et demi avant de déserter. J'ai rejoint l'organisation par l'intermédiaire d'un de mes amis. Je pouvais toujours compter sur lui. Il était toujours là pour m'aider. Il s'appelle Abou Moussab. Il est toujours là-bas. J'ai rejoint sa faction armée juste après qu'ils se sont séparés du Front al-Nosra pour devenir l'État islamique. Il me semblait qu'ils étaient les plus légitimes. Il n'y avait pas de corruption chez eux. À l'époque où l'ASL, Ahrar al-Cham et d'autres factions rebelles contrôlaient Raqqa, ils étaient très mauvais. Ils étaient corrompus, comme sous le régime de Bachar al-Assad. Et puis j'ai suivi l'organisation à cause de son nom : État islamique. Le point le plus important pour moi était leurs convictions religieuses, parce que je suis pratiquant, je fais la prière et je suis pour le niqab. Au départ, je soutenais Daesh à 100 %. Ils n'avaient pas encore cette image que l'on a d'eux aujourd'hui.

Après la fin de l'entraînement militaire et religieux, je suis devenu un simple soldat posté à un check-point mobile, jour et nuit. Dans un premier temps, j'étais au check-point d'al-Fourousiya. Il n'y avait qu'un seul combattant étranger avec nous. Il était membre des forces de sécurité. Le reste de l'équipe était syrien. Quelque temps après, grâce à l'intervention d'un ami, comment dire… on m'a fait monter en grade. L'État islamique

a sa propre méthode et sa propre hiérarchie. J'ai été nommé émir de ce check-point.

Au début, on ne se posait pas de questions. On s'appliquait à suivre les préceptes de notre religion. On se battait contre les Kurdes du PKK et contre Thuwwar Raqqa. J'étais à mon check-point près du front, mais je ne participais pas aux combats. Les combattants étaient pour la plupart des étrangers. La première ligne n'était pas ouverte à n'importe qui, surtout pas aux nouveaux arrivants, parce qu'ils risquaient d'avoir peur et de déserter pendant le combat. Cela aurait découragé tous les autres. Mais les combattants étrangers, même les nouveaux, avaient des convictions beaucoup plus fortes que les Syriens. Ils venaient pour se battre. Ils n'avaient pas peur de la mort. Je ne peux pas dire que les gens du pays n'avaient pas de convictions, mais contrairement à eux, les étrangers appliquaient la shariah à la lettre, de la plus petite affaire à la plus importante. Ils n'avaient aucune souplesse. Ils étaient très rigoureux. Nous, les Syriens, étions un peu plus souples, plus relâchés. Disons que la plupart des Syriens venaient plutôt se battre juste pour l'argent. Les étrangers, eux, voulaient faire le djihad et se sacrifier. D'ailleurs, il y avait aussi une liste des kamikazes, où ils étaient souvent enregistrés. Moi je n'étais pas dessus.

Notre mission sur le check-point était de rechercher des gens qui étaient sur la liste noire. La plupart étaient des membres de l'ASL. On recherchait particulièrement ceux de Thuwwar Raqqa, parce qu'on savait qu'ils revenaient de temps en temps à Raqqa. Notre mission numéro un était de les arrêter. Et puis, on devait aussi fouiller les voitures pour voir si les conducteurs n'étaient pas des trafiquants de cigarettes. On vérifiait que toutes les femmes mettaient le niqab. On cherchait aussi des explosifs, tout ce qui pouvait représenter un danger. Au check-point d'al-Fourousiya, on fouillait les voitures de fond en comble. Et les personnes aussi. On fouillait même leurs téléphones portables. On a coincé

beaucoup de monde de cette façon, et des gens ont été exécutés. S'ils avaient des photos de Bachar al-Assad ou des vidéos, ils étaient cuits. Pareil s'ils avaient des conversations sur WhatsApp avec l'étranger. Parfois on tombait sur des messages où ils insultaient l'État islamique. Ils n'avaient pas fait attention et avaient oublié d'effacer les messages. Mais nous, on fouillait tout. On leur demandait leur carte d'identité. Celui qui ne l'avait pas se faisait tout de suite arrêter. On le gardait jusqu'à ce qu'il fasse venir quelqu'un qui l'identifie. En attendant l'arrivée de cette personne, le détenu était entre la vie et la mort. C'est ça, la mission du check-point. Les gens nous regardaient comme si nous étions le diable et non pas des soldats. Ils avaient tellement peur.

On recherchait aussi les combattants étrangers qui avaient déserté. On avait leurs noms. On en a arrêté beaucoup avant même qu'ils désertent, parfois simplement parce qu'ils avaient juste émis l'idée de s'enfuir devant quelqu'un d'autre. Beaucoup de combattants étrangers ont déserté pour aller en Turquie. Certains se sont fait arrêter. Il y avait même des prisons remplies uniquement de combattants étrangers déserteurs. C'est une des choses qui m'ont poussé à déserter. Ces gars-là étaient les plus convaincus. Personne n'avait leur niveau de conviction religieuse. Alors, on se demandait forcément : « Mais pourquoi ils sont en prison ? Et pourquoi ils veulent déserter ? » C'était une simple question, mais on ne pouvait pas se permettre de la poser. Si on osait demander, on n'obtenait qu'une réponse vague, du genre : « C'est un traître, un espion. Il est là pour découvrir les secrets de l'État islamique. » Ou bien, on nous disait qu'il était complice du régime, ou des États-Unis… Plein de justifications bizarres. Du coup, mes doutes se sont faits de plus en plus forts. Vraiment, le sort des combattants étrangers a été déterminant dans ma défection. Je n'arrivais pas à comprendre comment ces étrangers qui étaient venus jusqu'ici, avec qui nous avions passé beaucoup de temps, que l'on connaissait bien… comment ces types-là pouvaient finir en prison.

Beaucoup ont été exécutés, certains, même, devant moi. C'est une des choses qui m'ont fait le plus peur, et qui m'ont poussé à m'enfuir.

Il y a eu par exemple cette histoire avec un Saoudien qui s'est fait descendre devant moi, au check-point. Il n'avait enfreint aucune loi majeure du Coran, mais on l'a tué sur-le-champ, sans jugement. On avait juste son nom sur la liste : Abou Mohammad al-Jazraoui. Ils ont simplement précisé qu'il fallait l'arrêter. Ils l'avaient envoyé en mission à Tell Abyad pour qu'on puisse l'arrêter. On nous avait donné l'info que c'était un déserteur. Je ne le connaissais pas très bien, mais ce que je savais de lui me fait dire qu'il était très rigoureux dans son rapport à la religion. Impossible de penser que c'était un traître, ou un espion. Il avait été de toutes les attaques les plus célèbres, de la brigade 17 à la division 93, en passant par la libération de l'aéroport de Tabqa. Il avait participé aux combats contre les Kurdes sur le front ouest. Et tout le monde disait qu'il montait toujours en première ligne. Comment ce type-là pouvait-il être un espion ? C'était improbable. Il a pourtant bien été éliminé. C'est le type des services de sécurité qui s'en est chargé. Ce sont eux qui se chargent de ce genre de chose. Nous, on arrête la personne et on l'emmène au tribunal islamique. Le type des services de sécurité, il peut l'égorger sur place sans le moindre jugement. Il ne peut pas tuer n'importe qui, n'importe comment. Il lui faut un ordre. S'il a le nom de quelqu'un et un ordre, il le tue. Il ne le fait pas publiquement. Ça reste entre nous, les membres de l'État islamique. Tu le prends à l'écart, tu le tues et c'est bon. Les gens ne voient pas tout ça.

Un jour, j'étais à Slouk lorsqu'il y a eu une décapitation de trois soldats du régime. C'est une des scènes qui m'ont le plus marqué, même si j'ai vu pas mal de choses. Un des soldats les suppliait, il disait qu'il aurait bien voulu déserter, mais qu'il n'avait pas pu, qu'il avait été obligé de s'enrôler dans l'armée. Toutes ces supplications, c'était avant qu'on les amène sur la place. À partir du moment où ils étaient à la potence, je ne sais pas ce

qu'ils leur avaient donné, mais ils ne disaient plus rien du tout. C'est nous qui les avons conduits aux bourreaux. Je trouvais que ce n'était pas justifié. C'était quasi automatique de décapiter les soldats prisonniers, sans même chercher à comprendre. J'étais contre les décapitations. Et aussi j'étais contre cette pratique de couper la tête à partir de la gorge. Ce n'est cité nulle part dans le Coran, dans aucune sourate ni aucun hadith [parole ou geste du Prophète], que l'on doit couper la tête par la gorge. Selon la loi islamique, il faut trancher par le côté, la jugulaire. Le Coran dit : « Frappez-les en haut de la nuque et sur le bout des doigts. » Ça, c'est la méthode pour châtier les criminels. Mais couper par la gorge, ça n'est pas acceptable. Ça les fait souffrir. C'est cruel. C'était très pénible de voir ça.

Ces exécutions sommaires m'ont en partie poussé à les quitter. Mais ce n'est pas la raison principale de ma désertion. J'ai pris ma décision définitive quand un combattant étranger est venu demander la main de ma sœur. Je ne voulais pas de ce mariage. J'étais contre les unions des filles de Raqqa avec les combattants étrangers, parce qu'ils ne les prenaient pas en tant qu'épouses, mais juste pour le plaisir. Ce ne sont pas de vrais mariages. Ils pouvaient très bien se marier… et… comment te dire… Il y a eu une histoire dont on m'a parlé, où plusieurs combattants étrangers se partageaient la même mariée. C'est pour ça que j'ai refusé le mariage de ce Tunisien-là avec ma sœur. Mais en réalité, je ne pouvais pas lui dire non. Impossible de justifier ce refus. Le processus pour les mariages était très organisé, très au point. Il y avait une femme qui faisait partie de l'État islamique. Elle allait dans toutes les maisons des combattants étrangers pour voir qui cherchait à se marier, et ensuite elle se rendait dans les maisons où il y avait des filles disponibles. Elle était venue chez nous plusieurs fois. Elle savait que mes sœurs étaient libres. Alors, elle lui a proposé une de mes sœurs. Il est donc venu me voir pour faire sa demande. Je lui ai juste dit qu'il valait mieux attendre un peu. J'ai trouvé des excuses pour gagner du temps. J'ai fait sortir ma famille très vite de Syrie. J'ai prétexté un décès dans ma famille pour envoyer tout le

monde chez une tante à Tell Abyad, d'abord mes sœurs, puis mes parents. Et puis c'est moi qui ai déserté. Je suis parti grâce à Thuwwar Raqqa….

Quand j'étais là-bas, je voyais les émirs qui volaient l'argent, les voitures, à quel point ils étaient attachés aux choses matérielles. Les membres de l'État islamique mangeaient la meilleure nourriture et moi, pour être franc, je mangeais avec eux, aussi bien qu'eux. Mais j'avais conscience qu'autour de nous, les gens étaient pauvres, sans travail. Les membres de Daesh prônent le retour à l'époque du Prophète, alors pourquoi ne mangent-ils pas comme à l'époque du Prophète ? Pourquoi ne se contentent-ils pas de ça ? Ils te sortaient des sourates et des paroles du Prophète pour te dire ce qu'il ne fallait pas faire, mais eux se l'autorisaient.

Les émirs avaient les habits les plus chics, les plus belles maisons, la meilleure nourriture, les voitures les plus récentes, des gardes du corps. Ils ont volé les banques quelque temps après leur arrivée. Il y avait aussi une corruption au niveau juridique. Des gens étaient acquittés parce qu'ils étaient pistonnés. Des gens condamnés à mort sont sortis de prison parce qu'ils étaient pistonnés. J'ai été témoin de nombreuses scènes de ce genre.

Nous, on voulait la chute de Bachar al-Assad. On n'a pas pris les armes pour se tuer entre nous, entre différents courants islamiques, que ce soit al-Nosra, Ahrar al-Cham, l'État islamique. Personnellement, je ne reviendrai pas, même si je rêve toujours qu'un véritable État islamique existe un jour. Un État différent, moins dur, moins corrompu. J'étais contre les décapitations. C'est à cause de toute cette violence que le monde s'est retourné contre nous. C'était la raison directe de l'intervention internationale et de la colère du monde contre nous. Si on avait continué comme on avait commencé, on aurait pu avoir la moitié de la Syrie et la moitié de l'Irak, voire tout l'Irak. Mais les erreurs des émirs ont tout ruiné.

L'État islamique a ruiné tous nos espoirs parce qu'il s'est construit à partir d'une méthode qui n'a rien à voir avec le message de l'islam. À force d'être rigoristes, on a fait fuir les gens, au lieu de les attirer à nous. Les hommes de Daesh contrôlaient un énorme territoire en Syrie et en Irak. Ils avaient beaucoup de monde sous leur autorité. S'ils avaient été corrects, les gens les auraient suivis, et ils auraient continué à les rejoindre pour combattre Bachar et les interventions étrangères. Mais peu à peu, les gens se sont mis à les fuir, parce qu'ils étaient trop durs. C'est sans doute la plus grande erreur de l'État islamique. Ils ont fait fuir les gens au lieu de les attirer par la douceur. Franchement, je n'ai senti aucune sympathie de la part de la population envers l'État islamique.

Je ne conseille à personne de rejoindre l'EI, parce qu'ils ne vont pas trouver ce qu'ils cherchent. Ils vont trouver tout le contraire.

Nous voulions un État islamique. Mais ici, ils vont trouver quelque chose de corrompu. Ils ne pourront même pas changer d'avis. Ils vont à la mort. À la mort.

Abou Maria, le cuisinier

Le 15 juillet 2013, j'ai rejoint l'État islamique. C'était tout au début. Ils venaient de se séparer d'avec le Front al-Nosra. Il y a eu des divisions au sein du mouvement. Auparavant, je faisais partie du Front al-Nosra, mais j'ai aussitôt prêté allégeance à l'État islamique.

Je l'ai fait pour plusieurs raisons. La première, c'est le nom de l'organisation : l'« État islamique ». Ce n'était pas une simple faction. Ce nom signifiait selon moi qu'ils avaient l'intention d'unifier les fronts ou de combattre sur un seul front. C'était un État islamique ; un État du Califat. Et comme tous les musulmans, nous avons envie d'avoir un État islamique.

L'autre raison qui m'a poussé vers eux était leur sens de l'organisation. Leurs soldats étaient disciplinés et bien dirigés. L'État islamique avait une réelle volonté de construire un État doté d'institutions militaires et civiles. Et bien sûr, il y avait l'aspect religieux. Il s'agit sans aucun doute du point le plus important. L'État islamique était beaucoup plus attaché à la doctrine islamique que le Front al-Nosra et les autres factions syriennes. Ils essayaient de mettre en place des tribunaux islamiques qui jugent selon la parole de Dieu. Et c'est cela le plus important selon nous : appliquer la shariah sur la terre.

Au début, j'ai suivi comme tout le monde les sessions de préparation théologique pendant lesquelles on acquiert une connaissance religieuse plus approfondie. Il fallait avant toute chose rétablir les hudûd, les bases morales de l'islam. Le pays était en état de djihad, on ne pouvait pas aborder les autres questions religieuses. Les priorités pour nous étaient

donc les hudûd et le combat. Le plus important était d'établir les règles morales de l'État islamique avant même de construire cet État. À ce moment-là, on était encore faibles. Notre priorité était de combattre les autres factions islamiques et ensuite le régime de Bachar al-Assad. Je le savais dès le début qu'on allait affronter le régime d'Assad et les autres factions.

Dans un premier temps, j'ai été nommé soldat à al-Shaddadeh. J'étais simple garde, puis j'ai été transféré à Raqqa, où j'occupais le poste d'émir de localité, avant d'être nommé émir des cuisines. Tous les repas des quartiers généraux sortaient de ma cuisine. J'étais tout le temps avec les chefs dans les « QG », au front et dans leurs maisons. Je fréquentais quotidiennement les gens de l'État islamique. Nombre d'entre eux étaient des amis proches. Tout le monde m'appréciait ; que ce soit des combattants syriens ou bien des étrangers. J'avais d'ailleurs beaucoup d'amis européens, et beaucoup d'entre eux étaient français.

L'un était un ami intime. Il s'appelle Abou Baker. On se voyait souvent. On allait sur les fronts ensemble. C'était un homme bien. Moralement, en tout cas. Il avait 24 ans quand il a quitté la France pour rejoindre l'État islamique. Il n'était musulman que depuis deux ans. Auparavant, il était chrétien. La raison de sa conversion était très simple. Il me l'a racontée. Il y avait eu un incident un soir dans une boîte de nuit. Il l'avait mal vécu. Il a commencé à se poser des questions, et il s'est mis à lire le Coran. Par la suite, il a ressenti le besoin d'approfondir sa connaissance de la religion. Il est venu en Syrie parce qu'il voulait porter secours au peuple syrien qui se faisait massacrer. Il n'en pouvait plus d'entendre parler de toutes ces tueries de femmes et d'enfants. Il voyait les images des bombardements. Il était révolté de constater que tout un peuple se retrouvait abandonné par le monde entier. Alors, il est parti pour aider les Syriens. Il a d'abord rejoint le groupe al-Nosra, mais quand il a vu comment se comportaient les combattants de cette mouvance, comment ils s'en prenaient aux gens, comment ils se servaient de la

religion comme prétexte pour faire n'importe quoi, il a décidé de les quitter et de rejoindre l'État islamique. Il était vraiment convaincu par l'organisation et il était très content de combattre à ses côtés. Il s'est fait tuer dans la dernière bataille, dans le nord de la campagne d'Alep, contre l'Armée syrienne libre.

Abou Baker était mon ami. Comme beaucoup de combattants étrangers musulmans, son islam était pur ; bien plus pur que celui des hommes de l'Armée syrienne libre ou du Front al-Nosra, qui ne connaissent pas la religion en profondeur. Il avait étudié les textes dans les moindres détails juridiques.

La vie quotidienne au sein de l'État islamique n'était pas toujours facile à cause de la guerre et des combats. Il faisait froid. Il y avait parfois des situations de famine. Il y avait les bombardements. Mais malgré toutes ces difficultés, tu te sens heureux, parce que tu as la promesse de Dieu de trouver une récompense à l'issue de toutes ces épreuves. Même si tu souffres, si tu es blessé, ou si tu finis handicapé, tu sais bien que tu supportes tout cela pour Dieu et qu'au final nous serons récompensés. Voilà, c'est à peu près tout ce que l'on peut dire sur la vie quotidienne que l'on vivait là-bas.

En fait, j'ai déserté à cause de la mauvaise attitude et des fautes graves de certains émirs. J'avais beaucoup de soucis avec eux. Je ne peux pas te dire avec précision le genre de problèmes que j'ai eus avec eux, sinon je risque d'être reconnu et de porter préjudice à ma famille. Cela pourrait me causer de gros problèmes.

Je vais tout de même essayer d'être un peu plus clair. Les émirs faisaient juger les gens sur de simples suspicions, sans aucune preuve… Nous sommes des musulmans… Cette question des exécutions, des punitions, du sang que l'on fait couler est un enjeu majeur pour nous. Tout cela peut paraître barbare ou criminel à des non-musulmans, mais

lorsque l'on coupe la main d'un voleur, on protège les biens des gens ; qu'ils soient musulmans ou non. Et quand tu punis un adultère, tu protèges l'honneur des gens. Quand tu exécutes un tueur, tu protèges aussi les gens. C'est un devoir.

Là-dessus, je n'avais pas de problème. Je soutiens complètement le projet et l'idée d'un État islamique. S'il s'agit d'un projet sincère, et que l'on s'efforce vraiment d'accomplir la volonté de Dieu…

J'étais en désaccord avec eux sur la façon d'appliquer la justice. Par exemple, ils jugeaient les gens sur de simples suspicions et ne respectaient pas les hudûd, les peines légales de Dieu. J'ai vu à plusieurs reprises des musulmans être exécutés pour rien, sans aucune preuve. Dans ces cas-là, je ne suis pas d'accord.

Même dans leurs films de propagande, ils montrent les exécutions qui se déroulent de façon exagérément barbare. Certaines scènes sont beaucoup plus cruelles que ce qu'elles auraient dû être si l'on s'en tient à la loi islamique. Ce n'est pas acceptable d'exécuter quelqu'un avec un outil au lieu d'une arme normale, exprès pour le faire souffrir. Ce n'est pas tolérable non plus de mutiler le corps de quelqu'un. Il y a des cas bien précis où l'on peut accepter cela. Des situations qui se justifient par le texte : « Œil pour œil, dent pour dent ; s'ils vous brûlent, alors brûlez-les ; s'ils vous coupent les membres, coupez les leurs. » Mais dans la plupart des cas, les membres de l'État islamique exécutaient les gens avec des couteaux mal aiguisés, juste pour faire souffrir la personne, et pour abîmer son corps. Beaucoup d'émirs ont fait cela. Ils ont accepté et ordonné de faire ce genre de chose. Ils ont dégradé l'image de l'islam. Ils ont porté atteinte à l'islam par leurs actions.

J'essayais de discuter avec eux de ces situations, de leur expliquer que je n'étais pas d'accord et que c'était mal. Mais quand tu leur parles de ça, la discussion reste stérile. Ils se basent sur des textes incertains pour se justifier. Je précise que c'était quelques émirs qui faisaient ça.

Mais ces émirs, quand tu discutes avec eux de ce que ces tueries apportent aux musulmans, ils te sortent le verset qui soi-disant justifie ce qu'ils font. Par exemple : « Et préparez [pour lutter] contre eux tout ce que vous pouvez comme force et comme cavalerie équipée, afin d'effrayer l'ennemi d'Allah et le vôtre. » Ils utilisaient tout le temps ce verset pour répondre à nos questions concernant nos exactions. Je ne sais pas ce qu'ils ont dans la tête, mais en tout cas j'étais toujours sur leur dos à leur demander pourquoi ils faisaient des choses pareilles. Et je me suis aperçu au bout d'un moment que, même dans leur vie privée, ils ne se comportaient pas en bons musulmans. Beaucoup d'entre eux étaient déviants moralement. À tel point que certains combattants étrangers, désespérés de voir l'attitude des émirs, ont commencé à avoir des doutes sur le bien-fondé de cet État islamique.

Au bout d'un moment, avec quelques combattants étrangers, nous avons constitué un petit groupe qui essayait de rassembler des preuves pour confondre les émirs corrompus. La plupart du temps, on trouvait des preuves concernant des dérapages commis par des membres du bureau de sécurité. En fait, on essayait de les suivre le plus souvent possible, pour avoir un maximum d'informations sur leur vie privée. Il y avait par exemple des personnes exécutées qu'on jetait dans cette immense crevasse qu'on appelle le Houtah. Il est très difficile de retrouver un corps une fois qu'il a été jeté là-bas. Alors nous, on y allait souvent pour savoir qui étaient les dernières personnes à avoir été exécutées. Et pourquoi. On cherchait à savoir de quoi elles avaient été accusées. Il y a eu par exemple cette histoire avec ce jeune journaliste qui travaillait auparavant avec l'Armée syrienne libre. Il a demandé grâce à l'État islamique. Et ils l'ont laissé vivre en paix chez lui. Mais ce jeune homme avait pas mal de problèmes avec un membre de l'organisation. Le type a monté de fausses accusations contre lui. Sous la torture, le jeune journaliste a fini par avouer ce qu'on lui demandait. Ensuite, il a été exécuté et jeté dans le trou. Je connais cette histoire… parce que j'ai été chargé de sa mise à mort… Je savais qu'il y

avait quelque chose qui clochait, mais je n'avais pas le choix. Je l'ai fait. Un peu plus tard, on est allés avec d'autres combattants syriens et étrangers extraire le corps du Houtah. Je suis descendu personnellement pour le chercher. Je me suis attaché avec une corde accrochée à une voiture et je suis descendu doucement. J'ai fini par le retrouver. Je l'ai pris sur mon dos pour le remonter et on l'a ramené au bureau de sécurité pour confronter l'homme qui était à l'origine des accusations. De cette façon, nous avons pu démontrer que le corps portait des traces de torture. D'autres membres du bureau de sécurité ont apporté leur témoignage. Du coup, certains des membres des services de sécurité qui travaillent habillés en civil ont commencé à parler. Ils nous ont donné d'autres éléments accablants. Au final, on a jugé cet homme, qui a été exécuté à son tour. C'est un cas où la justice a été rendue correctement, mais il y a eu beaucoup d'autres cas où rien n'a été fait face à la corruption et aux mensonges des chefs.

Quand j'étais là-bas, à l'intérieur, j'ai vu tellement de choses… Comme l'histoire de ce gars de Mashlab, un quartier de Raqqa. Il était en train de laver sa voiture et il avait retroussé son pantalon. Ils l'ont décapité. Un combattant maghrébin l'a accusé d'avoir montré ses parties intimes. En fait, ils s'étaient pris le bec. L'autre avait fini par le frapper. Le Maghrébin a appelé ses copains. Parmi eux, il y avait un Kazakh. Ils ont d'abord essayé de l'abattre comme ça dans la rue. Ils ont blessé des femmes qui passaient par là, mais lui, ils l'ont raté. Alors ils ont attendu, et ils ont trouvé cet autre moyen de lui régler son compte. C'est un exemple parmi beaucoup d'autres.

Ces types-là ont tout gâché. Je reste convaincu que l'idée d'un État islamique est une idée pure. J'ai foi en Dieu et je suis très croyant et pratiquant. Je sais que ma religion est le salut pour arriver dans l'autre vie parce que cette vie ici-bas n'est pas éternelle. On va aller dans une autre vie qui sera soit un enfer, soit un paradis. Mon grand espoir est de voir

naître un jour un État islamique, soit un califat comme au temps du Prophète ; un califat sincère, débarrassé de tous ces corrompus. Si ce califat sincère s'établit, il y aura beaucoup de gens qui voudront le rejoindre, peut-être des Français ou des Européens ou d'autres nationalités… Les pays occidentaux ne seraient même pas contraints par la force de se convertir, parce qu'un véritable État islamique montrerait au monde le vrai visage de l'islam. Un islam miséricordieux, d'amour, de bonté, qui donne beaucoup de bonheur dans le monde d'ici et dans le suivant.

Je regrette d'avoir rejoint l'État islamique. Si je pouvais revenir en arrière, je ne referais pas cette erreur. Aujourd'hui, je vis en Turquie. Je ne sais pas trop ce que je vais faire. J'ai peut-être une idée. Je suis un combattant. Je sais me battre. J'étais et je suis toujours un bon soldat. J'ai participé à pas mal de batailles. Alors je me dis que dans les mois à venir, si ma situation n'évolue pas en Turquie, il est possible que je parte en Asie pour aller défendre les Rohingyas en Birmanie. Ce sont des musulmans qui souffrent. Ils auraient bien besoin d'aide. Et moi je peux leur être utile. On verra bien ce que l'avenir nous réserve. Dieu décidera.

Kaswara, l'agent de sécurité

Je m'appelle Kaswara, j'ai 16 ans, je viens de Syrie, de Raqqa. J'étais membre de l'État islamique.

Je les ai rejoints quand j'avais 14 ans. Je suis arrivé en Grèce en février 2016 pour commencer une nouvelle vie, pour fuir la guerre et fuir Daesh. Là-bas, tu marchais dans la rue et tu trouvais des pancartes qui parlaient du djihad. Tu te promenais dans les parcs, on te parlait du djihad. Partout, on te parlait du djihad. Tous mes copains avaient déjà rejoint l'État islamique. Alors je me suis laissé convaincre, et je les ai rejoints. Des amis à moi m'ont poussé à venir en me racontant que l'organisation était quelque chose de bien. Ils me parlaient sans arrêt. J'ai commencé à m'entraîner avec eux, et puis j'ai suivi leurs conseils. Et ils m'ont aidé à falsifier mes documents pour rejoindre l'organisation.

Si je leur avais donné mon âge réel, les recruteurs de Daesh ne m'auraient pas accepté dans leur camp pour adultes. Ils m'auraient envoyé dans un camp d'entraînement spécial mineurs. Il y avait plein de camps de ce genre, là-bas. L'âge limite était fixé à 16 ans. De vraies prisons, ces endroits. Tu n'en sortais pas avant au moins six mois. Et puis, tu n'étais pas libre d'aller et venir comme tu voulais. Je suis donc allé me faire enregistrer dans un centre normal, pour adultes. On apportait une photo et le livret de famille, et si quelqu'un de l'organisation pouvait te parrainer, c'était mieux. Dans le cas contraire, tu étais quand même accepté. Normalement, j'aurais dû faire un mois de camp d'entraînement théologique et militaire, mais au bout de sept jours, ils ont proposé à ceux qui le souhaitaient de partir en Irak pour soutenir les combattants de la

ligne de front. Je me suis porté volontaire. J'ai été intégré à un groupe de nettoyeurs.

Quand Daesh prenait une région et qu'ils continuaient leur progression plus loin, on arrivait derrière eux pour sécuriser le secteur. Nous, on vient pour « nettoyer » la région. « Nettoyer », ça veut dire égorger ceux qui appartiennent à l'autre camp et qui se cachent. On mettait le feu aux magasins d'alcool et on les détruisait. C'était notre mission. J'ai fait ça pendant quelque temps, et puis j'ai demandé à devenir ce que l'on appelle « agent de sécurité ». C'est-à-dire agent de renseignements, espion intérieur. Ils ont accepté.

Je leur étais très utile. D'abord à cause de mon âge, parce que je ressemble à n'importe quel autre gamin. Quand ils voulaient capturer quelqu'un, c'est moi qu'ils envoyaient en priorité, avec un autre garçon. On y allait ensemble pour faire de la surveillance. C'était grâce à nous qu'ils arrêtaient le plus de monde.

Au bureau des agents de sécurité, même entre nous, on ne connaissait pas nos noms personnels. On portait une cagoule en permanence, pendant les horaires de travail. Entre nous, on s'appelait « Abou Chlach ». La règle était valable pour tout le monde. Personne ne devait connaître ton identité. La plupart du temps, notre travail consistait à « piéger » les gens, comme on dit. Piéger des gens, comme les trafiquants de cigarettes. S'ils avaient un doute sur quelqu'un, on surveillait tout ce qu'il faisait. On surveillait ses allées et venues. Notre boulot consistait à faire des perquisitions et à arrêter des gens. On appelait ça « remplir les prisons ».

La pire chose que j'aie faite quand j'étais avec Daesh, c'est… égorger des gens… Égorger une personne… et tellement d'autres choses… Des gens ont été égorgés à cause de moi. Un type de ma région a été décapité par l'État islamique à cause de moi. Des gens ont eu les mains amputées à cause de moi. Mon cœur s'était durci envers tout le monde. J'étais surtout dur avec mes parents, avec ma sœur, avec tout le monde. Avec toute ma

famille. Je n'avais de pitié pour personne. J'évitais de voir mes parents pour ne pas leur causer de problèmes. Je ne voulais pas, par exemple, voir ma mère commettre d'erreurs devant moi ou mon frère. J'aurais pu faire emprisonner ma mère si je l'avais vue faire une faute. Pareil pour mon père ou un autre proche. Mes parents n'aiment pas trop l'État islamique. Ils ne les aiment pas du tout. Alors quand je terminais ma journée de travail, j'allais avec mes amis me promener dans des parcs, faire des soirées. Je perdais mon temps pour ne pas être avec eux, parce que si ma mère commettait une erreur, je pouvais la faire emprisonner. J'avais programmé mon cerveau… On voyait des gens se faire égorger, on s'en foutait. Le cœur est mort, il est devenu noir, comme on dit. On n'avait plus de bonté dans le cœur. Vraiment, si tu voyais ton propre père commettre une erreur, tu pouvais le faire arrêter et jeter au trou, même si c'était ton père. Une fois j'ai fait incarcérer mon frère, et je ne ressentais pas de peine envers lui. J'étais très conscient de ce que je faisais, de l'emprisonner. C'était normal pour moi. Je le frappe, l'emprisonne, le torture : normal. C'était normal.

Un jour, ils ont commis une erreur. J'ai été arrêté à tort. Les hommes de l'État islamique m'ont confondu avec quelqu'un d'autre. Ils m'ont coffré et jeté en prison alors que j'étais innocent. Le malentendu a duré pendant plusieurs jours. Ils m'ont frappé et torturé. Et quand ils m'ont relâché, ils se sont juste excusés de m'avoir causé du tort. Les séances de torture que j'ai subies pendant cette détention d'environ une semaine… c'était horrible. J'aurais bien aimé juste savoir pourquoi j'ai vécu tout ça. Ils m'ont emprisonné. Ils m'ont fait peur. Ils m'ont arraché la moitié des cheveux à force de tirer dessus pour me balancer contre le mur. Ils tiraient encore et encore. Ils se retrouvaient avec des poignées entières entre les mains.

Moi, je répétais la même chose toujours et encore : « Mais pourquoi tu me fais ça ? Dis-moi ce que j'ai commis pour que j'avoue. » Ils me répondaient : « Ça doit venir de toi. Et de toi seul. » Mais j'étais sûr de

n'avoir rien fait de mal. Ensuite, ils m'ont rasé la tête et m'ont fait mettre une combinaison orange. C'est la tenue qu'ils font porter aux personnes qu'ils vont exécuter. Ils m'ont même demandé de choisir l'endroit où j'aimerais être tué. Au rond-point d'al-Naïm ? À l'horloge ? Ou encore au rond-point du marché ? Ils voulaient que je choisisse un endroit qui me plaise. Autant dire que je n'avais plus aucun espoir de m'en sortir. Je n'avais aucun espoir, même pas 1 % de chances de rester vivant. Plus tard, quand ils m'ont libéré, ils m'ont demandé de leur pardonner parce qu'ils s'étaient trompés et qu'ils m'avaient pris pour quelqu'un d'autre.

À cette époque-là, ils exécutaient des gens tous les jours ; principalement des gens des villes. Ils les tuaient dans tous les sens et plein d'autres trucs… Il y a eu par exemple ce type que je connaissais. Il vivait dans le même village que moi. Il était très pieux. À chaque prière, tu le retrouvais à la mosquée. Il chantait pour la prière. Et pourtant, ils l'ont pris et l'ont tué. Toutes ces tueries aveugles ont fait que j'ai commencé à les haïr progressivement. Pas d'un seul coup. Progressivement. J'ai eu beaucoup de problèmes, mais la vraie raison qui m'a poussé à partir… C'est très difficile pour moi d'en parler… Je ne l'ai jamais dit à personne. Un de mes amis a été exécuté par l'État islamique. Ils l'ont accusé d'homosexualité. Quand ils l'ont exécuté, on l'a poussé d'un silo d'une trentaine de mètres de haut, une première fois, mais il n'est pas mort. Ils l'ont jeté de tout en haut, mais il n'est pas mort sur le coup. Il a agonisé un long moment avant que quelqu'un vienne l'achever au sol. Celui qui l'a fait exécuter était un émir algérien. J'ai croisé sa route à nouveau quelques jours plus tard. Je venais de passer une soirée chez mes amis. À cette époque, j'étais agent de renseignements. Je marchais dans une rue éclairée. Tout à coup, une voiture s'est arrêtée près de moi. C'était lui. Il était seul. Il a descendu sa vitre et m'a appelé en criant. Je me suis approché. Je lui ai dit que je venais de sortir de chez mes amis. Lui me disait que je sentais la cigarette. Il m'a dit : « Je vais te fouiller. » J'ai refusé. Je n'étais pas autorisé à dire que j'étais agent de sécurité. Il m'a dit de

l'accompagner. J'ai demandé où. Il m'a dit à la hisba, le commissariat de la police islamique. À ce moment-là, j'ai accepté, parce que je savais que là-bas je serais directement libéré. La procédure dit que tu as le droit de passer un appel téléphonique quand tu es mis en prison. Un simple coup de fil à mon supérieur et tout serait réglé. Il n'aurait pas d'autre choix que de me libérer. Alors, je suis monté dans sa voiture et on a roulé. Tout à coup il s'est arrêté sur une place. Il m'a répété qu'il ne m'avait pas bien fouillé. Je lui ai dit que je lui interdisais de me palper une deuxième fois, parce qu'il l'avait déjà fait et n'avait rien trouvé, donc je voulais juste aller à la hisba. Il a insisté. Il a tâté mes poches mais j'ai senti que ses mains me touchaient bizarrement. J'ai senti que son discours était tordu et son comportement douteux. Quand il me fouillait, j'ai senti… je n'étais pas serein. Il m'a forcé à monter à l'arrière de la voiture pour… me violer. À ce moment-là, je n'étais pas armé. Quand j'ai subi ça, j'ai détesté l'État islamique. J'ai pensé à mes parents qui m'ont élevé, qui m'ont donné la vie. Je ne les avais pas crus jusqu'alors, quand ils me racontaient que des trucs de ce genre se passaient au sein de l'État islamique. Je leur disais qu'ils mentaient, que tout le monde mentait en me racontant ce genre d'histoires.

Le lendemain, je l'ai vu de nouveau. Il est passé au bureau des agents de sécurité. Quand il est entré, je portais ma cagoule. Personne ne pouvait savoir qui j'étais, mais j'ai senti qu'il m'avait reconnu. J'ai fait comme si de rien n'était. Je ne savais pas quoi faire parce que c'était un émir puissant, un homme important dans l'État islamique. Si je portais plainte, ils allaient certainement me sanctionner moi, pas lui.

Alors, je me suis préparé pour pouvoir m'enfuir. J'ai continué pendant une quinzaine de jours à faire comme si de rien n'était. J'ai même fait arrêter encore plus de monde que d'habitude, pour ne pas éveiller leurs soupçons. Et puis, mon père m'a aidé. Il a vendu sa voiture et, avec l'argent, il m'a fait passer la frontière turque. Je suis resté quelque temps

là-bas. Et finalement, je me suis mêlé à un groupe de migrants pour passer en Grèce, en bateau pneumatique, de nuit. On a cru mourir dix fois, mais grâce à Dieu, on est arrivés à bon port. Et maintenant, je me cache ici. Très vite, j'ai regretté toutes les horreurs que j'avais commises là-bas. Quand on échappe à leur influence, on change du tout au tout. Impossible de garder la même mentalité. Quand je vivais là-bas, je les sentais dans mon cerveau, bien insérés. Mais quand je suis parti, j'ai eu l'impression d'être un détenu libéré de prison et j'ai vu la vie, comme on dit. La meilleure chose que j'aie faite de toute ma vie était de partir de là. C'est vrai qu'ici ma vie est dure et triste. Je ne suis qu'un réfugié, mais je me dis que c'est toujours mieux. Les Européens et leurs gouvernements ont peur de… enfin, ils nous ont beaucoup contrôlés. À la frontière de la Macédoine, ils ont contrôlé les gens de Raqqa et de Deir ez-Zor et leurs régions. Ils les ont trop contrôlés. Ils nous ont fouillés et nous ont posé des questions, d'une manière exagérée. Ils nous ont gardés un jour entier à la frontière de la Macédoine. Ils devaient me poser quelques questions pendant environ une demi-heure, puis me laisser passer. En fait, je suis resté une journée entière. Avant de me laisser passer, ils m'ont fouillé entièrement. En tout, en Grèce, j'ai subi deux entretiens, mais je ne leur ai jamais dit que j'avais été avec Daesh. Ils ne l'ont pas su. Ils m'ont demandé pour qui je travaillais. De temps à autre, ils me disaient que les réponses que je donnais étaient fausses, que je mentais. Ils m'ont poussé dans mes retranchements, mais je n'ai rien dit. Je ne leur ai pas donné le moindre indice. Et grâce à Dieu, personne n'a réussi à me prendre en défaut.

Je sais qu'ils sont après moi. Mon frère a reçu un message. Ils savent que je suis en Grèce, à Athènes. Ils disent qu'ils ont une cellule dormante de l'organisation ici. Ils disent qu'ils savent tout et qu'ils vont me régler mon compte. Ils ont même précisé le nom d'un quartier où il y a une maison habitée par des membres de Daesh, des Algériens, des Égyptiens, et même des filles, et aussi de jeunes Syriens. C'est dans le quartier de Victoria. Alors je fais très attention. Je me méfie. Je me cache.

Je me sens tellement plus vieux que mon âge. Tellement plus vieux. J'ai le sentiment que je vais mourir demain. Maintenant je voudrais bien partir, plus à l'ouest en Europe. Peut-être la Belgique.

Abou Fourat, l'enseignant

Mon nom est Abou Fourat. Je viens de Deir ez-Zor et j'ai 45 ans. J'ai fui en Turquie il y a environ un an. Avant la guerre et l'arrivée de l'État islamique, j'étais professeur et directeur d'école. Lorsque Daesh est arrivé, le système fonctionnait bien. Dans mon établissement, on enseignait le programme officiel. Après le début de la révolution, on a supprimé certains chapitres liés à Assad et à la valorisation du régime. Lorsque Daesh a débarqué en ville, on a continué à travailler. J'ai dit à mes collègues : « Tant qu'on est vivants, on continue. On fait notre travail comme si de rien n'était, jusqu'à ce qu'ils nous en empêchent. » Grâce à Dieu, on a pu poursuivre l'enseignement pendant un an. Daesh s'intéressait aux apparences, à la forme. Ils voulaient surtout séparer les filles et les garçons. On l'a fait. Ensuite, ils ont voulu que les filles couvrent leurs visages et portent la burqa. Le fond de l'enseignement, ils nous le laissaient, c'était encore notre affaire. C'était ça le principal. Et ça fonctionnait bien, même si, à cette époque, la classe avait lieu dans des maisons, au sous-sol et dans les caves, à cause de la guerre et des bombardements du régime.

Les relations avec les membres de l'État islamique n'étaient pas très bonnes. Ils n'avaient rien qui ressemble à un ministère de l'Éducation. Mais nous avons continué l'enseignement. Au bout de deux mois, ils ont créé un ministère de l'Éducation. À ce moment-là, ils ont mis la main sur toutes les écoles, dont la mienne, et ont obligé les professeurs, hommes et femmes, de la ville à passer ce que l'on appelle des « formations

religieuses et de repentance ». Quant à moi, ils m'ont forcé à arrêter d'enseigner. Ils me l'ont formellement interdit. Ils ont pris toutes les écoles. Ils ont fait une sorte de programme scolaire contenant environ vingt pages pour les cours de CM1, et à peu près pareil pour le CM2. Ce n'est rien du tout, vingt pages. Je pourrais finir ça en une dizaine de cours. Ils avaient tout changé dans le programme. Par exemple, pour le CM1, dans le livre de langue arabe, le premier poème était sur Abou Bakr al-Baghdadi : « Ô Abou Bakr al-Baghdadi qui as vaincu les ennemis. » C'était imposé à tous les élèves. Pour les mathématiques, le chapitre sur les additions et les soustractions était accompagné de photos de bombes ou de pistolets. On apprenait à additionner des balles. Il y avait plein d'exemples de ce genre.

Un jour, un type qui se présentait comme responsable du ministère de l'Éducation est venu nous rendre visite. Il nous a demandé ce que l'on apprenait aux enfants. Nous lui avons montré le programme. Il s'agissait du programme syrien du régime. Il a commencé à se moquer de nous. Il a ouvert le livre de sciences au chapitre consacré aux insectes. Il s'est moqué de nous à nouveau, et il nous a posé cette question : « Pourquoi est-ce que vous apprenez tout ça aux élèves ? Emmenez-les plutôt aux laboratoires de l'État islamique pour fabriquer des explosifs. C'est ça qu'il faut leur apprendre… » On était à la fois surpris et choqués. On a dit qu'on ne pouvait pas faire ça, que notre métier était d'enseigner la science, pas la fabrication d'explosifs. On a essayé de résister. On lui a dit que dans notre école il y avait aussi l'apprentissage du Coran, de la langue arabe et les études islamiques. Il a rétorqué que nous ne connaissions rien au Coran. À son accent, on a reconnu qu'il était égyptien.

Daesh nous mettait face à un défi de taille. Notre objectif principal avait changé. Ce n'était plus seulement d'éduquer les élèves, de former leurs esprits, de leur donner un enseignement digne de ce nom. Pour nous désormais, il s'agissait avant tout d'empêcher les enfants d'être

embrigadés et de partir au combat. Dès son arrivée, l'État islamique a commencé à recruter massivement des enfants. Alors nous… on s'évertuait à les occuper pour qu'ils n'aient pas de temps mort dans leur emploi du temps, et qu'ils ne cèdent pas aux appels des recruteurs de l'organisation. C'est pour cette raison que j'essayais d'attirer les enfants à l'école, ou bien que je les emmenais jouer au football ou se baigner dans le fleuve. N'importe quoi ! Tout était bon pour ne pas laisser les enfants aux mains des recruteurs de Daesh. Il y a d'ailleurs une anecdote amusante à ce propos. Un jour, nous étions en train de jouer au football sur un terrain de la ville. Des types de Daesh sont arrivés et nous ont proposé de faire une partie avec eux. L'État islamique n'interdisait pas de jouer au foot. Le match se passait bien au début et, tout à coup, l'arbitre a sifflé une faute. Un des gars de Daesh lui a dit qu'il ne devait pas siffler parce que c'était haram [péché]. Le pauvre arbitre a demandé comment faire sans sifflet. L'autre lui a répondu de se débrouiller comme il voulait mais sans sifflet. Il a dû arbitrer le reste de la partie à la voix. Un peu plus tard, il y a eu une faute, un croche-patte. L'arbitre a voulu mettre un carton jaune. Mais là encore le type de Daesh est intervenu en disant que l'on ne jouait pas selon les règles de Dieu. Il a dit qu'en cas de faute physique, il fallait appliquer la loi du talion, un croche-patte pour un croche-patte, un coup de poing pour un coup de poing. C'était vraiment bizarre. Après cet épisode, j'ai préféré ne plus emmener les enfants jouer sur ce terrain. J'en ai fait un nouveau un peu plus loin à la sortie de la ville, où l'on risquait moins de tomber sur les joueurs de l'équipe de Daesh.

Avec les filles, rapidement nous avons eu un autre problème : les mariages précoces. Dès l'âge de 14, 15 ou 16 ans, ils voulaient les marier. On s'est servis de l'école pour freiner le mouvement. En fait, on essayait par tous les moyens d'éloigner ces enfants de Daesh.

À Deir ez-Zor et dans toute la région, l'État islamique était peu soutenu par la population. Dès le début, tout le monde les détestait. Personne ne les soutenait, mais tout le monde en avait peur. Dieu merci, les gens savaient à qui ils avaient affaire. Mais au bout d'un moment, ils n'ont plus eu le choix, à cause de la pauvreté, de la faim, à cause des bombardements et des injustices commises par le régime à l'encontre des civils. Peu à peu, les gens ont commencé à rejoindre Daesh pour obtenir des avantages matériels. Certains voyous en ont profité pour rejoindre l'organisation et s'offrir ainsi une protection. Il y a des personnes naïves, des gens ignorants qui se sont fait arnaquer par les discours ou l'argent que ses membres distribuaient. Les armes, la force et les différentes actions spectaculaires de Daesh ont eu aussi un certain impact sur les gens de la région, mais en général, ceux qui étaient suffisamment éduqués, comme les étudiants ou les enseignants, étaient tous opposés à Daesh. Discrètement.

Au bout d'un certain temps, ce n'était plus tenable pour moi. J'étais dans leur collimateur. J'ai reçu des menaces de mort. J'ai dû céder et m'enfuir avec les miens. Après mon départ, certains de mes élèves ont été recrutés. Quelques-uns ont été tués. Ces enfants sont des victimes. On ne peut pas les considérer comme des membres de l'État islamique. J'avais par exemple un écolier qui participait à toutes les fêtes qu'on faisait à la fin de l'année scolaire. Il était joyeux. Il était membre de la chorale des enfants et de l'orchestre. J'ai appris qu'il avait prêté allégeance après mon départ et qu'il était mort quelques mois plus tard.

Ces enfants ne connaissent rien à la vie. Ils se font avoir. Et puis il y a aussi l'argent qui joue un rôle important. À Deir ez-Zor, les gens vivent dans une pauvreté totale. En 2012, le régime contrôlait deux quartiers de la ville et il faisait bombarder l'autre partie, tenue par les rebelles. Déjà à cette époque, il n'y avait plus de travail. Les gens restaient à la maison. Il y avait beaucoup de martyrs, beaucoup de morts, mais pas de travail. Les

gens survivaient grâce aux aides distribuées par les associations. Quand Daesh est arrivé, toutes les associations ont été interdites. Ils ont tout gelé. Tout confisqué. Leur politique était d'appauvrir le peuple. C'est précis, méthodique. Sous Daesh, il devenait impossible de nourrir ta famille si tu ne prêtais pas allégeance. Les habitants de la ville l'ont fait à cause de la pauvreté, parce qu'ils n'avaient plus rien.

Avec les enfants, le processus est encore plus facile. Les petits obéissent. On peut facilement les exploiter, les envoyer avec des ceintures d'explosifs commettre des attentats. Ils sont faciles à contrôler. Ces gamins sont même devenus une cible privilégiée pour l'État islamique. Ils veulent perdurer à travers les enfants, à travers les petits. Ils veulent implanter dans les cerveaux de ces mômes leur idéologie extrémiste. La tuerie. Le meurtre. Lorsqu'ils font du lavage de cerveau sur un enfant, d'abord ils lui disent qu'il doit faire le djihad et qu'il ne doit pas écouter ses parents, que le musulman devrait aller au djihad. Ils construisent un mur entre l'enfant et sa famille. D'ailleurs, il faut bien comprendre leur démarche, parce qu'elle est habile et très dangereuse. Les voitures de la hisba tournent dans la ville. Ils vérifient que les hommes laissent pousser leurs barbes et se rasent les moustaches. Ils vérifient aussi la coupe de cheveux, qui doit être faite d'une manière particulière. Le bout des pantalons doit tomber en haut des chevilles.

Ils contrôlent les gens sans arrêt, alors moi par exemple, je ne sortais plus dans la rue pour ne pas risquer de les croiser et d'être conduit en prison, ou fouetté, ou emmené pour creuser des tranchées et construire des barrages. Les autres parents non plus ne sortaient plus. Alors, qui reste dans la rue ? Les enfants… Ainsi, les recruteurs de Daesh sont en contact direct avec eux. Il n'y a plus ni père ni mère pour faire obstacle. Les femmes et les mères se faisaient aussi souvent contrôler. La burqa. Il fallait même cacher les yeux. Être vêtue entièrement de noir. Même les yeux devaient être cachés. Et l'abaya, le tissu de la burqa, ne devait pas avoir de coutures, car cela aurait pu donner du style, et c'est interdit. Vraiment,

plus personne ne sortait, à part les enfants. Alors, il n'y avait plus qu'à les attirer avec des projections de vidéos de propagande sur grand écran, ou en distribuant des petits livres religieux ou des copies du Coran, ou encore de la nourriture aux plus jeunes.

Pour ma part, j'ai quatre enfants. Dieu merci, j'ai pu les éloigner de Daesh. Mais je ne me suis pas occupé uniquement d'eux. Je n'ai pas accepté de rester à Deir ez-Zor sous les bombardements pour ne m'occuper que de mes enfants. J'ai essayé de les sauver tous. J'en ai aidé peut-être 200. Mon but était les enfants de mon pays. Je voulais contribuer à construire une Syrie stable. Je voulais la liberté et la démocratie, que les gens soient égaux dans ce grand pays qu'est la Syrie, dont l'histoire remonte à des milliers d'années.

Les enfants de la région qui sont tombés aux mains de l'État islamique sont des victimes. Est-ce qu'on veut les voir comme des victimes ou est-ce qu'on veut les voir comme des criminels ? L'idéologie extrémiste de Daesh ne vient pas de Syrie. Elle vient de l'extérieur et n'est pas née dans la région. Cette idéologie nous a été importée par des organisations qui traversent les continents. Pour cette raison, je considère que nos enfants et les habitants de notre région sont des victimes de ce terrorisme. Ils n'ont pas été les initiateurs de cette violence. C'est une nuance considérable. Certains de nos enfants ont rejoint l'État islamique parce qu'ils avaient faim, qu'ils étaient pauvres et dans le besoin. Ils ne l'ont pas rejoint par conviction.

Une partie d'entre eux ont commis le pire et resteront des monstres, mais il ne s'agit que de quelques « loups solitaires ». Ces jeunes qui ne peuvent pas être réadaptés ne représentent pas la majorité. Selon certains, le régime de Bachar al-Assad est tout aussi responsable. Lorsqu'il lâche des prisonniers extrémistes de la prison de Saydnaya, au début de la révolution, c'est lui qui contribue largement à fabriquer Daesh. Ces

enfants, pour une minorité d'entre eux, ne seront peut-être pas réadaptables. Ou peut-être faudra-t-il longtemps pour les réadapter. Mais en général, et je peux dire que j'ai vécu avec ces enfants… ils sont tellement gentils. Plus doux que des petits agneaux. Ce sont des victimes du terrorisme, des victimes de Daesh, des victimes du régime. Ce sont des victimes de la guerre en Syrie.

Moussa et Youssef, les enfants combattants

MOUSSA : Je m'appelle Moussa, j'ai 12 ans.

YOUSSEF : Moi, je m'appelle Youssef, j'ai 9 ans. On est frères. On vit maintenant en Turquie avec notre oncle et notre grand-mère et nos autres oncles. Avant, nous vivions à Deir ez-Zor, mais on a fui à cause de l'État islamique.

Au début, ils étaient gentils avec nous. Ils nous donnaient des sous, des bonbons, des biscuits. Ils nous rendaient des services. Une fois, j'étais à Deir ez-Zor et j'essayais de rentrer dans mon village, à Salhyieh. Ils m'ont emmené en voiture pour me rapprocher du chemin, et on a eu une discussion. On a parlé de tout et de rien. De ma famille, de mon père, de ma maison. De la guerre en Syrie. Ils m'ont demandé si je préférais l'Armée syrienne libre ou l'État islamique. Évidemment, j'ai dit l'État islamique. Ça les a fait rire. Et puis, ils m'ont laissé devant la maison et, quelques jours plus tard, ils m'ont fait porter un fusil pour faire des photos de moi avec une arme.

MOUSSA : La première fois que je les ai vus, c'était sur le rond-point de la zone industrielle, ils tiraient en l'air. Ils ont arrêté un minibus. Ils ont fait sortir le chauffeur et l'ont jeté par terre. Les autres rigolaient. Ils l'ont tué et ils ont pris son minibus. Le lendemain, ils ont exécuté un électricien. Ils l'ont suspendu sur le même rond-point.

YOUSSEF : Moi, au début, j'étais content d'être avec eux. Ils étaient tellement gentils avec nous. Ils nous donnaient plein de petits cadeaux. On les aimait. Ils nous distribuaient par exemple des biscuits ou des petites sommes d'argent en nous disant que cet argent était pour nous. Uniquement pour nous. Ils précisaient bien qu'on ne devait pas le donner à nos parents. Ils disaient qu'on pouvait l'utiliser pour s'acheter des vêtements, ou autre chose. Ce qu'on voulait. Au début aussi, ils nous donnaient de la nourriture pour la maison. Ils distribuaient des aides et de la nourriture pour les pauvres. Ils nous apprenaient les préceptes qu'il faut respecter, comme raccourcir le pantalon, laisser pousser la barbe et les cheveux. Ils nous disaient qu'il ne faut pas fumer.

MOUSSA : Ils nous amenaient au parc pour jouer. C'était à Deir ez-Zor. Ce parc, ils l'avaient aménagé pour leurs enfants. C'était près de leur siège. Le bâtiment était très grand, bien plus grand que notre maison. Ils nous emmenaient le visiter parfois. Juste à côté, ils avaient installé des Chinois. Si un Chinois arrivait avec sa femme et ses enfants, ils les mettaient là. Nous, on jouait dans le parc avec leurs enfants. On leur rendait visite quand on voulait, surtout les jours de congé ou le week-end. Quand ils apprenaient qu'on venait de Salhyieh, ils nous ramenaient jusque chez nous. Ils jouaient avec nous. On ne voyait pas les visages des hommes des forces de sécurité de l'État islamique parce qu'ils portaient des masques, mais on jouait avec leurs enfants.

YOUSSEF : Ils nous ramenaient en voiture, et ils en profitaient pour nous faire un lavage du cerveau, ou pour nous demander des informations. Ils nous demandaient par exemple si on savait où se trouvaient les vendeurs de cigarettes. Quand on leur disait qu'on ne savait pas, ils disaient : « Il ne faut pas mentir. » Ils nous disaient que si on continuait à refuser de parler et à dire qu'on ne savait pas, ils s'en prendraient à nos parents. Ils viendraient pour arrêter nos pères. Ils nous demandaient de leur dire quelles personnes avaient des armes chez elles. Ils obligeaient les gens à

arrêter de fumer, mais eux, ils continuaient à fumer. Parfois, ils nous amenaient à la mosquée, ils nous habillaient en blanc… Lorsqu'ils faisaient leur prière, ils mettaient les fusils devant eux. Ils étaient accompagnés d'un imam, puis la hisba allait chercher tous les enfants pour la prière. Ils nous ramenaient à la mosquée pour nous apprendre comment faire les ablutions. Ils nous le montraient trois fois. Puis c'était à nous de le faire et, si on se trompait, ils nous frappaient.

MOUSSA : Après la prière, ils fermaient la mosquée et ils y rassemblaient les enfants. Ils nous apportaient des fusils. Ils nous apprenaient à nous en servir. Il y a un bouton avec un ressort… Il faut appuyer dessus et tirer le machin. Il y a un bouton qui ouvre tout ça. Et ils nous disaient : « Toi, tu le fais bien. » Puis, les grands nous emmenaient au village, et on s'entraînait à tirer sur des cibles. Celui qui ne réussissait pas, ils le sortaient du groupe. Il y avait aussi les grands qui s'entraînaient à la lutte. Nous, on était plus petits, alors on perdait tout le temps. Ils donnaient des cadeaux aux gagnants. Ils ont même donné des vélos à l'un des garçons qui gagnait toujours contre le chef de notre groupe. Finalement, on s'est pris au jeu. On s'est entraînés fort, et quelques jours plus tard, on a gagné. Et là, ils nous ont juste donné du chocolat. L'un de mes copains a demandé : « Pourquoi vous leur donnez des vélos, et à nous, seulement du chocolat ? » Ils ont répondu : « Parce que eux, ils gagnent tout le temps, si vous gagnez encore, on vous donnera des vélos. »

Avec ces entraînements, on avait le sentiment qu'on allait devenir forts comme eux. On voyait comment ils se battaient, et on voulait devenir comme eux. On allait faire des batailles de pierres sur une grande place. Une fois, un soldat est venu pour nous faire participer à un concours de tir au fusil, et il a donné un cadeau à celui qui a gagné… On avait le sentiment qu'on allait devenir pieux et forts comme eux. On voulait apprendre avec eux les préceptes de l'islam. Leurs enfants s'entraînaient encore plus que nous. Ceux dont les pères étaient membres de l'État

islamique. Dès que le père rentrait, il entraînait son fils aux exercices militaires.

YOUSSEF : Ils nous apprenaient aussi comment utiliser les ceintures d'explosifs. Ils nous montraient comment les déclencher en appuyant sur le bouton rouge, si jamais on était arrêtés en terre de mécréants. Ils m'ont appris ça pendant deux jours. D'abord, ils préparaient une voiture blindée. Ils nous installaient dans la voiture. Ils nous disaient de faire attention de ne pas appuyer sur le bouton rouge. Le bouton vert, c'était pas un problème. On pouvait appuyer sur le bouton vert. Ils nous mettaient en condition d'opération. Ils nous donnaient un fusil et ils mettaient un tirailleur sur la voiture. Puis, ils nous expliquaient comment il faut faire pour l'attentat. Il y avait la voiture avec le tirailleur en haut, qui allait tirer sur les adversaires qui défendaient leur position. Une fois arrivés sur le lieu qu'on nous avait désigné, il fallait se faire exploser. On savait que juste après les soldats de l'État islamique s'approcheraient pas à pas pour attaquer le lieu de l'explosion. D'abord ils faisaient venir une première vague d'enfants pour attaquer après l'explosion. Les plus âgés n'arrivaient qu'en dernier.

MOUSSA : Moi, j'étais arrivé à un stade assez avancé, parce qu'ils m'ont montré le lieu où je devais me faire exploser. Ils m'ont dit qu'ils allaient donner une somme d'argent à mes parents, que je les retrouverais à la porte du paradis. Ils disaient : « Dieu acceptera ton martyre et tu iras au paradis… Là, tu retrouveras tes parents et tu auras tout ce que tu veux… » Ils me racontaient que j'irais directement au paradis, mais moi je leur disais que je ne voulais pas le faire. Alors ils m'ont obligé. Ils m'ont forcé à monter dans la voiture. J'ai redit non. Ils m'ont dit si, qu'il le fallait. Ils m'ont dit : « C'est pour ton bien. C'est pour que tu ailles au paradis. » Ils m'ont mis la ceinture d'explosifs, un masque sur la tête. Ils ont préparé la voiture avec le tirailleur en haut, pour que les autres puissent attaquer derrière nous. J'ai refusé d'y aller. Ils ne m'ont pas forcé. Mais ils voulaient

nous convaincre. Il y avait un combattant étranger à côté pour conduire la voiture. Ils m'ont dit que je devais y aller, mais moi je ne voulais pas… Ils nous disaient qu'on aurait même de l'argent pour se faire exploser, et qu'après, au paradis, on aurait des jouets, des voitures et des ordinateurs. Tout ce qu'on veut. Mais moi je ne voulais pas. Je ne voulais pas.

YOUSSEF : Ils disaient aussi : « Tu rencontreras tes parents au paradis. Tout ce que tu veux, Dieu te le donnera… » Awad, le fils d'Ahmed, s'est fait exploser comme ça. Il y avait aussi un gars de Deir ez-Zor que je connaissais, un copain, il s'est fait exploser aussi. Il était encore très jeune, à peine 14 ans. C'était mon ami, à l'époque où la ville était toujours contrôlée par l'ASL. Il y avait encore l'école. On était dans la même classe. Son petit frère était mon copain. Il est encore actuellement dans les rangs de Daesh.

MOUSSA : Avec mon frère, on se parlait parfois. On se racontait ce qui nous était arrivé. Moi je disais que je les détestais, depuis le jour où j'ai vu la première exécution de jeunes. Ils avaient arrêté des jeunes de 16 ou 17 ans. Ils les avaient torturés.

YOUSSEF : Je lui racontais comment ils m'avaient fait monter avec eux dans leurs pick-up. Et lui me disait de ne pas y aller. Il me disait qu'on risquait d'être attaqués, que notre maman s'inquiétait pour moi.

MOUSSA : Je les détestais de plus en plus à cause de ces exécutions. J'ai même fini par arrêter d'aller à la mosquée. Mes copains me demandaient pourquoi je ne venais plus aux cours. Ils essayaient de me manipuler en me disant que l'État islamique était super. Que tout ce qu'on nous enseignait était formidable, et qu'un jour je pourrais me faire exploser et aller au paradis. Tous les jours, ils me répétaient la même chose. J'ai fini par retourner à la mosquée, alors l'imam m'a demandé pourquoi je ne venais plus depuis un mois. Je lui ai dit que j'étais malade.

Un jour, ma mère est partie à Salhyieh faire des courses. Un membre de l'État islamique qui me connaît est venu frapper à la porte, et il m'a demandé de me préparer pour partir avec lui. Je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit que j'avais promis de prêter allégeance, et que c'était le moment de le faire. On m'a emmené en voiture jusqu'à Mayadin, puis on m'a envoyé à Raqqa. J'ai essayé de fuir, mais ils m'ont rattrapé. J'ai dit que je voulais retourner chez mes parents. Ils m'ont dit que ce n'était pas possible. J'ai pleuré, mais ils n'ont rien voulu savoir. Plus tard, j'ai été transféré à Tabqa dans un camp d'entraînement. J'y suis resté six ou sept mois. C'était un endroit secret, juste pour les enfants. Même les avions ne pouvaient pas le repérer. C'était secret. Ils nous apprenaient le Coran.

Il y avait un tableau et on avait des cahiers. On allait en classe. On n'avait pas le droit de rire. Si quelqu'un riait, il était fouetté. On avait des cours à partir de la fin de l'après-midi jusqu'au soir. En fait, le matin, ils nous réveillaient pour la prière du lever du jour et les exercices physiques. Ils nous réveillaient en nous arrosant avec de l'eau. On prenait le petit déjeuner, du thé, du pain et du fromage. Ensuite, c'était les exercices physiques, et puis une première série de cours. Après on faisait une petite sieste. Dans l'après-midi, on avait des cours de natation pour ceux qui ne savaient pas nager, puis on courait. Il y avait un combattant étranger avec un haut-parleur qui dirigeait l'entraînement. On tournait autour d'une grande cour, puis on faisait la prière. Ils nous entraînaient aussi au démontage des armes. Ils nous donnaient une petite bassine remplie d'essence pour nettoyer les parties du fusil après démontage. On nettoyait toutes les pièces puis on les laissait sécher au soleil. Ensuite, ils nous donnaient des sous pour aller chercher la bouffe dans les magasins. Ensuite, on rentrait et on dormait, jusqu'au moment de la prière du lever du jour. Mon moment préféré, c'était la natation. Ou alors, le moment de se coucher. Je pouvais être un peu seul et pleurer. Sinon ils étaient tout le temps derrière moi à me dire : « Fais ceci, fais cela. Pour tes parents tu dois faire ce qu'on te dit. »

Une fois par semaine, j'étais affecté à un check-point à Khsham. Ils m'ont donné un fusil mais sans munitions. Ils m'ont dit que c'était un fusil pour quelqu'un de plus grand. Il fallait que je le porte à l'horizontale. Ils ont garé les voitures en sens opposé à la circulation. Avec mon fusil sur l'épaule, je faisais signe aux voitures de s'arrêter au bord de la route. Je leur demandais les pièces d'identité. Mais moi, je ne sais pas lire. On m'a dit de regarder juste la photo, et puis de les laisser partir. Parfois ils arrêtaient des gens. Une fois, ils ont pris une femme et ils l'ont fouettée. Ils ont fait venir une femme pour le faire. Ça ne pouvait pas être un homme qui la fouette. Moi, j'arrêtais les voitures qu'on soupçonnait d'être des voitures piégées. Je faisais descendre le chauffeur, puis j'inspectais la voiture avec le miroir au bout d'une tige de métal, et s'il n'y avait rien, je le laissais partir. Ils arrêtaient des bus. Ils fouillaient tout le monde. Si on pouvait apercevoir ne serait-ce que le petit doigt d'une femme, ils la prenaient dans une chambre noire pour la fouetter. Si on trouvait des cigarettes sur quelqu'un, ils prenaient ces cigarettes, faisaient fouetter la personne, et plus tard, ils se fumaient le paquet entre eux… Moi je n'ai frappé personne. Quand on voulait m'obliger à taper des gens, je refusais, je disais que je ne voulais pas avoir ce péché sur la conscience, d'avoir frappé un innocent. Ils me disaient que si je ne le faisais pas, il valait mieux que je parte. Je répondais que je voulais bien partir. Et tous les jours, ils m'ouvraient les portes de cellules pour frapper les prisonniers. Tous les jours, je refusais. Ce qui était difficile surtout, c'est que je ne savais pas où étaient mes parents et eux non plus. J'étais comme enlevé, personne ne savait où j'étais. J'avais un habit pakistanais et le masque, ils me disaient : « On va t'acheter des habits, mais ne va pas chez tes parents mécréants. »

Ma mère avait commencé à me chercher partout. Elle était très inquiète et demandait à tout le monde où j'étais. Comme beaucoup de gens de ma famille, elle pensait que j'étais mort. Moi, je n'en savais rien. Je

pleurais tout le temps, ils me disaient que je n'avais pas le droit d'aller voir mes parents avant d'être grand. Ils me disaient de faire d'abord mon chemin dans le djihad. Seulement après, je pourrais les voir. Mais d'abord, il fallait que je fasse mon éducation ici, que j'apprenne le Coran par cœur. Ils me disaient que je pourrais voir mes parents quand j'aurais 30 ou 40 ans. Il ne fallait plus que je les voie tant que j'étais enfant, parce qu'ils n'avaient pas su m'élever. Je ne connaissais rien au Coran. Je devais rester ici… J'ai prêté allégeance assez vite, mais plus tard j'ai commencé à pleurer et je voulais rentrer à la maison. Mais ils ne m'ont pas laissé partir.

Dans le camp, il devait y avoir entre 100 et 200 enfants. Il y avait des Pakistanais, des Chinois, des Belges et des Yéménites. Il y avait aussi des Irakiens, ils étaient les plus nombreux. La plupart de ces enfants avaient entre 6 et 10 ans.

YOUSSEF : Moi, j'étais toujours à Deir ez-Zor. Je me sentais jeune, mais eux me disaient que j'étais assez grand pour prêter allégeance.

MOUSSA : Au camp, ils me disaient que j'avais 14 ans, alors que j'avais juste 8 ans et demi. Avant mon départ, ma mère me disait que j'étais toujours petit et qu'elle n'aimait pas l'État islamique. Elle me disait : « Tu verras ce qu'ils feront de toi, ce sont des menteurs, ils veulent te laver le cerveau. » Ils prenaient les enfants de force aux parents. Quand un père venait réclamer son fils, ils lui disaient qu'il devait lui aussi rejoindre l'État islamique. Ils lui demandaient combien de coups de fouet il pensait mériter. Il avait le choix entre quarante ou cinquante coups de fouet. Évidemment, il choisissait quarante. Ensuite on lui disait : « Si tu reviens, tu vas voir ce qu'il va t'arriver. » Alors, il ne revenait pas.

YOUSSEF : Un jour, on est venus mais il n'y avait pas cours. Ils nous ont dit qu'on allait assister à une punition, celle d'un voleur. Et ils l'ont tué, lui et son frère.

MOUSSA : Ils les attachaient mains derrière le dos. Ils leur mettaient un masque. Ils baissaient leur vêtement sur les épaules. Ils étaient bien sûr anesthésiés pour éviter qu'ils résistent. Et là, le gros bourreau arrivait avec son sabre. Il marchait. Il criait : « Dieu est grand ! » Et il lui coupait la tête. Ou alors il prenait un couteau. Il le prenait par les cheveux et le forçait à baisser la tête.

YOUSSEF : Ensuite il disait : « Au nom de l'État islamique ! » Et il lui coupait la tête.

MOUSSA : Alors le corps se mettait à trembler. Les jambes, les mains, les pieds… Après les exécutions, souvent ils donnaient des coups dans la tête avec leurs pieds, comme dans un ballon. Ils faisaient ça à beaucoup de monde. Ils avaient une voiture. Ils faisaient des tas avec toutes ces têtes, et puis ils les balançaient dans la voiture.

YOUSSEF : Ils faisaient venir parfois un cheval, pour les exécutions par pendaison. Ils l'attachaient au cou du condamné, frappaient le cheval qui s'élançait alors en tirant derrière lui le condamné. Certains jours, ils mettaient un de leurs chants religieux, ils habillaient le condamné en orange, l'attachaient à un char qui fonçait ensuite sur l'asphalte. La tête du condamné s'écrasait sur le sol, puis ils criaient : « Dieu est grand ! » et ils tiraient en l'air. Quand ils coupaient les têtes, ils ne nettoyaient pas le sang. Ils disaient que c'était le sang d'un mécréant.

Une fois, ils étaient en train de tuer un homme au moment où une femme est passée avec son enfant, un petit de 5 ans. L'homme était à terre, un flingue sur sa nuque. Ils l'ont exécuté d'une balle, mais le sang a giclé sur le visage du petit. Ils mettaient des snipers sur les toits pour s'assurer que personne n'allait les attaquer pendant les exécutions. Si quelqu'un essayait de faire quelque chose, ils le descendaient tout de suite.

MOUSSA : Une fois, ils ont coupé une tête à la tronçonneuse.

YOUSSEF : C'était difficile de voir ça. Je jure, j'ai tout vu de mes propres yeux… Maintenant, je suis angoissé. Quand mes parents me font à manger, je n'ai plus d'appétit. J'ai tout le temps la nausée. Je ne supporte pas de voir ça. Ça me donne des cauchemars.

MOUSSA : On avait peur. On tremblait. On ne pouvait pas dormir, sinon on faisait des cauchemars. Ils nous disaient : « De quoi vous avez peur ? On vous protège. Vous êtes des croyants, ou des mécréants dont il faut couper la tête ? » On répondait qu'on était des croyants. « Alors taisez-vous tous », disaient-ils. Au bout d'un moment, je n'en pouvais plus. Je voulais partir du camp pour mineurs. J'étais trop malheureux. J'ai emprunté un peu de sous à mes copains. Je leur ai dit que c'était juste pour pouvoir voyager jusqu'à Deir ez-Zor. Il y avait un gars qui ne m'aimait pas, il a dit aux copains de ne rien me donner, alors ils ne m'ont rien donné, mais lorsque j'ai été sur le point de partir, ils ont eu des regrets, et ils m'ont donné ce qu'ils pouvaient. Ils ont pleuré au moment des adieux. Ils savaient. Je suis arrivé à la gare routière, j'ai pris un minibus. Je n'avais pas assez de sous, mais le conducteur m'a laissé passer et m'a déposé à un rond-point. Après, un combattant de l'État islamique m'a demandé où j'allais, je lui ai dit que j'allais à Hamidiyeh, alors il m'a emmené avec lui, puis une autre voiture m'a emmené où je voulais. J'ai frappé à la porte de ma mère. Personne ne m'a répondu. Je suis allé chez ma sœur, elle m'a dit : « Mais où tu étais ? Ta mère te cherche partout. » Je leur ai dit que j'avais prêté allégeance à l'État islamique. On m'a dit d'aller au village. Là-bas, j'ai retrouvé ma mère, qui s'est mise à pleurer. Elle m'a demandé où j'étais pendant tout ce temps. Elle avait eu très peur pour moi. J'ai dit qu'ils m'avaient forcé. Mon frère est parti en Turquie avant moi, puis je suis parti avec mon oncle.

YOUSSEF : Quand je suis arrivé en Turquie, j'ai demandé à ma tante : « Est-ce vrai que celui qui se fait exploser, il rentre au paradis ? » Elle m'a dit : « Non ! Qui t'a dit ça ? » Je lui ai dit qu'ils nous l'avaient enseigné. Elle nous a dit aussi que c'était un péché de se faire exploser. Celui qui fait ce genre de chose, il va tout droit en enfer. Le martyr, c'est celui qui meurt sur le champ de bataille. Un point c'est tout. Ce n'est pas celui qui se fait exploser. Pas du tout.

MOUSSA : Ça a pris un peu de temps, mais ici j'ai compris que l'État islamique nous mentait. Et petit à petit, j'ai commencé à les détester.

Souhayb Dehri, l'oncle sauveur

Je suis l'oncle de Moussa et de Youssef. Je les ai sauvés des griffes de ces chiens de Daesh.

Avant la guerre en Syrie, j'étais un ouvrier normal. Je voyageais d'une province à l'autre pour le travail. De temps en temps, j'allais en Arabie saoudite, quand il y avait du boulot sur des chantiers. Les dernières années avant le conflit, j'y étais assez souvent.

Quand les événements ont commencé, je suis rentré à Deir ez-Zor. Le peuple voulait connaître la liberté et réclamait le départ de Bachar al-Assad. Non seulement on n'a pas eu la liberté, mais en plus nous avons eu ces fous de l'État islamique à la place. Alors très vite, on a quitté Deir ez-Zor.

Aujourd'hui, je suis un combattant actif. Je suis engagé dans la guerre du Nord, avec l'Armée syrienne libre. Je combats Daesh.

Le père de Moussa et de Youssef ne prend pas soin d'eux. Il ne s'en occupe pas. Il ne l'a quasiment jamais fait. Alors, depuis qu'ils sont gamins, ils sont souvent fourrés chez moi. Ce sont mes neveux après tout. Il faut bien que quelqu'un les protège. Mais lorsque Daesh a pris le pouvoir à Deir ez-Zor, j'ai quitté la ville, avec ma mère, ma femme et mes enfants. Moussa et Youssef étaient là-bas avec leur mère pendant presque deux ans.

Un jour, quelqu'un est venu me voir pour me raconter ce qui se passait là-bas. Il m'a expliqué que les hommes de Daesh les emmenaient dans leurs mosquées pour leur donner des cours de shariah. On était au

tout début. À ce moment-là, on n'avait pas encore entendu parler des intentions de Daesh de former une génération entière d'enfants combattants et d'enfants tueurs.

Assez rapidement, j'ai compris ce qu'ils voulaient faire avec les deux petits. Ils étaient en train de leur faire entrer dans la tête un tas d'idées affreuses. Ils voulaient se servir d'eux. Ils voulaient les envoyer tuer les soldats de l'Armée syrienne libre, ou se faire exploser. Des choses de ce genre. Ce ne sont que des enfants, quoi ! Ils les attiraient en leur offrant de l'argent. Des mômes comme eux ! C'était inévitable qu'ils finissent par les attirer avec leur pognon.

Je ne me suis pas posé de questions. J'ai fait ce qu'il fallait pour les ramener avec nous en Turquie. Ici, j'espère qu'ils vont pouvoir oublier toutes les mauvaises choses que Daesh leur a mises dans la tête.

Ce n'est pas évident. Il y a un long chemin à parcourir. Le petit est plus docile. Il retourne à l'école. Il y va tous les jours. Il ne rate jamais une leçon. Avec lui, on est à peu près tranquilles. Le plus grand est encore très secoué. C'est un gamin perturbé, agité. Il fait l'école buissonnière dès qu'il en a l'occasion, c'est-à-dire presque tous les jours. Je crois qu'il fait des cauchemars. Très souvent, on le retrouve dans les rues ou sur les ronds-points, occupé à essayer de vendre des savons ou autres bêtises de ce genre pour se faire un peu d'argent. On a beau lui parler, le disputer, il repart toujours.

Daesh fait la même chose avec des milliers d'enfants de Deir ez-Zor, de Boukamal, à la frontière avec l'Irak, de Raqqa. Ils sont très nombreux à se servir des enfants. Ils les forment spécialement pour aller se faire tuer au combat. Ils prennent des enfants de 4, 5 ou 7 ans. Ils les entraînent à devenir des tueurs. Ils leur expliquent que c'est le seul moyen pour eux de se faire pardonner tous leurs péchés. C'est tellement plus facile avec des gamins. Ce serait beaucoup plus difficile d'arriver au même résultat avec

des hommes de 20, 25 ou 30 ans, parce qu'à cet âge on est conscient de ce que l'on fait. Les enfants ne le sont pas. Ils n'ont pas le même recul.

En tant que membre de l'Armée syrienne libre, j'ai eu à combattre ce genre de gamins. Ils recrutent des enfants, parfois dès l'âge de 1 an, jusqu'à 17 ans, pour les former à se faire exploser parmi nous. Alors quand on les croise, on les tue… On les tue. Quand on fait prisonnier l'un d'entre eux, on l'épargne bien sûr. Nous ne sommes pas Daesh. Nous n'avons pas les mêmes méthodes. Quand on capture certains de ces petits, on leur parle. On essaie de les rééduquer. On essaie de leur faire voir d'autres choses, pour qu'ils oublient ce que ces monstres ont voulu leur inculquer. On fait tout un travail pour leur montrer que les autres ont tort.

À Deir ez-Zor, je connais quelques-uns de ces enfants. Ils habitent en ville. Leurs pères se sont fait tuer pour Daesh. Maintenant, c'est leur tour. Ils prennent les fils, et ils leur expliquent qu'ils ont le devoir de venger leurs pères. Si je me retrouve un jour sur la ligne de front avec mon arme face à l'un de ces enfants armé lui aussi, je le tue. Sinon c'est lui qui va me tuer. Il n'a qu'une seule idée en tête : me tuer. Donc, je le tue avant qu'il ne me tue.

Un jour, sur la ligne de front, nous avons capturé un jeune de 16 ans, on l'a mis en prison. Il voulait se faire exploser, mais la voiture est tombée en panne. Il est descendu les mains en l'air. On l'a capturé. Il est resté environ deux mois et demi. Après cela, un de nos hommes s'est fait prendre par Daesh, donc on a été obligés de faire un échange. On n'a pas eu le temps de changer grand-chose en lui.

L'avenir des enfants de Daesh est très simple. Ils vont tuer tout le monde. Ils vont tuer l'avenir. Ce sont des enfants sans éducation, sans rien. Ils leur ont implanté cette idée en tête depuis qu'ils ont l'âge de

6 ans ou moins. Attendez un peu que ces petits atteignent leurs 18 ans. Et là, c'est bon… Ils seront capables de tout. De n'importe quoi ! Se faire exploser. Aller dans d'autres pays. Rien ne leur sera impossible. Ils sont déjà capables de tuer leur frère ou leur sœur. Si l'un d'entre eux voit sa sœur sortir sans se couvrir correctement les cheveux, il la tue.

Et ceux qui les ont formés à toutes ces horreurs ont bien l'intention de les envoyer dans les pays occidentaux, ou en Turquie, ou encore dans les pays arabes. Il n'y a que l'Iran qui sera épargné. Ils ne touchent pas à l'Iran parce que ce sont des chiites. Mais par contre, pour tout autre pays arabe : « Vas-y, fais-toi exploser. »

Mes deux neveux ont toujours en eux un peu de l'influence de Daesh. Mais j'ai fait un long travail avec eux. Maintenant, ils connaissent la vérité. Ils savent ce que je fais. Ils savent que je vais à Alep pour tuer Daesh. Ils ont vu les personnes qui se sont retrouvées sans abri à cause de Daesh. Ils ont vu tous ces gens se faire égorger… Ils voient les vidéos de Daesh. Nos voisins à Deir ez-Zor ont été tués par Daesh. C'était des pauvres gens qui n'avaient même jamais porté une arme pour combattre Daesh. Ils n'avaient rien fait. Ils les ont tués. Alors, Dieu merci, mes petits sont au courant de tout ça.

Ceux qui décident de fuir l'État islamique ont une chance de s'en sortir et d'oublier. Ceux qui gagnent la Turquie ou d'autres pays ont accès à d'autres informations. Une fois dehors, ils voient plein de choses. Leurs parents leur montrent par exemple la télé, YouTube, les programmes télévisés, les portables. Ils voient alors que Daesh est en train de se faire bombarder. Ils peuvent voir tous les mensonges qu'on leur a mis dans la tête. Ils peuvent comprendre que la propagande de Daesh n'a rien de réel. À Deir ez-Zor, il n'y a rien, ni portable ni YouTube.

Moussa et Youssef sont comme mes enfants. Je prends le temps qu'il faut pour leur montrer le vrai visage de Daesh. Un jour, je leur montre

que Daesh a tué un innocent. Le lendemain, je leur démontre que l'État islamique a propagé la famine en Syrie pour affaiblir ses adversaires. Et surtout, je leur explique en détail que ce n'est pas conforme à l'islam. Toutes ces méthodes, toutes ces pratiques sont en réalité des interdits. Je fais comme à l'école. Je reprends tout à zéro, et je leur explique.

Ils ne peuvent pas tout oublier du jour au lendemain. Ils continuent d'être habités par ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils ont fait. Moussa a dû porter une ceinture d'explosifs. Il devait se faire exploser, au milieu des « traîtres », comme ils disent. Et leur cerveau est encore bourré de ce genre de chose. Ils ont plein de questions. Plein de certitudes. Plein d'erreurs. Leurs idées sont encore parfois bien obscures. Je dois tout savoir pour préparer mes réponses, et les aider à y voir clair à nouveau.

De nos jours, on élève nos enfants avec l'espoir de les voir devenir par exemple médecins ou ingénieurs. On les éduque dans cette perspective. Daesh les élève pour qu'ils se fassent exploser… Pour que cet enfant grandisse et forme d'autres enfants à devenir comme lui.

L'État islamique met en ligne de nombreuses vidéos où l'on voit des enfants armés qui exécutent des adultes. Ils mettent en scène ces petits qui ont 4 ou 5 ans pour tuer de jeunes prisonniers. C'est une façon d'humilier un peu plus encore les victimes et un moyen de terroriser la population. Ces petits représentent la génération d'après Daesh. Après la chute de l'organisation actuelle, ils vont en quelque sorte bâtir à leur tour un nouvel État islamique. Si Daesh est vaincu, si l'organisation s'écroule et arrête d'exister, ils auront laissé une empreinte. Si l'organisation a une deuxième génération pour prendre le relais, alors ils reviendront… Ils reviendront. Pour contrer cette nouvelle génération, il faudrait… Le problème, c'est que c'est trop tard…

C'est difficile. Ça fait plus de quatre ans que Daesh est implanté chez nous. Quatre ans que nos villes, Deir ez-Zor, Raqqa et Boukamal, sont toujours sous le contrôle de fous furieux. S'ils n'étaient restés que cinq ou

six mois, ils n'auraient pas eu le temps de mettre en place leurs plans d'action. Mais ils sont restés plus de quatre ans à Raqqa, à Deir ez-Zor, dans les villes et les campagnes, et dans beaucoup d'autres endroits. Avec ces enfants… Quand on éduque les enfants…

Aujourd'hui, si Daesh meurt, c'est comme s'ils venaient de naître. C'est connu. Il faut regarder la réalité en face. C'est la génération des enfants. Ça ne va pas s'arrêter… Tant qu'il y aura des enfants à Raqqa et à Deir ez-Zor… Tant que Daesh sera là, le pire est à craindre… Ça fait plus de quatre ans qu'ils sont là. Encore deux ans à ce rythme, et les enfants de Daesh en Syrie vont devenir une menace pour le monde entier. Et c'est ce qui va arriver. On le sait tous. C'est connu. On n'en a pas encore fini avec Daesh.

En tant que père et en tant qu'homme, j'ai beaucoup de rancœur envers Daesh. J'ai de la haine. Ce qu'ils ont fait à tous ces petits… c'est un crime inconcevable. Alors je suis prêt à les combattre. Moi et les miens. Si je meurs, mes enfants vont prendre le relais et combattre Daesh eux aussi. Si je dois mourir, je leur laisserai un message en guise de testament qui dira : « Si un enfant de votre entourage a un père membre de Daesh, il faut vous méfier de lui. Il faut même se débarrasser de lui, parce qu'il va devenir comme son père. Peut-être même pire. » Cette génération et ces gamins sont perdus pour toujours. Il ne reste plus d'écoles. Plus de livres non plus… Daesh s'est servi de ces enfants pour le combat, pour la guerre. Ils se sont introduits jusque dans leurs têtes et dans leurs pensées… Cette génération est foutue. Elle est perdue…

Abou Ahmad, combattant forcé

Je m'appelle Ahmad. Je viens de Raqqa. J'ai 26 ans. Aujourd'hui, je suis réfugié en Turquie. J'ai pu me refaire une situation en montant un commerce. Je ne veux pas dire où je vis. Je ne veux pas prendre le risque d'être reconnu. Très peu de gens connaissent mon passé. Je fais tout pour oublier. Je veux effacer de ma mémoire ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu. Les horreurs. Les violences.

J'ai combattu dans les rangs du Front al-Nosra. Puis, j'ai été forcé de combattre pour Daesh. Une fois que les hommes de l'État islamique ont pris les villes et remporté les derniers combats contre les autres factions armées, ils ont forcé tous les combattants à « se repentir ». C'était le seul moyen si on voulait continuer de vivre dans les zones tenues par l'État islamique. On avait le choix : soit on prêtait allégeance et on combattait pour eux, soit on reprenait la vie civile. Avec d'autres, j'ai choisi sous la menace de rejoindre les rangs armés de Daesh. J'ai combattu à Kobané avec eux pendant deux mois. Chaque bataille est différente. Il n'y en a pas deux semblables. Parfois tu perds, parfois tu gagnes. Dans chaque bataille, on a des moments de faiblesse. Tout dépend des conditions. On perd certaines batailles en dix jours, d'autres en quelques heures. La plupart du temps, c'est à cause du manque de munitions et de la mauvaise stratégie militaire, ou encore des imprévus sur le terrain. Ce sont des choses qui arrivent tout le temps.

En première ligne, j'ai vu beaucoup d'enfants. La vie est dure pour tout le monde au combat. La mort peut vous toucher à chaque instant.

Mais il faut bien dire que ces gamins appartenaient à des sections extrêmement dures. Les affrontements étaient très violents. Ils avaient 8, 10 ou 12 ans et ils passaient leur temps en première ligne à combattre. On n'imagine pas à quel point la vie peut être difficile sur le front.

Je me rappelle une fois où nous avons passé trois jours sans aucune nourriture. On était vingt-cinq combattants. On avait été envoyés pour rejoindre une position. À tout ce qu'on était, on a dû tenir tout ce temps en se partageant 50 ou 60 litres d'eau. Nous n'avions rien à manger. C'était en plein été. Il faisait une chaleur écrasante. C'était très dur de supporter le manque d'eau. On avait soif. La gorge, les lèvres nous faisaient mal tellement elles étaient sèches. Et il fallait tenir malgré tout, faire des efforts physiques, se battre, courir. Certains adultes ont perdu le contrôle d'eux-mêmes. Ils ont eu des hallucinations. Ils ont commencé à délirer, à crier.

Que dire alors de ce qu'ont subi les enfants dans des conditions pareilles ? Tu dois résister, d'accord. Mais normalement, tu ne dois manquer de rien : ni armes, ni nourriture, ni eau. Mais les chefs ne se souciaient pas beaucoup de nous. Tout le monde se fichait bien de ce qui pouvait nous arriver sur le front.

Je me souviens d'une fois à Kobané, on était acculés, cernés de tous les côtés. On a demandé de l'aide au commandement militaire qui tournait en permanence entre les différents fronts pour donner les instructions. On a dit qu'on avait besoin de munitions supplémentaires et d'approvisionnement, parce qu'on n'avait plus les moyens d'avancer. Le commandement nous a fait des promesses, mais c'était des mensonges. Ils nous ont dit à plusieurs reprises : « Patientez. Tenez bon, les gars ! L'aide va arriver. » Rien n'est jamais arrivé. Un peu plus tard, nous avons réussi à sortir de l'impasse dans laquelle on était grâce à une partie des nôtres qui se sont sacrifiés. C'est grâce à eux, et uniquement grâce à eux, que nous avons pu survivre. Une fois qu'on a été hors de danger, on a découvert la

vérité. On a appris par l'intermédiaire de certains de nos camarades que l'ordre avait été donné de ne pas nous envoyer de munitions. Ils n'avaient pas jugé nécessaire de prendre des risques pour nous.

J'ai vu parfois des mômes de 8 ou 10 ans qui ne pouvaient pas supporter les conditions de vie. Parfois, ils n'arrivaient pas non plus à encaisser la violence des offensives que l'on était en train de mener. Certains d'entre eux, pas tous évidemment, disaient alors qu'ils voulaient rentrer chez eux, dans leur famille retrouver leur maman, en plein milieu des combats. Ils craquaient complètement à cause de l'horreur de ce qu'ils voyaient. Ils nous disaient : « Il faut que je retourne chez moi. » Ce genre de choses arrivait de temps en temps.

Ce qui m'a le plus affecté dans tout ce que j'ai vu, ce sont les enfants qui se faisaient blesser, que ce soit par des tirs, par des éclats d'obus ou autre… et personne ne cherchait à les soigner. Certains combattants, dont des enfants, avaient parfois des blessures légères, par exemple une balle dans le pied… Ces blessures étaient vraiment bénignes, mais ils mouraient quand même à cause de l'absence de soins. Ceux qui mouraient de ce genre de négligence étaient pour la plupart des enfants. Leur corps est plus fragile que le nôtre. Ils ne peuvent pas encaisser la même chose que nous.

J'en ai vu certains, âgés de 10 ou 11 ans, qui ont mené des attentats suicides lors de la bataille de Kobané. J'en ai vu ailleurs aussi. En tant que chef sur le terrain, j'étais tout le temps envoyé au front. Sur la période où j'ai combattu pour Daesh, j'ai passé 80 % de mon temps à Kobané. Et dans la plupart des batailles, des enfants étaient présents partout : sur le front, à l'arrière, ou dans l'assistance médicale. À chaque type de poste, il y avait des enfants. Leur affectation dépendait du commandant.

J'ai enterré beaucoup de proches qui sont morts dans les bombardements ou dans les combats, des frères, des cousins, des amis intimes. Il y a eu aussi quelques enfants parmi eux. J'en ai enterré trois ou quatre, si ma mémoire est bonne. Je me souviens surtout de ce petit à Kobané. Il devait avoir dans les 12 ans. Je connaissais très bien sa famille. On venait du même quartier. On était assez proches. Je n'étais pas à ses côtés quand il a été tué, mais j'ai entendu qu'ils cherchaient quelqu'un pour identifier des corps. Ils parlaient d'un certain Abou Moaz. Ils cherchaient quelqu'un qui le connaissait pour confirmer son identité. Il était parti de chez ses parents sans prévenir. Par la suite, il leur avait envoyé un message : « J'ai rejoint Kobané, prévenez ma famille. » Il faisait partie de ceux qui sont allés se battre à Kobané de leur plein gré. Je suis allé l'identifier et, oui, c'était bien lui… C'était juste un enfant… Mort loin de sa famille. Un enfant ! Un enfant dans tous les sens du terme : un enfant par son âge, un enfant par sa taille, par tous ses comportements. C'est juste un enfant. Que peut-on dire ? Je lui ai juste creusé une tombe.

Certains enfants de ma propre famille ont été embrigadés dans les rangs de Daesh. C'est très dur d'en parler en détail. Si je le fais, ils risquent d'être repérés et cela les mettrait en danger. Et puis en parler, c'est me rappeler. Et je donnerais tout pour oublier. Selon la shariah islamique et selon toute logique, la place d'un enfant n'est pas au combat. Ce n'est pas normal qu'il se retrouve en première ligne. Le critère pour définir l'enfance, c'est la conscience. On n'est pas vraiment conscient avant 17 ou 18 ans. Un enfant, ça veut dire un être mineur, un être inconscient. Dans la shariah islamique, le mineur, comme toute personne non consciente, n'est pas censé se trouver sur la ligne de front ni à l'arrière. C'est interdit par la shariah.

Il y avait pourtant beaucoup de choses organisées et pensées spécialement pour les plus jeunes. Il y avait par exemple une section particulière, un bataillon spécial qui s'appelait… J'ai oublié le nom. Je

crois que c'était : l'« armée du Califat ». Elle comprenait 90 % d'adolescents âgés de 15 à 20 ans maximum. Ces jeunes hommes présentaient des qualités qui faisaient qu'on les plaçait en première ligne. Ils avaient une bonne constitution, un corps de sportifs, une bonne santé. Il fallait aussi qu'ils soient célibataires. C'était le type de profil recherché. Ceux-là étaient systématiquement envoyés en première ligne.

En plus des enfants arabes, il y avait aussi les enfants « immigrés » de toutes les nationalités. On trouvait des Américains, des Français, des Allemands… Il y avait aussi des Syriens venus des quatre coins du pays. Ces jeunes étrangers étaient aussi partout : en première ligne, comme à l'arrière. Je ne me rappelle pas exactement l'âge du plus jeune combattant que j'aie croisé, mais il devait avoir à peine 8 ans. Très honnêtement, lorsque tu te retrouves en plein milieu de la bataille, comme à Kobané, sous les tirs, tu te préoccupes seulement d'essayer de rester en vie. Tu évites de te faire tuer, ou de te faire gravement blesser et de te retrouver handicapé pour le restant de tes jours. Tu veux revenir sain et sauf. Dans ce genre de situation, quand ça tire de partout, on ne se préoccupe pas de savoir pourquoi il y a des enfants autour de nous en pleine bataille. D'ailleurs, certains enfants sont bien plus excités par le combat que les adultes. Par exemple, cet enfant de 8 ans que j'ai vu, il était originaire d'Asie centrale, du Tadjikistan. Il avait été conduit en première ligne par son propre père. Et il était très content d'être là.

La plupart des enfants avaient reçu une formation et un entraînement spécial, en passant par plusieurs camps. Certains sur la ligne de front à Kobané m'ont raconté leur parcours. Au début, on les avait envoyés dans un premier camp dit « d'examen minutieux ». Là, on évaluait leur condition générale. Ils observaient leur capacité à attendre et à être patients, leur endurance. Ça pouvait se faire n'importe où, dans un appartement par exemple. Ils devaient y rester de vingt à vingt-cinq jours. Ils ne faisaient rien de particulier. Ils mangeaient, buvaient, dormaient.

Bien sûr, ils étaient tenus de respecter les obligations religieuses, comme les prières, mais à part cela, ils ne faisaient rien de particulier. Il y a un point à préciser, concernant ce test de patience. Si un enfant refusait de rester, il était jeté en prison jusqu'à la fin de la période d'entraînement prévue. Il était relâché par la suite, mais il devait passer un long moment au fond d'une cellule en prison.

Après le camp d'examen minutieux venait le temps du camp dit « chaari ». On leur y enseignait la science islamique pendant près d'un mois. Puis venait le camp d'entraînement militaire. Là, on leur menait la vie dure. Il fallait qu'ils tiennent le coup. Après, on les emmenait sur le champ de bataille pour parfaire leur formation. Une fois qu'ils avaient réussi toutes ces épreuves, on leur accordait un peu de vacances. Et alors, ils étaient considérés comme opérationnels. Ils étaient formés ainsi de façon intensive pendant une période d'environ quatre mois.

La formation des adultes n'avait rien à voir. La très grande majorité des nouvelles recrues adultes ne passait pas plus d'un mois et demi dans le camp, formations chaari et militaire incluses. Très vite, ils devaient rejoindre le terrain. L'enfant, lui, était entraîné de façon plus complète.

À la base, pour les opérations suicides, il faut se porter candidat longtemps à l'avance. On doit s'inscrire sur une liste. Mais sur le front, il peut aussi arriver que l'on se retrouve en difficulté et que le commandant ordonne à quelqu'un d'aller se faire exploser. Ou plutôt, dans ce genre de situation, le chef fait un discours pour galvaniser les troupes et trouver un volontaire. Là, les enfants étaient les plus réceptifs. Il y en avait toujours un pour se porter candidat. Il faut dire que ce sont des moments très intenses. Lorsqu'une brigade est en difficulté au combat, si elle se retrouve cernée par exemple, le chef militaire, ou bien le référent religieux chargé de la bataille, prend la parole pour rappeler à tout le monde combien il est préférable de mourir en martyr. Il explique que c'est mieux que de mourir au combat, qu'on est plus méritant vis-à-vis de Dieu en offrant sa

vie rapidement plutôt qu'en retardant le moment de sa mort. Il cite de nombreux versets du Coran et des hadith, qui stimulent, encouragent aussi bien les enfants que les adultes. En substance, ce sont des versets, des hadith, qui vantent le mérite du djihad, du combat en première ligne, du sacrifice du sang. Et il faut bien dire que les petits se faisaient plus facilement avoir avec ce genre de paroles.

J'ai assisté aux dernières heures de l'un d'entre eux, qui s'était porté candidat. Il avait 12 ou 13 ans. Je ne me rappelle plus exactement. Il est monté en voiture, pour mener une opération contre le « quartier sécurisé », comme on dit, c'est-à-dire un point stratégique de la ligne de combat. Il s'est porté volontaire comme ça, brusquement, sur un coup de tête. Il n'avait reçu aucune formation pour ce genre d'attentat. Il est monté en voiture en disant à ses camarades : « Saluez ma famille, demandez-leur de me pardonner. Et dites-leur que je savais comment tout cela allait finir. » Il n'a pas pu aller au bout de son geste. Le sort en a décidé autrement. À mi-chemin, il y a eu un tir aérien. Il est mort avant d'avoir touché sa cible. Sa voiture a été pulvérisée. Elle était chargée d'explosifs TNT. Il n'en restait pas une miette. La famille de ce pauvre gamin n'était même pas au courant qu'il s'était engagé dans les rangs de l'État islamique.

La plupart des enfants sont volontaires. Bon nombre d'entre eux rejoignent le front sans même prévenir leurs parents. Ils partent en secret et informent leur famille plusieurs jours ou plusieurs mois après. En réalité, rien ne leur est imposé. Rien n'est fait sous la contrainte. À la base, lorsque l'on prête allégeance pour combattre, on dit : « J'écoute, j'obéis. » On accepte de ne jamais remettre en cause les ordres de l'émir. C'est valable pour celui qui se trouve sur le front comme pour celui qui est à l'arrière. Tu dois exécuter les ordres, que ce soit dans le camp d'entraînement ou sur le champ de bataille. Si on te donne un ordre, il faut y aller, que ça te plaise ou non. Il faut obéir à l'émir en toutes

circonstances. Quel que soit ton souhait, au final, tu dois écouter l'émir et lui obéir.

Si tu ne veux pas obéir, tu t'excuses et tu te soumets à la punition choisie par l'émir. S'il décrète le toli al-dabah [l'exécution], la punition est donc la mort. Ça vaut pour les enfants comme pour les autres. J'ai assisté à ce genre de scènes à Kobané, où les combattants ont fui le champ de bataille pendant le siège, à cause du manque de munitions, du manque d'eau, de l'absence d'issue. Tous ceux qui ont abandonné leurs positions se sont fait liquider.

Les exécutions et les décapitations que j'ai vues lorsque j'étais avec Daesh m'ont beaucoup surpris. Tous les adultes qui égorgent le font parce qu'ils ont reçu l'ordre de le faire. Alors que les enfants… En général, ce sont eux qui réclament d'être désignés pour égorger. Ils veulent égorger. Les adultes n'ont pas le choix. La décision émane du commandement militaire. Si un adulte refuse de procéder à une exécution, il va être jugé. En fait, si tu reçois l'ordre d'égorger quelqu'un, tu peux refuser, mais tu vas subir une punition. Prenons un exemple. Un homme reçoit l'ordre de décapiter un prisonnier au couteau. Il ne se sent pas capable d'aller au bout. Il demande à pouvoir tuer sa victime par balle, parce qu'il est incapable de le faire au couteau. Il va obligatoirement recevoir des coups de fouet, ou être jeté en prison, ou au minimum être écarté du champ de bataille. C'est un peu difficile à encaisser, mais cela ne va jamais plus loin.

Jamais je n'ai vu un enfant être forcé d'égorger quelqu'un. Au contraire, beaucoup d'entre eux se portaient volontaires. Les enfants ont un esprit… immature. La plupart d'entre eux sont stimulés par la propagande. Ils veulent suivre l'exemple des autres. Ça les encourage. Ça les motive. Ils veulent faire comme les grands. Ils cherchent à se prouver à eux-mêmes qu'ils sont capables de le faire. Ils veulent aussi montrer aux autres qu'ils sont des hommes et qu'ils ont du cran. C'est une manière de gagner le respect de leurs camarades.

Cette génération-ci, qui a vécu la même vie que nous, les mêmes situations, nous l'avons perdue. On a perdu tous ceux qui sont morts au combat bien sûr, mais aussi tous ceux qui survivent. On les a perdus idéologiquement. Ils sont marqués à jamais par l'idéologie qu'on leur a inculquée. Ils ont été dénaturés par toutes ces mauvaises idées qu'on leur a fait entrer de force dans la tête. Avec un enfant qui a vécu cette vie d'horreurs et qui a appris tout ça, il faut s'attendre à tout. En Syrie comme à l'étranger.

Les années de l'enfance et de l'adolescence, c'est la période de l'éducation, où ce qu'on leur inculque se grave dans leur esprit pour le reste de la vie. 90 % d'entre ces jeunes nourris et formés à cette idéologie resteront à jamais marqués par elle. Au final, les enfants sont une arme efficace. Avec eux, ils sont à peu près sûrs du résultat. Plus Daesh s'établit, et plus il fonde une génération qui sera opérationnelle dans les années futures. Ils seront déjà prêts sur le plan militaire mais aussi sur le plan religieux. Cette génération sera « savante » parce qu'elle aura étudié la shariah.

J'aimerais faire passer un message au monde, aux peuples musulmans mais aussi non musulmans. L'image que Daesh donne de l'islam n'est pas une image juste. Ce n'est pas le message de notre Prophète. Cette image fait de nous des hommes qui nous battons et mourons pour l'islam de façon cruelle et brutale. Aussi, je conseille aux familles, notamment aux pères, de faire bien attention à leurs enfants et d'être tout particulièrement vigilantes au cours de leurs années d'adolescence. C'est à cette période de la vie qu'ils sont le plus susceptibles d'être enrôlés. Il ne faut pas les laisser se retrouver au contact de cette idéologie. Jamais. Sinon, ils vont la suivre. Et vous allez les perdre.

Si vous sentez qu'un adolescent est en train de glisser vers ce monde, il faut tout tenter pour l'en dissuader. Si tu es proche de lui, si tu es son

frère, son père, tu dois tout faire pour le retenir. Une fois qu'il a rejoint Daesh, croyez-en mon expérience, c'est trop tard. Quand un enfant est avec eux, il est perdu. Quand il est avec eux, on a peur de lui parler parce qu'il est capable de tout et que ses réactions sont imprévisibles.

Je le redis : je conseille aux pères de tout faire pour que leurs enfants ne soient jamais au contact de Daesh.

Mohammad, jeune chanteur de l'État islamique

Voici une chanson que j'ai apprise avec les formateurs de l'État islamique :

Préparez les épées et les dagues,
Préparez les épées et les dagues
Car nous sommes face à des mécréants et des idolâtres.
Préparez les épées et préparez vos dagues, égorgez nos ennemis,
Nous avons porté le drapeau du Prophète notre messager.
Nous sommes les descendants d'Omar. [Omar est le deuxième calife après Mahomet. Il est connu pour sa force et pour être le calife qui a conquis le plus grand nombre de territoires au nom de l'islam.]
Nos cœurs sont comme les pierres,
Nous sommes les descendants d'Omar,
Préparez les épées et préparez les dagues,
Préparez les épées et préparez les dagues,
Nous approchons des mécréants,
Nous avons préparé nos épées, nous avons préparé les dagues
Et nous avons marché à l'encontre des mécréants et des idolâtres.
Préparez les épées et préparez les dagues
Par lesquelles vous tuez les mécréants et les idolâtres…
Si nos ennemis sont les ennemis de notre Prophète,

Nous allons leur faire face en leur coupant la tête,
Nous allons les faire bouillir dans le poison,
Nous sommes des lions, nous n'avons pas peur d'eux,
Préparez les épées et préparez les dagues.

Mon surnom est Abou al-Abbas. Mon nom : Mohammad. J'ai 15 ans et je suis originaire de la ville de Raqqa, en Syrie. J'ai fait partie de l'État islamique en tant que chanteur.

Au début j'ai vu ces types qui portaient des mitraillettes. Ils étaient avec l'État islamique. Ils allaient et venaient en ville. À cette époque-là, j'étais plutôt proche des gens de l'Armée syrienne libre. Je leur rendais des petits services. Mais il y avait un type chez eux qui me détestait. Il faisait courir le bruit que j'étais un traître et que je transmettais des informations. Alors, pour me protéger, je suis parti rejoindre l'État islamique, mais au départ je n'étais pas du tout convaincu. Disons que c'était pour mon bien. J'ai pensé que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire dans ma situation.

Il y a plein de jeunes qui les ont suivis. C'était bien pour ceux qui avaient des problèmes avec leurs familles. Quand Daesh est arrivé, les gens en avaient peur. Ils les craignaient. Alors celui qui avait été battu par son père, il s'enrôlait chez eux. Celui qui s'était fâché avec sa famille et qui n'avait pas d'endroit où dormir, il partait lui aussi avec eux. C'est comme ça que beaucoup de jeunes ont rejoint Daesh.

À l'époque, je devais avoir dans les 13 ans. J'ai fait un camp de formation pendant une période de deux mois. Ils nous donnaient des cours. Ils nous disaient que nous étions colonisés. Ils nous enseignaient que l'islam est une religion discriminée et que nous devons la libérer. Ils nous citaient des versets du Coran qu'ils choisissaient eux-mêmes. Ils nous donnaient des leçons de religion. On apprenait qu'il faut faire ci, qu'il faut être comme ça, qu'il faut que tu sois poli, respectueux et avec de

bonnes mœurs, mais en même temps ils te disaient que tu dois avoir un cœur mort. C'est-à-dire que tu dois être capable de couper la tête des gens.

Un jour, j'ai eu des problèmes, parce que j'ai posé trop de questions, et ils m'ont obligé à me taire. On était dans le camp, on nous a cité un hadith, une parole du Prophète. J'ai oublié les termes exacts de ce hadith. En résumé, le sens était : « Il faut faire le djihad. » On nous a dit que ce hadith se trouvait dans tel passage du Coran. Les enfants, la plupart du temps, ne vérifient pas ce qu'on leur dit. Vrai ou faux, peu importe, ils ne vérifient jamais. Une fois, je suis allé jeter un œil pour en avoir le cœur net. Et le hadith dont ils nous avaient parlé ne se trouvait pas dans le livre. Le lendemain, ils ont récité le même hadith. J'ai répondu au sheikh en lui disant : « Attention ! Ce n'est pas vrai. Ce qui est écrit dans ce verset ne dit pas cela. » Il était très contrarié et m'a demandé de ne pas corriger un supérieur. Devant tout le monde, il m'a promis de m'expliquer plus tard, seul à seul. Il m'a dit que je n'avais pas bien compris. Alors, j'ai attendu. Je n'ai plus rien dit. À la fin du cours de religion, le sheikh m'a pris à part. En me regardant droit dans les yeux, il a dit : « Si tu refais encore une seule fois ce genre de remarque, nous allons te tuer et te faire disparaître. Personne ne saura où tu es. »

Avec cette histoire, j'ai commencé à les détester. Mais quand tu entends ça, tu ne poses plus de questions. Tu ne cherches pas à savoir si c'est juste ou pas. C'est Dieu qui sait. C'est Dieu qui règle les comptes. C'est lui qui sait si c'est juste ou injuste. C'est comme ça qu'on a étudié. Ils ne nous enseignaient aucune autre matière, ni mathématiques, ni anglais, ni physique. Rien du tout. Même pas l'arabe ! Il y a juste une autre matière que l'on étudiait : la chimie. On apprenait comment fabriquer les explosifs, le TNT. On devait connaître la dynamite et le C4. Ce truc est fabriqué à partir d'un missile d'avion, des MiG russes. On apprenait aussi comment fabriquer une bombe à partir d'un briquet, de n'importe quoi.

À la fin de la formation, je ne suis pas parti au combat comme les autres. Je suis devenu chanteur pour eux. C'est arrivé un peu par hasard. Le chanteur est chargé de remonter le moral des djihadistes. Lorsqu'un combattant entend une chanson, ça lui donne de la force. Il devient plus stable, plus solide. Il relève la tête. Il ressent des émotions qui lui font sentir qu'il est quelqu'un d'important.

À la sortie du camp d'entraînement, les organisateurs demandaient aux élèves de chanter. Il y avait une file d'attente et, toutes les quinze personnes, ils te demandaient de chanter une chanson pour Abou Bakr al-Baghdadi et pour l'État islamique. Ils sélectionnaient ceux qui avaient la plus belle voix. Parmi les recruteurs, il y avait un chanteur qui s'appelait Abou Abd el-Rahman. Il chante dans le célèbre studio de l'État islamique qui s'appelle Ajnad. Il est chargé de tout ce qui a un rapport avec le chant. Il est venu vers nous pour nous demander de chanter. Lorsqu'il repérait quelqu'un qui avait une belle voix, une voix forte, il le recrutait. Et moi, j'ai fait partie de ceux qu'il a choisis. J'ai chanté une chanson sur Abou Bakr al-Baghdadi. Je l'ai improvisée comme ça, l'air de rien. Ça disait quelque chose du genre : « Ô ma mère, ne sois pas triste… Bagdad, ne sois pas triste… » Il était aussi question de la patrie, des mécréants qui sortent de l'islam. Et voilà ! Il m'a recruté pour faire partie de son équipe de chanteurs. J'ai appris pas mal de chansons. Il y en a qui sont nouvelles et d'autres qui sont des reprises. Par exemple, il y a la chanson « À nous les douces ». Celle-là ne vient pas à proprement parler de l'État islamique. Elle existait déjà à l'époque d'Oussama Ben Laden. Ils l'ont ressortie.

Sinon, on peut dire qu'ils ont composé la plupart des chansons qu'ils produisent. Elles parlent du vrai islam. Elles expliquent que les autres ont changé l'islam. Il y a des choses qu'ils disent qui n'existent pas dans le Coran. Il y a par exemple des chansons qui incitent les gens à se faire exploser. Elles te poussent à devenir kamikaze. Les paroles disent que lorsqu'on se fait sauter on va au paradis et que là-bas les plus belles femmes nous attendent. Toutes ces choses-là sont faites pour remonter le

moral. Nous, on appelle ça des drogues électroniques. Ce sont des stimulants qui te redonnent de l'énergie.

Les chanteurs sont le plus souvent des jeunes qui chantent pour des gens plus âgés pendant les affrontements en première ligne. Ils se servent plutôt des enfants, parce que leur esprit est vide. Un gamin peut plus facilement se concentrer sur quelque chose. Il mémorise avec beaucoup plus de facilité qu'un jeune de 20 ans passés. Les plus grands pensent aux combats. Ils ont la tête pleine d'idées et de stratégies. Ils pensent à se battre, à défendre une position, à gérer les munitions. Ils ont bien d'autres choses à l'esprit que les chansons. Au début, j'étais très content de chanter pour eux, mais après j'ai découvert des choses qui ne m'ont pas plu chez eux. Après quelque temps, j'ai compris la vérité et j'ai pris conscience qu'il ne fallait pas rester avec eux. Ce n'était pas bien.

Avant d'être recruté comme chanteur, je voulais me battre avec une arme. C'était comme ça. Je portais cette envie en moi depuis que j'étais tout enfant. Petit, j'aimais les combats. J'aimais écouter le son des balles. Je tirais à la carabine et je trouvais que c'était très amusant. La plupart des enfants en Syrie sont comme moi. Ils veulent juste tenir une carabine et tirer avec. Alors, il suffit de les former et de leur dire : « Vas-y, ce sont des mécréants. Tue-les ! » Ils intègrent très vite ce genre de message dans leur cerveau. Ils pensent que c'est vraiment le message de l'islam. Ils grandissent et se forment une conscience avec ça… Les membres de Daesh aiment garder les enfants avec eux. Lorsqu'ils grandissent avec l'État islamique, l'organisation devient leur mère et leur père. Et voilà, le tour est joué. Leurs cerveaux ont été éduqués comme ça.

Un jour, un homme est venu d'Irak. Il s'appelait Abou Mohammad al-Baghdadi. Il aimait les chansons. Il est venu à Raqqa au camp. Nous avons organisé un grand concours entre les chanteurs, histoire de savoir qui était le meilleur, qui avait la plus belle voix, le plus de prestance. On est tous

passés devant lui. Quand mon tour est venu, je lui ai dit dans ma chanson : « Ô Abou Mohammad al-Baghdadi, tu nous rends visite », etc. J'ai chanté pour lui en parlant de lui. Et j'ai été désigné gagnant du concours. On m'a remis en guise de prix un pistolet 9 mm et deux grenades… C'était un cadeau très précieux. J'étais ravi. Une arme de cette catégorie vaut beaucoup d'argent. Et puis, c'est bien utile d'avoir ce genre de pistolet sur soi quand on vit au sein de l'État islamique. Quand tu vis dans ce genre d'endroit, tu as vite fait de comprendre qu'avec une simple carabine, personne ne s'intéresse à toi. Le pistolet fait plus peur, et les grenades aussi. Avec ce type d'équipement, on te respecte. On te craint. Alors voilà, c'était un bon cadeau.

Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour comprendre que Daesh se servait de l'islam pour justifier ses mauvais comportements. Depuis les premiers incidents au cours du camp de formation, je ne cessais de douter et de chercher à m'enfuir. À la première occasion, je suis parti sans regrets. Maintenant, je vis en Turquie. Je suis réfugié. Je le savais déjà, mais à présent, je suis plus convaincu que jamais que l'islam n'a rien à voir avec la religion qu'ils prétendent défendre. L'islam est une religion de tolérance, une religion de justice, une religion qui m'oblige à te respecter si tu es chrétien, si tu es juif aussi. Peu importe ta religion. Le conseil que j'ai à donner est de toujours garder le respect pour soi et pour les autres. Que tu sois musulman ou pas, je garde du respect pour toi. La religion doit être basée sur la tolérance. Daesh… ce sont juste des extrémistes. Ils veulent que les gens détestent l'islam. C'est leur mission.

Une dernière fois je chante. Après, je ne veux plus chanter ces chansons. Plus jamais.

Bientôt, bientôt, vous allez voir l'incroyable,
Un combat affreux, et tu vas voir
Que chez toi se dérouleront les combats,

Pour te détruire, une épée s'est levée,
Bientôt, bientôt, vous allez voir l'incroyable,
Un combat affreux, et tu vas voir
Que chez toi se dérouleront les combats,
Pour te détruire, une épée s'est levée,
On est venus avec des épées pour couper et décapiter,
Par un couteau de revanche, on va faire un massacre
En coupant les têtes, en rassemblant les chiens,
Pour couper les têtes, une épée s'est levée.
Si la mécréance montre son courroux, et tremble de colère,
Nous allons remplir les vallées
Du sang rouge
Par les cous bruns, en regroupant les lances
Pour tuer les chiens, une épée s'est levée.
Bientôt, bientôt, vous allez voir l'incroyable,
Un combat affreux, et tu vas voir que chez toi se dérouleront
    les combats,
Pour te détruire, une épée s'est levée.

Rayan, le grand frère activiste

Je m'appelle Rayan, du gouvernorat de Deir ez-Zor. J'ai 24 ans. Je vis en Allemagne où je suis réfugié depuis environ deux ans.

J'ai quitté mon pays peu après la prise de Deir ez-Zor par Daesh, en juillet 2014. J'ai attendu environ deux mois et puis j'ai tout quitté brusquement. J'étais en danger de mort à cause du travail de journaliste que je faisais depuis le début de la révolution. J'étais un activiste. Je suis passé par la Turquie, où je suis resté environ deux mois avant de venir en Allemagne. À Deir ez-Zor, j'habitais avec ma mère, ou plutôt mes deux mères puisque mon père a deux femmes. Nous vivions ensemble avec mes sept frères, dont je suis l'aîné. Mon père travaille en Arabie saoudite, comme berger. Il garde des moutons. Deux de mes frères, celui de 18 ans et celui de 17 ans, sont avec lui là-bas pour l'aider dans son travail. Les autres membres de la famille, dont mes quatre frères, sont toujours en Syrie.

Nous avons grandi à la campagne et nous étions très pauvres. Mon père a quitté le pays pour trouver du boulot. On était une famille conservatrice de paysans. Nous n'étions pas très religieux au départ, mais on vivait selon les traditions et en costumes à l'ancienne. Mon père me disait que je devais étudier pour l'aider. Les amis aussi m'ont encouragé. J'étais toujours avec les bons élèves, avec les élèves engagés, et cela m'encourageait.

Nos voisins étaient des extrémistes. Je n'aime vraiment pas utiliser ce genre d'expression… Disons qu'ils étaient très conservateurs sur le plan religieux. Ils avaient des relations avec les Frères musulmans. J'ai commencé à aller à la mosquée avec eux près de notre maison.

À cette époque-là, j'emmenais très souvent mes petits frères avec moi à la mosquée. On essayait d'être une famille engagée au niveau religieux. C'était une sorte de garantie pour mes frères de recevoir une bonne éducation. Pour nous tous qui étions pauvres, il n'y avait pas d'autre moyen. C'est ce qui s'est passé d'ailleurs. Dieu merci, j'ai réussi mes études. À l'examen de fin de scolarité, j'ai été premier de ma région et de ma province.

Mes voisins m'avaient beaucoup encouragé. Ils étaient bons à l'école eux aussi. Ils étaient mes idoles. Certains de leurs cousins étaient partis se battre en Irak pendant l'invasion américaine. Ils avaient fait le djihad contre les Américains. Ils étaient nombreux dans la région à être partis là-bas. Ils nous rapportaient des publications, des vidéos, des livres. J'étais encore au collège la première fois que j'ai vu des publications de l'État islamique en Irak. Abou Moussab al-Zarqaoui était leur leader à l'époque. Je n'y connaissais pas grand-chose, mais tout cela m'intriguait beaucoup.

J'ai commencé à lire des livres, le genre d'ouvrages interdits en Syrie. Par exemple, les essais d'Ibn Taymiyyah [théologien du Moyen Âge, père des courants salafistes, connu pour ses opinions fondamentalistes, dont une fatwa incitant à tuer les alaouites]. Je lisais aussi les écrits de Sayyid Kutb [théoricien, père fondateur des Frères musulmans]. J'avais accès à ces ouvrages par les amis que je fréquentais aux cours religieux. Quelque temps après, j'ai commencé à mettre la main sur des publications prônant le djihad. Je les ai collées dans le lycée, sur les murs. Ce type d'action pouvait me valoir de sérieuses complications avec les autorités. Bref, je commençais à poser des problèmes.

Nos cousins n'étaient pas comme moi. Ils étaient officiers dans le service de sécurité. Ils nous mettaient souvent en garde et nous demandaient de faire attention avec ces gens-là. Mais je ne suivais pas leurs conseils. Ils les appelaient les « wahhabites ». Ce n'était pas quelque chose de positif dans leurs bouches. Moi, je leur disais de laisser tomber, de trouver de meilleurs arguments parce que nous ne faisions rien de répréhensible. On ne faisait que prier. J'étais convaincu, et je le suis resté jusqu'à mon baccalauréat. Je publiais de petits livres de temps en temps. On faisait des réunions où je prenais la parole. Je me suis essayé au prêche à la mosquée, encadré par un imam. Pendant cette période, j'ai même pensé à aller me battre en Irak. Des amis à moi sont partis là-bas. Ils sont morts très vite, alors j'ai renoncé à ce projet.

Peu après, je suis parti à Damas, et mes frères sont restés à Deir ez-Zor. Dès les premiers jours, l'université a radicalement changé ma vie. J'ai rencontré de nouvelles personnes, commencé à lire d'autres genres de livres, des ouvrages plutôt scientifiques et culturels. J'ai commencé à m'éloigner peu à peu de la religion et des livres religieux. Pendant ce temps-là, mes frères étaient toujours à Deir ez-Zor. Ils sont restés sur le même chemin, avec les mêmes idées, bercés par les mêmes prêches. C'est important de comprendre cette évolution entre mon parcours et le leur.

Lorsque les premiers soubresauts de la révolution ont commencé, j'étudiais à Damas. J'avais beaucoup changé. Mes idées et ma façon de voir le monde n'étaient plus les mêmes. Je dirais peut-être même qu'auparavant, j'avais un peu abandonné mon cerveau. Mon faible niveau de culture générale ne m'incitait pas à prendre du recul par rapport aux discours de mon entourage. Et puis, j'avais tendance à m'enfermer en restant toujours concentré sur un seul domaine : la religion. Enfin… Je ne sais pas trop comment définir tout cela. Encore aujourd'hui, je vis une sorte de conflit intérieur. Je me sens souvent perdu. La période de l'université m'a ouvert les yeux en tout cas. Mais à Damas, les choses se

sont accélérées avec la révolution, les mouvements de contestation, les manifestations. Des amis à moi ont été arrêtés. Je suis rentré à Deir ez-Zor. Et c'est là que l'histoire a basculé.

Quand je suis revenu chez nous, j'étais hyper motivé. Les premiers massacres avaient eu lieu. La tuerie de Baba Amr par les hommes de l'armée de Bachar al-Assad, le massacre de Bayada, de Homs aussi. Malgré les risques, je voulais m'engager. Les choses ont évolué très rapidement à Deir ez-Zor. J'ai remarqué qu'il y avait des armes partout. Les différentes factions commençaient à se former. Elles étaient de plus en plus visibles en ville. J'ai voulu les rejoindre, mais je ne savais même pas tenir une carabine. L'Armée syrienne libre et les autres factions ne m'ont pas accepté dans leurs rangs. Ils me trouvaient trop jeune et trop fluet. C'est vrai que j'étais plus jeune et beaucoup plus maigre qu'aujourd'hui.

Je n'ai pas renoncé. J'ai essayé de m'intégrer dans un autre groupe qui ne m'a pas accepté non plus. Alors, j'ai lâché l'affaire. Et puis, un peu après, je suis tombé sur une faction qui s'appelait le Front al-Nosra. À ce moment-là, personne ne savait qu'ils appartenaient à al-Qaïda. On ne savait pour ainsi dire rien d'eux. En réalité, j'avais tout de même quelques doutes sur eux, sur leurs idées, leur façon de voir les choses… Mais depuis les massacres et toutes les horreurs perpétrés par l'armée, j'étais prêt à me battre avec n'importe qui. N'importe quelle faction ! Ce n'était pas un problème. Le plus important était de faire quelque chose. Je voulais que nous puissions prendre notre revanche. J'avais une flamme intérieure qui me poussait à agir par tous les moyens.

Au bout d'un moment, on m'a dit que pour entrer dans leurs rangs, je devais faire ma baïa, c'est-à-dire prêter allégeance. Là, j'ai commencé à sérieusement me méfier. J'ai eu peur. J'ai compris qu'ils appartenaient à une organisation plus large, et que c'était le groupe d'Abou Moussab al-Zarqaoui. Je me suis convaincu que ce n'était pas un problème. Tant que

nous nous battions contre le régime, on ne faisait rien de mal. J'ai essayé de me persuader que je pouvais m'adapter, mais je n'ai pas tenu longtemps. Après une semaine environ, je les ai quittés. Psychologiquement je n'étais pas bien. Grâce à ma période à Damas et à mes connaissances, mes idées avaient évolué. Ils ont voulu savoir pourquoi je voulais partir, m'ont posé d'autres questions. J'ai fait des phrases un peu vagues, sans trop entrer dans le détail de mon opposition à leur façon de voir le monde. Mes réponses ont semblé leur suffire. Ils ne sont pas allés plus loin et m'ont laissé partir…

Mais à cette même période, mes frères ont commencé à s'activer, eux aussi. Ils me voyaient bouger. Ils voulaient faire comme moi, même s'ils étaient encore très jeunes. Ce n'était que des adolescents et des enfants. J'avais un ordinateur portable et je téléchargeais pas mal de vidéos et de publications. Ils les regardaient par-dessus mon épaule. Parfois, je rentrais à la maison et je les trouvais en train d'utiliser l'ordinateur. Par la suite, j'ai commencé à travailler dans les médias. Au même moment, mes petits frères les plus âgés ont rejoint le Front al-Nosra. Ils devaient avoir respectivement 17 et 14 ans. Ils ont fait leur baïa et sont entrés dans des camps de formation. Ils n'allaient plus à l'école depuis 2012. Dans notre région, elles étaient toutes complètement fermées. Elles n'étaient pas visées par les bombardements, mais on les avait fermées parce que beaucoup de parents avaient fini par interdire à leurs enfants d'y aller. Ils avaient trop peur de ce qui pouvait arriver. D'ailleurs, certaines écoles sont devenues des abris militaires pour le Front al-Nosra et l'Armée syrienne libre. Et cela a continué jusqu'à l'arrivée de Daesh.

Quand l'État islamique a pris le pouvoir sur notre ville et sa région, mes deux frères engagés sont partis avec les autres membres du Front al-Nosra vers la ville de Deraa. Ils se sont repliés là-bas. Pour ma part, je suis resté à Deir ez-Zor. Dès les premières semaines, Daesh a proposé aux gens une sorte de trêve. Ils ont demandé à ceux qui détenaient des armes chez

eux de les rendre. Et à nous, les journalistes activistes, ils nous ont demandé de rendre nos caméras et tous nos équipements. Alors, j'ai accepté. Je leur ai donné les appareils vidéo et autres équipements. Puis, j'ai été amené à rencontrer le responsable communication-médias à la wilayat al-Khayr [nom donné par Daesh au gouvernorat de Deir ez-Zor]. J'avais fait de nombreuses interventions sur YouTube. Il a voulu savoir si j'en faisais toujours, si je communiquais avec d'autres journalistes et qui nous payait. Puis il m'a expliqué que je m'étais égaré sur le mauvais chemin et qu'il fallait que je me repentisse. Il m'a proposé de passer une formation religieuse et de rejoindre ensuite le bureau médiatique de l'État islamique. J'ai dit que j'avais besoin de réfléchir avant de prendre ma décision et de lui donner ma réponse. Pendant cette période de réflexion qui a duré seulement quelques jours, ils sont venus deux fois chez moi pour m'arrêter. Le hasard a voulu que je ne sois pas là. J'ai compris à quel point j'étais en danger. Mes heures étaient comptées si je restais. J'ai décidé de partir pour la Turquie.

Mes mères et mes deux petits frères sont restés sur place. Quand j'y repense, je me sens responsable de ce qui est arrivé aux petits. Ils étaient dans la gueule du loup. Mais à ce moment, ils ne se rendaient pas compte. À Deir ez-Zor, quelques mois après la prise de pouvoir, les hommes de Daesh ont commencé à installer toutes les semaines des « tentes de missionnaires », comme on dit. À l'intérieur, ils organisaient des concours pour les enfants. Ils les attiraient avec des jeux, des distributions de cadeaux, etc. Évidemment, tous les enfants y allaient. En plus, cela se passait à deux pas de notre maison. Alors mes petits frères ont commencé à y aller eux aussi avec tous leurs copains. De temps en temps d'abord, un peu par hasard. Plus régulièrement par la suite. Il y avait aussi ce que l'on appelle les « points médiatiques ». C'était des réunions où on projetait aux enfants des films de propagande accompagnés de prêches. Ils mettaient les écrans de projection plasma pour que les gens viennent et regardent les vidéos de propagande. Ils faisaient aussi des prières, distribuaient des

publications gratuitement. J'ai un ami qui a filmé une séance de tente de missionnaires à Mayadin, il y a un peu moins de deux ans. Sur les images, on voit qu'ils projettent toutes sortes de vidéos de propagande devant plus d'une centaine d'enfants. La scène se passe dans un parc public, où les bambins viennent jouer par dizaines. Des hommes barbus font des prêches. Ils vantent les mérites de Daesh. Ils détaillent toutes les belles œuvres que l'organisation a achevées et donnent des informations sur les victoires de l'armée de l'État islamique sur tous les fronts : contre le gouvernement irakien, en Syrie contre les forces du régime ou contre les factions armées de l'opposition. En même temps, ils parlent de tout ce qui est interdit. Ils précisent qu'il ne faut pas fumer, ni boire d'alcool. Ils disent comment il faut s'habiller pour les hommes et pour les femmes. Ils défendent formellement aux enfants de parler avec les médias, ni à Al-Jazeera ni à aucune autre chaîne. Ils leur disent de ne surtout pas les écouter. Et puis, ils demandent aux enfants de participer aux activités, de chanter pour ceux qui le peuvent, ou de lire le Coran à voix haute pour tout le monde. Un slogan revient en boucle : « L'État islamique restera. » Les enfants reprennent cette phrase en chœur. Le plus souvent, ces prêcheurs sont des membres de la hisba et ils sont de nationalité saoudienne ou des pays du Golfe. Ces types-là ont un sens de l'humour particulier et une façon de s'exprimer qui attire les enfants et les jeunes. Alors, ils exploitent leurs talents au maximum.

Avec ces méthodes de séduction et de recrutement, ils ont gagné le cœur de milliers et de milliers d'enfants. Tout le monde pense qu'ils sont inoffensifs, parce que ce ne sont que des mômes, mais ce sont des bombes humaines, des tueurs en puissance. Dès aujourd'hui ou plus tard, ils feront des dégâts. L'enfant, quand on l'a programmé, il va jusqu'au bout. Quand tu élèves un enfant dans une idéologie comme celle de l'État islamique, c'est fini. Impossible de changer cette façon de penser le monde quand il grandit. Actuellement, nous avons toute une génération qui est prise au piège, détruite. Et tout le monde s'en fiche.

Et bien sûr, mes frères se sont fait prendre dans la nasse comme les autres. Les choses ne pouvaient pas se passer autrement. Les petits étaient là, sans personne pour les conseiller et pour les guider. Ma mère n'en était pas capable. À cette époque-là, ils devaient avoir 9 ou 10 ans. Avant, c'était des petits gamins obéissants. Ils étaient, au pire, un peu turbulents, mais ils restaient de bons garçons dans l'ensemble. Avec tous ces événements, ils ont arrêté d'obéir complètement à leurs mères… Les tentes de missionnaires et les points médiatiques n'ont fait qu'une bouchée d'eux.

Et puis, il faut dire aussi que Daesh a rapidement imposé une formation religieuse aux enfants qui avaient entre 7 et 12 ans. Du coup, tous les petits devaient aller à la mosquée recevoir cette formation religieuse. Mes frères comme tous les autres ont été obligés d'y assister. On ne pouvait pas y échapper. En plus, eux, ça les amusait d'y aller. C'était évidemment une bonne distraction parce qu'ils ne pouvaient plus aller à l'école et qu'ils restaient à la maison toute la journée depuis des mois et des mois.

Il y a aussi une chose très importante à savoir sur les méthodes de Daesh. Ils avaient fait enlever toutes les télévisions dans toutes les maisons. Il faut bien comprendre l'impact de cette mesure. Dès l'instant où il n'y avait plus de télévisions, il n'y avait quasiment plus aucun moyen de distraction pour les enfants. Alors, ils ont commencé à regarder les publications et les vidéos de propagande. En résumé : plus de télé ni de paraboles, les écoles fermées et pour couronner le tout une formation religieuse encadrée par Daesh. Ils étaient piégés. Impossible d'en réchapper. Ma mère me contactait souvent par WhatsApp. Elle me racontait tout ce qui se passait, les photos qu'on leur avait distribuées pendant la formation religieuse, la session pour les enfants censée durer quarante jours… Après seulement trente jours, mes petits frères ont tous les deux rejoint Daesh.

J'ai tout essayé pour les retenir. J'étais prêt à faire n'importe quoi, parce que je savais comment tout cela allait finir. J'ai essayé de les faire venir ici en Allemagne. Sans succès. Je leur ai envoyé de l'argent pour qu'ils puissent s'acheter un ordinateur portable et jouer aux jeux vidéo, comme Counter-Strike. Ce jeu est très addictif. Je voulais qu'ils s'amusent, qu'ils se changent les idées. Les enfants deviennent vite accros aux jeux. Et moi, je cherchais un moyen de les rendre accros. Je voulais qu'ils restent scotchés devant l'ordinateur toute la journée. J'ai donc envoyé le prix d'un ordinateur et même de quoi acheter un générateur d'électricité pour qu'ils puissent continuer à l'utiliser tout le temps, même pendant les coupures d'électricité. Ma mère a tout acheté comme on était convenus. J'étais presque soulagé. Mais il s'est passé ensuite quelque chose que je n'avais pas prévu. Ils ont commencé à regarder les vidéos de propagande qu'on leur donnait dans les tentes de missionnaires et dans les points médiatiques. Ils les rapportaient à la maison et ils les regardaient ensemble sur l'ordinateur portable que je leur avais acheté spécialement pour essayer de les préserver. Mon idée pour les sauver s'est retournée contre nous. À partir de ce moment, les choses sont allées toujours plus mal.

J'ai essayé de leur faire prendre un peu de recul et de leur parler. Mais, lorsqu'ils m'appelaient sur WhatsApp, ils utilisaient de plus en plus souvent des termes du genre « les pays des mécréants ». Et leur manière de me parler a changé aussi. Elle est devenue plus brutale, plus agressive. Je voyais combien les clips audio qu'ils écoutaient, les vidéos qu'ils regardaient avaient déteint sur eux. Ils ont commencé à imiter les paroles et les menaces qu'ils entendaient à longueur de temps. Ils se sont mis à s'habiller différemment, à porter des vêtements pakistanais. Un jour, ma mère m'a envoyé une photo d'un de mes petits frères. On voyait tout de suite que le message était en train d'imprégner son cerveau. Il était habillé

pakistanais. Il portait le shemagh [tissu que les hommes arabes mettent sur leur tête]. Il faisait le signe du monothéisme [index levé vers le ciel].

Ma mère et la seconde épouse de mon père se sont retrouvées toutes seules contre les deux petits. Les dernières semaines, elles ne parvenaient plus à faire face. Ma mère me disait : « Je n'arrive pas à les contrôler. » Et nous non plus, nous n'avions aucun moyen de leur mettre la pression. Si on leur disait quelque chose, ils se faisaient menaçants. Lorsque ma mère essayait de leur interdire quoi que ce soit, ils lui répondaient qu'ils allaient partir prêter allégeance à Daesh. « Si tu continues, on va aller faire notre baïa. On va aller rejoindre nos frères. » Ils disaient ce genre de choses très sérieusement. D'ailleurs, ils ont fini par y aller. Le jour où ils ont prêté allégeance, ils ne devaient pas avoir plus de 9 et 10 ans.

Le lendemain de leur départ, ma mère m'a laissé un message téléphonique. Elle me l'a annoncé comme ça. C'était en janvier dernier. On était catastrophés. Au fond de nous on s'y attendait, mais on ne voulait pas y croire. On se disait pour se rassurer qu'ils allaient assister aux cours et que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes. On voulait croire que tout rentrerait dans l'ordre à la fin de leur formation. D'après ce que je sais, un Saoudien est venu les voir à la mosquée. Il leur a dit qu'il y avait des places qui se libéraient dans un camp d'entraînement, une formation militaire pour les lionceaux du Califat. Il a demandé qui voulait prêter allégeance. Dix enfants ont levé la main. Parmi eux, il y avait mes deux petits frères. Alors, ils les ont pris.

Lorsque mes mères ne les ont pas vus revenir ce soir-là, elles se sont tout de suite inquiétées. Elles les ont attendus toute la nuit. Elles se disaient qu'ils allaient arriver mais ils ne sont pas revenus. Elles sont allées les chercher à la mosquée. Elles ont cherché partout. Bref, à la fin, elles ont trouvé une personne qui leur a dit qu'ils étaient partis au camp de formation militaire. Le lendemain, elles sont allées avec mes oncles aux

bureaux de la hisba la plus proche. On les a informées que les enfants étaient partis au camp de Mayadin, dans l'est de la Syrie. Mes deux mères étaient dévastées. Elles sont allées sur place. À ce moment-là, elles ont pu voir un émir. Au début, on ne voulait même pas les laisser entrer. Après plusieurs tentatives, elles ont fini par réussir. Il leur a dit que les petits étaient en formation militaire et qu'ils n'allaient pas rentrer avant quarante jours. Elles ont supplié, mais ils ont fini par les virer brutalement, avec des insultes en prime. Ils n'ont pas eu le moindre respect pour ces mères pleines de douleur qui cherchaient simplement leurs fils. Alors, elles sont rentrées à la maison.

La seconde épouse de mon père, la mère du plus petit, est retournée à la hisba tous les jours. Elle les a suppliés, encore et encore. Ils l'insultaient, la traitaient de tous les noms, la maltraitaient, mais elle revenait quand même. Elle leur a expliqué que le gamin était son seul et unique fils. Qu'elle n'avait plus que lui. Ils lui ont demandé des preuves, un livret de famille. Elle leur a montré. La suite révèle bien la mentalité de ces types-là. Ils lui ont donné des coupons mensuels qu'on donne aux familles des combattants de Daesh. Avec ce genre de documents, on peut se fournir en mazout, par exemple pendant l'hiver. Ils lui ont aussi donné 5 000 livres syriennes en disant : « Voilà ! C'est pour remplacer ton fils. » Ils ont donné à une mère des coupons de marchandises pour remplacer son fils unique ! Que dire de plus ? Quand elle a vu cela, elle a compris que son petit n'allait pas revenir. Elle s'est mise à crier, à hurler dans les bureaux de la hisba. Après, elle s'est évanouie, avant d'être ramenée à la maison.

Au bout d'un moment, ils ont dit à mes mères que les petits allaient revenir à la maison après leur formation. Ils ont dit que désormais les enfants ne partaient plus à la guerre après les camps d'entraînement. Mais je crois qu'ils mentent pour gagner du temps et pour qu'elles les laissent tranquilles. Les enfants sont trop importants pour eux maintenant. C'est l'arme de l'avenir de Daesh. Ce sont des petites bombes à retardement. Ils

vont en faire des voitures humaines piégées. Ils veulent qu'ils se fassent exploser. C'est leur but. Je le redis : si ce n'est pas maintenant, ce sera plus tard, dans les années à venir. C'est une idéologie qu'ils vont faire perdurer encore des centaines d'années. Se débarrasser de Daesh ! La belle idée ! Mais comment ? Ils ont déjà implanté leur idéologie chez ces enfants. Toute une génération a été ravagée. Des centaines d'enfants. J'ai des listes entières avec des noms d'enfants qui ont rejoint Daesh. Et ces mômes se font laver le cerveau depuis des années. Ces petites vies constituent la réserve humaine de Daesh, sa principale ressource. En plus, avec les pertes de l'État islamique à Mossoul ou à Raqqa, ils dépendent de plus en plus des enfants pour ces batailles. Ils ont subi tellement de pertes parmi les djihadistes étrangers et les autres qu'ils jettent les plus jeunes en chair à canon dans les combats.

Je me souviens du jour où ma mère m'a envoyé une vidéo qui m'a terrorisé. Cette vidéo, je l'ai toujours. J'ai beaucoup de mal à la regarder. Elle me fait mal à chaque fois. En la voyant, on comprend bien que c'est foutu. On y voit mes petits frères qui jouent comme des enfants. Et on sourit. Au bout d'un moment, on commence à trouver leur jeu bizarre. Il y en a un qui est assis. Les deux autres se tiennent debout à côté de lui cérémonieusement. Le tout dernier joue à côté, mais il les regarde, l'air curieux. Soudain, les plus grands se mettent à déclamer très fort : « Au nom de Dieu, voici l'un des ennemis de l'État islamique qu'on a capturé à Deir ez-Zor. Nous allons lui couper la tête. Allah Akbar ! Allah Akbar !… » Ensuite, ils précipitent le petit au sol. Il a les mains attachées dans le dos comme dans les vidéos de propagande. Et avec un faux couteau, l'un d'eux fait plusieurs fois le geste de lui trancher la gorge. Ils reproduisent clairement les scènes de tuerie qu'on leur montrait dans les points médiatiques sous les tentes des missionnaires.

Quand je revois ces images encore aujourd'hui, je n'ai pas… Quand je vois cela, je sais que… Je ne ressens plus rien à vrai dire. Plus aucune

émotion du tout. Je n'ai pas de sentiment. En fait, il n'y a pas de mots pour exprimer ma douleur. Je me sens comme paralysé. Je suis en Allemagne. Et eux, ils sont à Deir ez-Zor. Et Daesh leur lave le cerveau. Et je suis ici, enchaîné. Je veux dire qu'à force, tu finis par perdre tout sentiment, à cause de la violence du choc. C'est une catastrophe. Quand on reçoit un choc émotionnel aussi brutal, on ne ressent plus rien. Depuis un moment, j'essayais de les faire sortir, parce que je savais ce qui allait leur arriver. J'attendais ce résultat. Et je crains le pire pour la suite. Le pire…

POSTFACE

Tout ne serait désormais qu'une question de temps. À Raqqa, Mossoul, Deir ez-Zor, en Syrie et en Irak, la guerre contre l'État islamique fait rage. Chaque jour, l'armée de Bachar al-Assad et ses soutiens ou les Forces démocratiques syriennes et leurs alliés kurdes, épaulés par la coalition internationale, gagnent du terrain et remportent des batailles. La reconquête territoriale est à l'œuvre. Elle sera longue, coûteuse en hommes et en moyens. Mais le « Califat », indiscutablement, s'étiole dans ses frontières. L'espace géographique de Daesh s'effondrera. Ses leaders seront traqués, tués ou arrêtés. Un jour, le drapeau noir ne flottera plus aux vents de la Syrie et de l'Irak. Mais quid de la vulgate élaborée ces dernières années par le groupe terroriste ? Quid de ces dizaines de milliers de partisans formés au combat ? De ces femmes venues rejoindre leur djihadiste de mari ou tombées enceintes pour étoffer les rangs des combattants ? De ces enfants et adolescents intoxiqués par une savante propagande fondée sur la haine et le dévoiement des valeurs cardinales de l'islam ? Ces adultes et ces enfants sont arabes et occidentaux. En Syrie, où

les perspectives de paix paraissent si éloignées, certains d'entre eux se fondront probablement dans d'autres groupes armés, vierges de tout passé et prêts à en découdre aux côtés de l'ennemi d'hier. D'autres subiront à coup sûr l'inévitable cycle de la vengeance, corollaire de toute guerre civile. Beaucoup enfin se feront discrets, les cheveux courts et le visage glabre, panoplie d'une nouvelle identité. Pour eux, en Syrie ou en Irak, le temps de la justice ne pourra pas sonner avant celui de la paix et d'un règlement politique. Quant à l'Occident… Que voulons-nous réellement savoir d'eux ? Abou Shouja, du groupe Thuwwar Raqqa, à l'affût de ces flux de combattants de Daesh qui fuient désormais les combats, est sans illusion.

« Je suis en contact avec 85 ou 90 combattants européens qui veulent sortir, et il y en a forcément d'autres, des familles, des jeunes. Nous avons contacté à de nombreuses reprises et depuis plusieurs années les ambassades occidentales quand nous étions sur le point d'exfiltrer un de leurs ressortissants. Mais la plupart des pays étrangers n'ont pas envie d'aider », s'emporte-t-il. « Ils nous répondent : "Laissez-les là-bas ! Qu'ils meurent en Syrie ! Qu'ils continuent à massacrer le peuple syrien ! Ce n'est pas grave ! Le plus important, c'est qu'ils ne reviennent pas chez nous causer des problèmes à tout le monde." En fait personne ne coopère avec nous. » Assis à ses côtés, Mahmoud Oqba tempère. « Les États feraient mieux de coopérer avec nous, sinon il y a un vrai risque de voir tous ces déserteurs ou faux déserteurs rentrer clandestinement dans leur pays. Nous avons des listes de noms et des données capitales. Nous pouvons les aider à repérer les mouvements des combattants suspects. Nous sommes en mesure de signaler chaque départ de combattant étranger pour qu'ils les mettent sous surveillance ou les placent dans des centres de rééducation. »

Daesh peut bien s'effondrer ; tout au long de leurs témoignages, les déserteurs sont catégoriques : l'État islamique s'est bel et bien préparé, méthodiquement, pour continuer à semer la terreur et le chaos longtemps

après sa disparition physique. Depuis 2014, Daesh aurait notamment multiplié le recrutement et la formation d'enfants. Ils pourraient être des milliers et constituer une nouvelle génération prête à prendre le relais après la chute du Califat. Le renseignement doit naturellement jouer tout son rôle pour identifier tous ceux, jeunes et adultes, qui ont pu déjà regagner les pays occidentaux ou qui se préparent à le faire. La justice se dote de nouveaux instruments et les centres de déradicalisation se multiplient, mais sans que leur efficacité soit aujourd'hui réellement prouvée. Les moyens d'assistance psychologique pour les « revenants » paraissent dérisoires face à l'ampleur des dégâts et des maux causés par l'organisation.

Dans les pays arabes, comme en Occident, chacun fait semblant de croire que la victoire militaire scellera le sort de Daesh. Elle ne terrassera pas son idéologie. Une nouvelle bataille s'ouvre, où l'écoute et les mots devront aussi avoir toute leur place.

© Éditions Gallimard, 2018.

Couverture : Photo © Morukc Umnaber / ABC / Andia.fr (détail).

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
http://www.gallimard.fr

Thomas Dandois
François-Xavier Trégan

Daesh, paroles de déserteurs

Daesh, paroles de déserteurs est une plongée au cœur de la machine État islamique. Elle dévoile les différentes facettes de l'organisation à travers les mots de ceux qui, après avoir servi et combattu pour elle à un moment de leur vie, s'en sont échappés.

Ces déserteurs sont-ils pour autant des repentis ? La plupart ont décidé de s'évader, écœurés par une accumulation de violences, de cruautés, de mensonges et de corruptions, ou par simple intérêt personnel.

Ces paroles libres, souvent teintées d'amertume et de regrets, prouvent que l'État islamique n'est en rien le bloc uni, solide et cohérent présenté par les vidéos de propagande.

Les deux auteurs, à la recherche d'une réalité clinique, ont offert la parole à ceux que l'on n'entend pas, parce qu'ils se cachent. Ils ont mis de côté leurs émotions et leur jugement personnels pour favoriser la confidence, comme ce soir du 13 novembre 2015 passé aux côtés d'un ancien soldat de Daesh qui, à la question : « Que pensez-vous de cet attentat ? », répond : « Je préfère ne rien dire, vous ne comprendriez pas. »

Thomas Dandois est un réalisateur et grand reporter de nationalité franco-britannique. Sa filmographie se compose d'une trentaine d'œuvres dont Ashbal, les lionceaux du Califat ; Calais, les enfants de la jungle ; Aung San Suu Kyi, la liberté en héritage ; Mogadiscio, capitale fantôme.

François-Xavier Trégan est grand reporter et réalisateur. Historien de formation, il a vécu plusieurs années en Syrie et au Yémen et collabore régulièrement avec Arte, Le Monde, France Culture…

Cette édition électronique du livre
Daesh, paroles de déserteurs de Thomas Dandois et François-Xavier Trégan
a été réalisée le 5 janvier 2018 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072701801 - Numéro d'édition : 310026).
Code Sodis : N86149 - ISBN : 9782072701818.
Numéro d'édition : 310027.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo